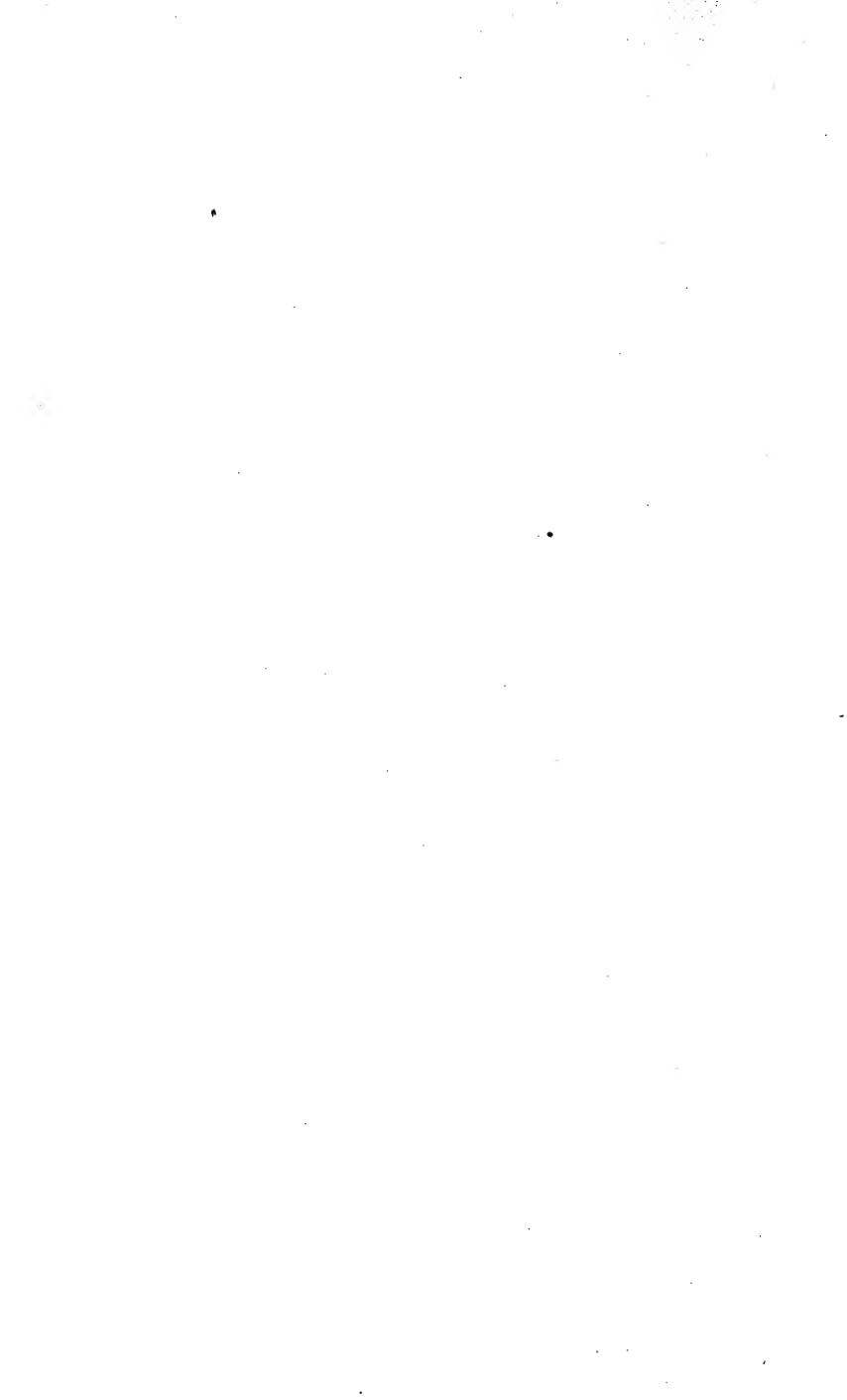


The University of Chicago
Libraries







JÉSUS CHRIST

CONFÉRENCES

*données
à l'Eglise
Réformée
de Passy
= par le =
Pasteur*

MARC BOEGNER

ÉDITIONS — " JE SERS " — PARIS

Il a été tiré de cet ouvrage
16 exemplaires numérotés
de I à XVI, 25 numérotés
de I à XXV, et 9 marqués
de A à I, sur papier pur fil
Lafuma.

JÉSUS-CHRIST

Pasteur Marc BOEGNER
———"

JÉSUS-CHRIST

CONFÉRENCES

données à l'Église

Réformée de Passy



ÉDITIONS — " JE SERS " — PARIS

1930

BT201
B7



Rev.

TABLE DES MATIERES

	Pages
AVANT-PROPOS	9
I. Un signe de contradiction	15
II. La valeur de l'histoire	49
III. La Loi nouvelle	83
IV. La souffrance rédemptrice	115
V. Le triomphe de la vie	151
VI. Qui dites-vous que je suis ?	189

Avant-Propos

Les conférences que renferme ce nouveau volume marquent la troisième étape de l'effort que j'ai entrepris en 1928. Après avoir découvert, au fond du malaise dont souffrent un si grand nombre d'hommes le tourment de Dieu, après avoir reconnu, dans l'histoire religieuse de l'humanité et, très particulièrement du peuple d'Israël, l'action révélatrice d'un Dieu qui veut se faire connaître de l'homme à qui il inspire de le chercher, j'étais naturellement conduit à me placer avec mes auditeurs, en face de Celui qui est, non seulement le révélateur parfait, mais aussi la révélation parfaite du Dieu vivant.

Ce n'est pas sans de grandes hésitations que j'ai décidé de publier ces conférences sur Jésus-Christ. Mieux que personne, qu'on veuille bien me croire, je connais leur insuffisance, leur caractère fragmentaire, je suis tenté de dire : leur pauvreté. Devant un tel sujet, qui réclame de quiconque l'aborde, avec la connaissance intellectuelle des questions qui s'y rattachent, une préparation spirituelle toute spéciale,

comment ne pas s'écrier avec saint Paul : « Qui est suffisant pour ces choses? »

Il m'a paru toutefois qu'après avoir offert au public mes deux dernières séries de conférences, je devais lui présenter le témoignage que j'ai essayé de rendre à Jésus-Christ et que j'espère pouvoir, par la grâce de Dieu, lui rendre toujours plus fidèle, ici-bas, jusqu'à mon dernier souffle. Sans doute n'aurais-je pas énoncé, il y a quelques années, quelques-unes des affirmations qu'on trouvera dans ce volume. L'occasion m'était offerte de préciser ma pensée personnelle — s'il n'est pas outreuidant de parler ainsi — devant certains problèmes essentiels. Je n'ai pas cru devoir renoncer à la saisir.

Les auditeurs de mes conférences constateront que le texte définitif comporte des additions aux discours qu'ils ont entendus. Qu'ils ne croient à aucun calcul de ma part! Le temps qui m'était accordé, et que je n'aurais pu dépasser qu'en manquant aux engagements pris vis-à-vis de Radio-Paris, m'a contraint de laisser tomber certains développements. Ceux-ci n'ont d'ailleurs une réelle importance que dans la dernière conférence où j'ai inséré ce que j'avais regretté de ne pouvoir dire de la Trinité.

La radio-diffusion de ces études sur Jésus-Christ m'a valu d'émouvants témoignages d'auditeurs invi-

sibles, catholiques aussi bien que protestants. A tous ceux qui m'ont écrit, j'exprime ma gratitude pour le grand encouragement que m'ont apporté leurs lettres et pour la joie réconfortante de la communion des saints qu'en dépit de toutes les barrières humaines ils m'ont aidé à éprouver ! Dieu veuille que l'an prochain, s'il me permet, comme je le souhaite, de parler de l'Eglise, cette communion dans le Christ nous soit de nouveau accordée.

(Vendredi-Saint, 18 avril 1930.)

I

Un signe de contradiction

Un signe de contradiction



E n'est pas la première fois qu'au cours de nos études nous serons mis en présence de Jésus-Christ. Il y a deux ans, alors que nous examinions les conflits du christianisme et du monde moderne (1),

Jésus-Christ nous est apparu comme la valeur essentielle du christianisme. Et lorsque, l'an dernier, nous avons été conduits à accepter, comme solution du problème que l'homme est à lui-même, un Dieu d'amour qui se révèle, nous avons reconnu en Jésus-Christ le révélateur parfait, la révélation définitive de Dieu.(2)

Toutefois, ce que nous avons dit alors de Jésus-Christ n'a été, en quelque sorte, qu'un bref énoncé d'affirmations dont chacune appelle l'examen d'un problème central: qui est-il, ce Jésus que nous avons ainsi rencontré sur les chemins divers que nous avons

(1) *Le Christianisme et le Monde moderne*, 3^e édition, Paris, 1929. Editions « Je Sers ».

(2) *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, Paris, 1929. Editions « Je Sers ».

suivis ? Ce qu'il a fait, ce qu'il a dit au cours de son existence humaine suffit-il à rendre compte de l'influence qu'il exerce depuis dix-neuf siècles ? Cette influence, d'ailleurs, si grande qu'elle ait été et qu'elle soit encore, n'est-elle pas appelée à décroître ? Ou bien y avait-il en Jésus-Christ quelque chose qui assure la pérennité de son action ? Et pour nous, hommes du XX^e siècle, peut-il avoir la valeur absolue que lui ont reconnue tant de créatures humaines dans les siècles qui ont précédé le nôtre ?

Telles sont les questions auxquelles je voudrais essayer de répondre au cours de cette nouvelle série de conférences.

Que les incroyants, visibles ou invisibles, qui me font l'honneur de m'écouter, sachant bien que, loin de prétendre leur imposer ma conviction, j'ai l'ardent désir de leur inspirer une volonté de recherche et de réflexion personnelles.

Et, aux croyants, puis-je dire qu'en abordant un si grand sujet j'éprouve plus que jamais le besoin de demander la collaboration de leur attention fervente et de leur persévérante intercession pour un effort qui n'a d'autre but que de faire reconnaître en Jésus-Christ celui que Dieu a donné aux hommes pour leur révéler leur destinée véritable et les rendre capables de la vouloir et de la réaliser avec lui ?

« Cet enfant est au monde pour être un signe de contradiction ». Ainsi s'exprima le vieillard Siméon, nous raconte l'Evangile selon saint Luc (1), lorsque Joseph et Marie présentèrent au temple l'enfant Jésus. Et c'est bien là ce que confirme l'histoire des dix-neuf derniers siècles.

Si, en effet, nous lui demandons ce que nous devons penser du Christ, elle nous répond par des témoignages dont l'évidente contradiction éclate à tous les yeux.

Dès les origines, alors que Jésus de Nazareth exerce son ministère en Galilée ou à Jérusalem, nous voyons que, parmi les Juifs, les uns accueillent son message et les autres le repoussent. De tous ceux qui ont entendu le Sermon sur la Montagne ou les Paraboles, combien sans doute ont ouvert leur cœur aux paroles par lesquelles le Christ s'efforçait de leur rendre sensible le Dieu qu'il voulait leur révéler comme leur Père ! Mais combien aussi sont demeurés fermés à ses appels ! De tous ceux qu'il a guéris, délivrés, purifiés, s'il en est qui se sont mis à le suivre

(1) Chap. 2, v. 34.

sur le chemin qui, par le Calvaire, devait un jour déboucher en pleine gloire, combien, au contraire, ont oublié les délivrances dont ils avaient été l'objet, et se sont remis ensuite à leur travail quotidien, n'accordant, de temps à autre, qu'un souvenir de moins en moins net à celui qui, un jour cependant, était entré dans leur vie comme une puissance libératrice.

Assurément, dans les foules qui se pressaient autour de Jésus pour l'écouter, il y avait des âmes avides de recevoir de lui quelque chose qui les aidât à comprendre le sens de leur vie, ou à accepter leurs souffrances, ou à être plus fidèles à leur devoir. Mais il y en avait aussi en qui une protestation croissante s'affirmait contre les exigences que Jésus leur présentait de la part de Dieu.

Et lorsque, après sa mort, ses disciples ont commencé à prêcher l'Evangile, beaucoup d'hommes sans doute, et en nombre toujours plus grand, ont écouté la bonne nouvelle qu'ils leur apportaient, ont reconnu en Jésus le Chemin, la Vérité et la Vie, l'ont acclamé comme le Sauveur du monde et comme leur Sauveur, et ont cru à sa valeur absolue et à sa divinité.

Mais pensez, au contraire, à la multitude de ceux qui, ayant entendu la bonne nouvelle, sont demeurés indifférents, plus encore ont résisté et sont devenus des

adversaires du Christ par la réponse négative qu'ils ont donnée à l'appel qui leur était transmis de sa part.

Témoignages contradictoires des hommes pour qui Jésus-Christ est devenu le Révélateur et le Maître de la vie, celui qui, rendant Dieu certain, donne à l'existence humaine une valeur d'éternité; et, par contre, de ceux dont le cœur n'a jamais tressailli à l'ouïe de ses paroles, dont l'âme est demeurée obstinément fermée à son action et qui, ayant pourtant vécu au contact du christianisme, n'en sont pas moins demeurés asservis à l'idolâtrie d'eux-mêmes et des choses.

Tous les siècles nous apporteraient successivement ces témoignages contradictoires si nous avions le loisir d'en recueillir ici l'écho. Qu'il nous suffise d'interroger le XIX^e siècle. Dans l'histoire des Eglises chrétiennes il restera comme le siècle des missions évangéliques en terres non chrétiennes. Jamais auparavant comme au XIX^e siècle l'Evangile n'a été annoncé à tant de peuples, en tant de langues, et par tant de messagers. Jamais il n'y a eu, de la part de toutes les Eglises chrétiennes, un si magnifique effort pour faire pénétrer l'Evangile jusqu'aux extrémités du monde et pour faire retentir le nom de Jésus-Christ et la révélation de l'amour de Dieu jusqu'au fond des abîmes du péché, de la misère

et de la souffrance. Jamais, non plus, il n'y a eu dans les races les plus diverses, de si authentiques disciples de Jésus-Christ. Et, par ailleurs, vous le savez, jamais sous l'influence d'une philosophie positive ou d'une philosophie se disant scientifique, les élites intellectuelles des nations chrétiennes ne se sont autant éloignées du christianisme, et jamais les masses populaires, dominées par le matérialisme économique, n'ont marqué autant d'hostilité ou, ce qui est pire encore peut-être, autant d'indifférence à l'égard de toute conception religieuse de la vie.

Si, au moins, chez ceux qui se sont réclamés de Jésus-Christ, au cours de cette longue histoire, nous rencontrions l'accord des témoignages. Mais chez eux aussi éclate la contradiction.

Dès les premiers temps de l'histoire du christianisme, à l'apôtre Paul qui voit en Jésus-Christ celui qui a mis fin au règne de la loi s'opposent des chrétiens, comme lui d'origine juive, mais aux vues plus étroites, qui ne peuvent admettre que, pour être disciple du Christ, il ne faille pas commencer par s'agréger au judaïsme dont le christianisme n'est, à leurs yeux, qu'une secte.

Plus tard, à Athanase qui proclame qu'en Jésus s'est incarné le Fils consubstantiel au Père répond

Arius pour qui le Logos n'a aucune participation réelle à la divinité.

Au XVI^e siècle, si Michel Servet meurt sur le bûcher en priant : « Jésus, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi », c'est parce qu'il déclarait ne pouvoir souscrire à l'affirmation que les Réformateurs répétaient avec l'orthodoxie traditionnelle : Jésus, fils éternel de Dieu.

Et, au siècle dernier, que de Jésus différents et contradictoires nous ont été proposés dans les milieux chrétiens ! Au Christ des définitions dogmatiques nous avons vu opposer le Jésus homme, grand inspiré, certes, moraliste incomparable, prophète hors de pair, mais que rien d'unique ne distingue des autres créatures humaines. Au Christ de la contemplation mystique nous avons vu opposer le Jésus, Réformateur social, prédicateur du Royaume de Dieu sur la terre. Il me serait facile d'énumérer d'autres contrastes. Que tant de contradictions aient rejeté beaucoup d'hommes dans l'indifférence ou dans le scepticisme, qui s'en étonnerait ? En ceux qui ne peuvent se résigner à l'incertitude, elle a rendu plus pressante encore l'interrogation : qu'a-t-il donc été ? qu'est-il donc ce Jésus-Christ que nous montre, mais que nous cache aussi l'histoire ? C'est alors que, de l'histoire du christianisme ou de

l'Eglise, on se sent contraint d'en appeler aux historiens, aux hommes qui, s'étant spécialisés dans l'étude de la vie de Jésus et des origines du christianisme, pourront, sans doute, nous aider à échapper à ces contradictions et nous donner une connaissance exacte et précise de Jésus-Christ.

II

Il n'y a pas très longtemps, Messieurs, que les historiens, ecclésiastiques ou profanes, ont été amenés à étudier les Evangiles comme des textes quelconques de l'antiquité, et la personne même de Jésus comme un Alexandre ou un César. Ce n'est guère qu'à partir du XVIII^e siècle que nous en voyons quelques-uns mettre en œuvre, dans cette étude, des méthodes qu'on puisse qualifier de critiques.

Sur la valeur des Evangiles, le XVIII^e siècle nous offre, d'ailleurs, des appréciations étrangement opposées. Pour Jean-Jacques Rousseau, les récits des Evangiles sont vrais, « parce que, dit-il, ce n'est pas ainsi qu'on invente... et que l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant

que le héros » (1). Par contre, pour Voltaire, « les Evangiles sont écrits par des gens qui n'étaient au fait de rien, pleins de contradictions et d'impostures » (2). Il faut, en attendant la foi, se borner à tirer cette conclusion : « Il y eut un Juif obscur, de la lie du peuple, nommé Jésus, crucifié comme blasphémateur au temps de l'empereur Tibère, sans qu'on puisse savoir en quelle année » (3).

Vers 1775 paraît, publié par Lessing, le fragment d'un ouvrage de Reimarus mort peu d'années auparavant. C'est le premier essai scientifique sur la vie de Jésus. A en croire l'auteur la prédication de Jésus a été exclusivement eschatologique et n'a eu en vue que sa manifestation comme Messie. Il périt à Jérusalem alors qu'il tentait de se faire proclamer roi (4).

Dans la première partie du XIX^e siècle paraît la *Vie de Jésus*, de David Strauss, qui a, dès les premiers jours, un énorme retentissement. Pour Strauss, les relations évangéliques n'ont pas été

(1) Jean-Jacques Rousseau, *Emile*, l. IV.

(2) Voltaire, *Examen important de Milord Bolingbroke*, t. XXXIII, p. 44, 60.

(3) Voltaire, *Dieu et les hommes*, t. XXIII, p. 279.

(4) Cf. Goguel, *Jésus de Nazareth*, Paris, Payot, 1925, p. 100.

écrites à un point de vue historique. Elles ne rapportent pas les faits tels qu'ils se sont passés, mais expriment certaines idées au moyen de mythes, ces mythes, au surplus, étant non pas des récits inventés mais l'expression de réalités supérieures.

Certes, la majorité des historiens est alors fort éloignée d'adopter ce point de vue. Toutefois, l'accord se fait progressivement sur le véritable caractère que l'on doit reconnaître aux Evangiles : ce ne sont pas des livres d'histoire, ni des biographies au sens rigoureux qu'aujourd'hui nous donnons à ce terme; ce sont bien plutôt des résumés de la prédication missionnaire, telle que les apôtres et les évangélistes la faisaient retentir là où ils allaient annoncer la bonne nouvelle. Ce sont comme des manuels d'instruction religieuse, à l'usage des évangélistes et des premiers chrétiens.

Mais ces Evangiles, d'où viennent-ils? N'y a-t-il pas, à l'origine du texte que nous lisons dans le Nouveau Testament, diverses *sources* que l'on puisse discerner, et, dans une certaine mesure, délimiter? Alors commence et se prolonge pendant plusieurs générations un long et persévérant travail critique qui aboutit à faire reconnaître, d'une manière à peu près générale, dans le monde des théologiens du Nouveau Testament, des exégètes et des critiques,

que les trois premiers Evangiles dépendent de deux sources principales : tout d'abord, un recueil de paroles du Seigneur, qu'on appelle, en langage d'exégète, la source des *Logia*, et, ensuite, l'Evangile de Marc ou plus probablement une forme primitive de cet Evangile.

Cette théorie, après soixante ans de recherches, a été acceptée par la grande majorité des critiques.

Est-on d'accord également dans l'appréciation de l'image que l'Evangile de Marc donne de la personne et de l'enseignement de Jésus? Hélas! non. Et ici nous voyons apparaître de nouvelles contradictions. D'après certains historiens, Marc nous montre un Jésus que la théologie n'a pas encore touché. Pour d'autres, au contraire, Marc est déjà tout imprégné d'influences pauliniennes.

Un problème nouveau surgit dès lors : n'y a-t-il pas, dans l'Evangile de Marc lui-même, des sources diverses?

En d'autres termes, peut-on retracer la préhistoire de la littérature évangélique, et, d'une façon plus générale, l'histoire de la tradition chrétienne dont il est bien évident que les Evangiles n'ont pas conservé la totalité? (1).

(1) Goguel, *Critique et Histoire*, Alcan, 1928, p. 23.

Je ne puis, cela va sans dire, entrer ici dans le détail de ces études auxquelles ont collaboré, depuis bien des années déjà, des savants dont il n'est pas permis de sous-estimer le labeur. Mais je dois noter à regret le témoignage que leur rend l'un des critiques les plus avertis de l'époque contemporaine. « L'on s'est trop souvent préoccupé, dit-il, de montrer que les événements ne se sont pas déroulés comme le racontent les évangélistes plutôt que de rechercher comment ils se sont réellement passés. » (1). De sorte qu'« en lisant certains travaux récents, on se demande quelle histoire, surtout quelle histoire de l'antiquité serait possible si l'on avait toujours à l'égard des documents l'attitude systématiquement défiante, on dirait volontiers hostile, que certains auteurs prennent à l'égard des témoignages évangéliques. » (2).

Que deviennent les Evangiles sous le scalpel de ces historiens, et que devient la personne de Jésus? Ici, elle n'est plus que la cause occasionnelle du christianisme (3), « l'allumette », nous dit-on, indispensable pour allumer un grand incendie. Là, on

(1) Goguel, *Critique et Histoire*; Alcan 1919, p. 113.

(2) *Ibid.*, p. 28.

(3) Goguel, *Jésus de Nazareth, Mythe ou Histoire*, Paris, Payot, 1925, p. 21.

nous affirme que « rien, dans les Evangiles, n'a consistance de fait, si ce n'est le crucifiement de Jésus par sentence de Ponce Pilate pour cause d'agitation messianique » (1).

Pour d'autres, les légendes dont est tissée la vie de Jésus sont des emprunts faits à des sectes juives ou, plus probablement, à des religions païennes, plus particulièrement à ces religions de mystères qu'on étudie avec une faveur très spéciale depuis quelques années, sur lesquelles, d'ailleurs, des travaux remarquables ont déjà vu le jour. Mais, comme on ne peut rechercher les origines du christianisme dans des mystères officiels trop connus, trop étudiés, comme les mystères d'Eleusis, on nous dit qu'il faut le rattacher « aux petits mystères des petites Eglises » qui ne sont pas encore étudiés, ni même peut-être découverts.

« A cette religion des mystères obscurs, affirme un historien contemporain, se rattache le christianisme; alors même que nous n'aurions aucun indice pour rendre cette hypothèse vraisemblable, il faudrait y recourir pour établir, en dehors de toute intervention transcendante, la continuité du fait religieux. » (2).

(1) Loisy, *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, 1922, p. 297-298.

(2) S. Reinach, *Revue archéologique*, juil.-oct. 1920, p. 150.

Ainsi, rien d'original ne subsiste dans la vie, dans l'enseignement et dans l'action de Jésus. Il faut bien, toutefois, expliquer et la naissance de l'Eglise chrétienne et l'apothéose du Christ. D'aucuns en rendent responsable l'apôtre Paul; mais plusieurs, renonçant à cette hypothèse, difficilement soutenable à bien des égards, estiment que les vrais initiateurs, et de la naissance du christianisme et de la formation des légendes évangéliques, sont des groupes anonymes situés aux confins du monde juif et du monde gréco-oriental, peut-être dans la région d'Antioche. Ces communautés hellénistes auraient conquis Saul à leurs idées; celui-ci, devenu Paul, les aurait divulguées et systématisées et, grâce à la puissance de sa pensée, il serait devenu le créateur de la première synthèse chrétienne (1).

Ne voyez-vous pas qu'à échafauder sur un sol aussi mouvant d'invérifiables hypothèses on aboutit, sans en avoir conscience, je veux le croire, à substituer au miracle surnaturel, dont on ne veut plus, des miracles psychologiques qui nous rejettent en plein merveilleux. Constatons pour le moins que, dans leurs efforts pour éliminer la grande inconnue du Christ qui leur résiste, certains historiens, et non

(1) Allo, *le Scandale de Jésus*, Paris, Grasset, 1927, p. 28.

des moindres, ajoutent au problème des inconnues nouvelles au milieu desquelles l'histoire s'épuise en vains efforts (1).

D'autres, bouleversant de fond en comble la conception que jusqu'à présent on s'était faite de la mission de Jésus de Nazareth, déclarent que son œuvre a eu un caractère essentiellement politique. Selon l'un d'eux, par exemple, « l'œuvre de Jésus n'a pas été, dans l'histoire du judaïsme du premier siècle, un phénomène isolé, mais un chaînon dans le développement d'un long mouvement, religieux par son inspiration, politique par le but qu'il se proposait et par la manière dont il se manifestait. Il tendait, en effet, à secouer le joug que faisaient peser sur le peuple juif tant les Hérodes à demi-païens que les Césars Romains, et à restaurer une théocratie nationale avec un sacerdoce purifié » (2). On nous décrit, de ce point de vue, la personne et l'action de Jésus. On nous dit qu' « il y avait alors, parmi les Rékabites, c'est-à-dire parmi les bandes d'artisans itinérants qui parcouraient le pays..., un homme, Jésus, qui, par Zorobabel, descendait de David. Son corps malingre était habité par une âme de feu. En lui

(1) Allo, *le scandale de Jésus*, Paris, Grasset, 1927, p. 41.

(2) Maurice Goguel, *Jésus et le Messianisme politique*, Paris, 1930, Alcan, p. 5.

naquit ce sentiment que le Fils de l'Homme, descendant de David, que tout le monde attendait, c'était lui qui était appelé à l'être, qu'il serait le roi libérateur qui, par des souffrances inouïes, arriverait à la grandeur infinie, celui que Dieu avait choisi pour être son serviteur martyrisé et devenir ensuite le maître du monde... Apparenté à Jean-Baptiste, il avait entendu son enseignement et reçu son baptême. Sa prédication pourtant allait plus loin que celle de son maître, car il proclamait la nécessité d'une justice supérieure, de la non-résistance à la violence et il annonçait la proclamation de la loi nouvelle qui serait un fardeau plus léger que celle de Moïse. En même temps, il promettait à ceux qui le suivraient qu'ils seraient affranchis du joug romain et de celui d'une hiérarchie asservie à l'étranger. Autour de lui se groupèrent quelques-uns des extrémistes » (1).

D'après l'analyse très précise que le Professeur Maurice Goguel donnait tout récemment de la thèse que je résume ici, « l'un des premiers soucis de Jésus aurait été d'établir l'administration de son futur royaume. Douze hommes devaient être chargés d'appeler les douze tribus d'Israël; soixante-douze autres de parcourir le monde pour trouver

(1) Maurice Goguel, *Jésus et le Messianisme politique*, Paris 1930, Alcan, p. 9.

chacun la province qu'il aurait à administrer » (1).

Après l'échec de cette première tentative les extrémistes obtinrent de Jésus que, rapportant ses instructions antérieures, il recommandât à ses disciples de s'armer. Suivi de sa petite troupe de disciples, Jésus partit pour Jérusalem. Il prévoyait qu'il aurait à y traverser de cruelles épreuves, qui seraient l'expiation de l'abandon du principe de la non-résistance à la violence auquel il s'était résigné. Après des avatars divers, Jésus fut fait prisonnier sur le mont des Oliviers et exécuté avec deux de ceux qui avaient participé à cette aventure politico-religieuse.

Appréciant la méthode mise en œuvre par l'auteur de cette thèse, le critique si averti que je viens de citer porte, sur elle, un jugement particulièrement sévère, qui me paraît atteindre aussi d'autres historiens. « Cette méthode, écrit-il, consiste, au lieu d'interroger les textes en toute impartialité et sans idée préconçue, à les soumettre, avant de les utiliser, à un traitement chirurgical d'amputations et de restaurations si audacieuses, qu'elles permettent de leur faire dire ce qu'ils ne semblent pas dire et parfois même exactement le contraire de ce que les historiens antérieurs y avaient trouvé. » (2).

(1) Maurice Goguel, *Jésus et le Messianisme politique*, Paris 1930, Alcan, p. 10.

(2) *Ibid.* p. 17.

Il faut reconnaître que l'esprit d'un grand nombre de critiques est trop souvent faussé par une hypertrophie exclusive de l'attitude critique. Certes, elle est involontaire chez les uns et doit être considérée comme une déformation professionnelle, mais elle est délibérément voulue par d'autres.

David Strauss, le célèbre historien de la *Vie de Jésus*, dont je citais tout à l'heure déjà quelques paroles, déclarait qu'il faudrait être « frappé de stupidité » pour prétendre écrire sur Jésus avec le même désintéressement « scientifique » que sur toute autre figure ancienne (1). Et il ajoutait : « Notre but n'est pas de reconstruire une histoire passée, mais bien de travailler à délivrer, pour l'avenir, l'esprit humain du joug spirituel qui l'a opprimé jusqu'ici » (2). Plus près de nous, un célèbre historien des origines du christianisme, et critique des *Evangelies*, écrivait il y a quinze ans : « Pour expliquer Jésus devant la raison comme pour expliquer tout personnage ou tout phénomène de l'histoire, une formule est indispensable qui ne peut être purement historique, mais qui sera en rapport avec la philosophie générale de chacun. » (3).

(1) Voir Allo, *ouvr. cit.*, p. 16.

(2) D. Strauss, *Vie de Jésus pour le peuple allemand*, p. XIII-XIV.

(3) *Hibbert Journal*, avril 1910.

Voilà une affirmation à laquelle il convient de s'arrêter. Il paraît impossible, en effet, lorsqu'on étudie d'un peu près certains travaux consacrés, au cours des générations les plus récentes, à la critique des Evangiles ou à la vie de Jésus, de ne pas déceler, chez leurs auteurs, une conception déterministe de l'histoire, un préjugé invétéré contre tout surnaturel, quel qu'il soit, contre toute action de Dieu dans l'histoire, contre toute métaphysique.

« Les historiens, a écrit un philosophe catholique, aiment assez à s'opposer aux philosophes et aux théologiens, à ceux qui font des théories et qui élaborent des doctrines... Comme ils ne se contentent pas d'être de simples chroniqueurs, nous les voyons finalement aboutir à leur tour à des conclusions doctrinales qui portent sur le fond des choses.

« Et ils ne sauraient, en effet, l'éviter : car les uns et les autres, qui que nous soyons, à travers tout et par le moyen de tout, nous élaborons toujours une doctrine, nous faisons toujours de la métaphysique, puisqu'à travers tout et par le moyen de tout c'est toujours une conception de la vie que nous réalisons et que nous exprimons. » (1)

(1) Laberthonnière, *Le Réalisme chrétien et l'Idéalisme grec*, Paris, Lethielleux, 1904, p. 155.

C'est là, Messieurs, ce qui nous explique qu'au témoignage même d'historiens et de critiques du Nouveau Testament, et particulièrement des Évangiles, cet énorme labeur, cette somme immense de recherches et d'efforts accumulés depuis soixante ou quatre-vingts ans n'ait pas abouti ou n'ait abouti qu'à des résultats décevants (1). D'aucuns même n'hésitent pas à parler d'un bilan de faillite (2).

Jetant un regard en arrière sur tout ce labeur, ils se demandent si, véritablement, il a réussi dans une mesure quelconque à donner au monde une connaissance tant soit peu précise de Jésus, et, en conscience, ils se sentent contraints de conclure : « A l'instant où il nous semble approcher de si près le Jésus de l'histoire que nous n'avons plus qu'à étendre la main pour le toucher, nous devons y renoncer et nous soumettre à la parole paradoxale de l'apôtre Paul : Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant ainsi... Pour arriver au Jésus éternel, il faut renoncer au Jésus de l'histoire. » (3).

(1) Goguel, *Critique et Histoire*, Paris, Alcan, 1928, p. 27.

(2) *Ibid.*, p. 26.

(3) Schweitzer, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 352.

III

Comment, devant ces résultats de la critique historique, ne serait-on pas entraîné aux hypothèses les plus hardies ?

Renan déclarait impossible qu'à l'origine du christianisme il n'y eût pas une personnalité gigantesque : « Pour s'être fait adorer à ce point, il faut que Jésus ait été adorable. Nous ne saurions rien de lui, si ce n'est la passion qu'il inspira à son entourage, que nous devrions encore affirmer qu'il fut grand et pur. La foi, l'enthousiasme, la constance de la première génération chrétienne ne s'expliquent qu'en supposant, à l'origine de tout le mouvement, un homme de proportions colossales » (1).

C'est bien là le problème : le christianisme peut-il être né du supplice du « petit émeutier juif » dont on nous parle ? (2). L'Eglise chrétienne peut-elle être sortie d'un fait-divers dont on ne peut rien préciser sinon qu'il s'agit d'un crucifiement ? C'est ce que se refusent à admettre certains auteurs. Mais, dominés qu'ils sont, en ce qui concerne les Evan-

(1) Renan, *Vie de Jésus*, p. 464.

(2) Couchoud, *Le mystère de Jésus*, Paris, Rieder, 1924, p. 80.

giles, par les conclusions de la critique la plus négative, ils en viennent à la solution la plus radicale. Ils suppriment Jésus de l'histoire et statuent, à l'origine du christianisme, un mythe collectif. C'est là, vous l'avouerez, Messieurs, la contradiction suprême que pouvait soulever Jésus-Christ.

Certes, ce n'est pas d'hier que la thèse de la non-historicité de Jésus a fait, pour la première fois, son apparition. Toutefois, laissons en paix les auteurs qui, hors de notre pays ou antérieurement à notre époque, ont assigné comme origine au christianisme un mythe dont ils prétendent trouver la naissance dans diverses religions païennes.

La thèse a été reprise ces dernières années et exposée avec un talent littéraire incontestable et une grande ingéniosité par un écrivain français. Pour lui « Jésus est inconnu comme personnage historique. Il a pu vivre, puisque des milliards d'hommes ont vécu sans laisser trace certaine de leur vie. C'est une simple possibilité à discuter comme telle. Il ne suffit pas de dire avec certains critiques : nous ne savons rien de lui, sauf qu'il a existé. Il faut dire courageusement : nous ne savons rien de lui, *ni* s'il a existé » (1).

(1) Couchoud, *ouvr. cit.*, p. 59.

Pascal, déjà, remarquait que la personne et l'œuvre de Jésus-Christ n'avaient guère été mentionnées par les écrivains de l'antiquité : « Jésus-Christ, dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens n'écrivant que les importantes choses des Etats l'ont à peine aperçu » (1).

Par quels arguments est étayée la thèse de la non-historicité de Jésus-Christ? En voici les principaux :

Tout d'abord, l'historien juif Josèphe, retraçant l'histoire du peuple juif au moment où se préparait la grande catastrophe qui devait mettre fin à son existence nationale, ne dit pas un mot de la vie de Jésus.

Ensuite, si l'on peut sans doute recueillir ici et là, chez un Pline, un Suétone et un Tacite, des allusions aux chrétiens, et même au Christ, ce sont des allusions sans portée qui ne peuvent se fonder que sur les croyances courantes des premières communautés chrétiennes.

Bien plus, le témoignage de l'apôtre Paul est en faveur d'un Christ purement spirituel qui n'a jamais eu une existence réelle au milieu des hommes.

Comment pourrait-on concevoir, se demande notre auteur, « qu'un hébreu, fils d'hébreux, associerait

(1) *Pensées* (édit. Giraud), 371.

un homme à Iahvé, le Dieu d'Israël, de la façon la plus coulante?... L'obstacle invincible à l'historicité de Jésus-Christ c'est le culte de Jésus, c'est la religion chrétienne elle-même » (1). Et d'ailleurs, « jamais Paul ne suppose que les apôtres palestiniens aient *vu* Jésus autrement qu'il l'a *vu* lui-même » (2).

On nous affirme même « qu'il n'y a, dans Paul, aucune allusion à un personnage historique du nom de Jésus. Le Messie Jésus fils de Dieu est le héros d'une apocalypse. Et il est l'objet d'une expérience mystique, ce n'est pas un homme, c'est le dieu d'un mystère » (3).

« Au surplus, ajoute-t-on, à aucun moment les chrétiens ne se sont représenté Jésus comme un simple être humain. Toujours la théologie s'est mêlée à leur vision de Jésus, à tel point qu'on peut se demander si elle n'a pas fait la vision toute entière. » (4)

Ainsi, à l'origine du christianisme, il y a, non pas une biographie individuelle ni une histoire, mais une expérience mystique collective. « Jésus est un être

(1) Couchoud, *ouvr. cit.*, p. 84.

(2) *Ibid.*, p. 137.

(3) *Ibid.*, p. 145.

(4) *Ibid.*, p. 36.

spirituel... Il appartient à l'histoire par son nom et son culte, mais il n'est pas un personnage historique. Il n'a pas de place dans les générations des hommes. Il n'est pas un homme qui a vécu et qui s'est évanoui dans la mort. Il est un grand rêve des hommes, continuellement vivant. » (1).

On déclare encore : « Jésus est d'emblée un vrai Dieu. C'est pourquoi il ne peut avoir été un homme historique » (2). Et l'on conclut : « Historiens, n'hésitez pas à rayer de vos cadres l'homme Jésus. Faites entrer le Dieu Jésus » (3).

Que répondre à cette affirmation ? Car, enfin, il faut répondre.

Ou bien Jésus, en fait, n'a jamais été un homme faisant partie de notre humanité, et alors qu'avons-nous autre chose à faire qu'à confesser loyalement notre erreur, à abandonner nos illusions, et, devant l'écroulement de ce qui nous apparaissait comme le fondement de nos convictions les plus profondes et de nos espérances les plus pures, à prendre comme mot d'ordre celui que l'apôtre Paul prête à ses contemporains : « Mangeons et buvons, car demain, nous mourrons. » (4).

(1) Couchoud, *ouvr. cit.*, p. 91 et 117.

(2) *Ibid.*, p. 109.

(3) *Ibid.*, p. 155.

(4) *I Corinthiens*, 15 : 32.

Ou bien Jésus a existé d'une existence historique réelle; nous aurons en ce cas à rechercher ce qu'il a été, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait; peut-être, alors, devons-nous nous souvenir de ce qu'on nous rappelait tout à l'heure avec une telle vigueur, à savoir que d'emblée, dès les origines de l'Eglise chrétienne, Jésus est adoré comme un vrai Dieu.

Mais ce qui importe en ce moment, ici, c'est une question de fait : y a-t-il des preuves historiquement valables de l'existence de Jésus?

Ceux d'entre vous qui souhaiteraient de se faire, sur cette question, une opinion un peu précise, peuvent se reporter à divers ouvrages publiés au cours de ces dernières années, et qui ont répondu, de côté ou d'autre, à la thèse que je viens d'exposer. Comment ne dirais-je pas tout ce que doivent ses lecteurs au livre par lequel le Professeur Maurice Goguel, de la Faculté de Théologie de Paris, a répondu d'une manière qui m'apparaît décisive aux arguments avancés à l'appui de la non-historicité de Jésus? (1) Reprenons à sa suite les points essentiels de l'argumentation.

Le silence de Josèphe? Mais ce silence « n'est pas le silence de l'ignorance, c'est celui de la prudence

(1) Goguel, *Jésus de Nazareth, Mythe ou Histoire*, Paris, Payot, 1925.

et de la peur, c'est un silence intéressé. Loin d'établir que Jésus et le mouvement chrétien n'ont pas existé en Palestine au premier siècle, il établit seulement que Josèphe n'a pas voulu, en en parlant, se compromettre et compromettre avec lui le peuple juif » (1).

La parole de Tacite ? la voici, elle est d'une netteté parfaite. A propos des chrétiens mis à mort par Néron après l'incendie de Rome, Tacite écrit : « L'auteur de ce nom, Christ, avait été sous le règne de Tibère, condamné au supplice par le procureur Ponce Pilate » (2). « Un fait est acquis, c'est que Tacite a certainement connu un document qui n'était ni juif ni chrétien et qui rattachait le christianisme au Christ crucifié par Ponce Pilate. L'importance de cette constatation n'a pas besoin d'être soulignée. » (3).

Le témoignage de Paul ? Mais il suffit d'ouvrir les lettres de l'apôtre Paul pour être frappé de l'abondance des allusions que lui-même fait à des paroles de Jésus, à tel point qu'il apparaît vraisemblable, tellement ces allusions sont nombreuses, tellement elles

(1) Goguel, *ouvr. cit.*, p. 43.

(2) *Annales*, XV, 44.

(3) Goguel, *ouvr. cit.*, p. 48.

semblent se référer à des paroles familières à ses lecteurs, que Paul ait connu un recueil des paroles de Jésus. « Les épîtres de Paul apportent donc un témoignage très précis à l'appui de l'existence, antérieurement à Paul, de la tradition évangélique. Elles supposent un Jésus qui a vécu, agi, enseigné, dont la vie est un modèle pour les croyants et qui est mort sur la croix. » (1).

Ajoutons que la doctrine de Paul sur Jésus, et très particulièrement sa doctrine de la rédemption, implique la réalité de la personne historique de Jésus. La croix, qui est au centre de la pensée de Paul comme elle est au centre de son expérience religieuse n'a pas dominé seulement la pensée de l'apôtre dans la période de sa vie chrétienne, mais, à l'en croire lui-même, nous devons affirmer qu'elle dominait déjà la pensée et l'action de Saul de Tarse dans la période de sa vie où, persécuteur des chrétiens, il regardait comme maudit de Dieu, selon la loi juive, Jésus de Nazareth qui avait été pendu au bois.

La doctrine de la rédemption serait d'ailleurs incompréhensible si elle n'était pas l'interprétation par une doctrine préexistante, que Saul de Tarse avait apprise de ses maîtres en théologie juive, d'un

(1) Goguel, *ouvr. cit.*, p. 135.

fait historique constitué par la vie et par la mort de Jésus et par la foi à sa résurrection. (1)

Au surplus, si Jésus n'avait jamais existé il devrait en résulter nécessairement que la doctrine de l'apôtre Paul et la tradition évangélique auraient l'une et l'autre un caractère de parfaite homogénéité. Or, c'est le contraire qui est la vérité. Preuve que ni l'une ni l'autre ne sont le résultat d'une élaboration dont le point de départ serait un même mythe antérieur.

Remarquons enfin qu'on ne trouve jamais, dans les Evangiles, la moindre trace, directe ou indirecte, d'une discussion dirigée contre la thèse d'après laquelle la personne de Jésus n'aurait eu aucune réalité historique. « C'est donc qu'ils n'ont pas eu affaire à des adversaires qui la contestassent. La portée de ce fait, dit justement M. Goguel, est considérable. » (2)

Jésus a existé, Messieurs. Tout homme de bon sens et de bonne foi qui se donne la peine d'examiner le problème, et fait par lui-même l'effort d'étudier les thèses en présence et de les soupeser devant sa conscience et sa raison peut arriver à cette certitude. Mais cette certitude nous suffit-elle ? Nullement. Nous

(1) Goguel, *ouvr. cit.*, p. 170.

(2) *Ibid.*, p. 35.

n'avons pas seulement besoin de savoir que Jésus a existé, nous avons besoin de savoir ce qu'il a été, ce qu'il a enseigné, ce qu'il a fait. Et ici, nous retombons dans les contradictions signalées au début de cette conférence.

Que conclure, dès lors, de cette première étude ?

Si nous sommes croyants, nous scandaliserons-nous de voir ainsi les Evangiles disséqués, la personne sainte de Jésus-Christ discutée, méconnue, abaissée jusqu'aux dernières limites de la médiocrité ? A cette question Fallot a répondu d'avance par ces paroles de son étude sur l'*Adoration de Jésus-Christ* : « Il serait puéril, dit-il, et du reste parfaitement inutile de prétendre soustraire aucune question aux investigations de la science critique. L'histoire entière lui appartient avec chacune de ses dépendances, et elle cite à sa barre le plus grand des enfants des hommes aussi bien que le plus humble.

« Voici plus de soixante ans qu'elle instruit sans se lasser la cause de Jésus de Nazareth. Il a souffert sous Ponce Pilate, nous dit le Credo. Il a beaucoup souffert depuis lors et l'épreuve n'est pas terminée. Les Scribes jadis le mirent à la gêne, les théologiens maintenant s'y emploient de leur mieux. Il est bon,

il est juste, il est salutaire qu'il en soit ainsi, ô gens de petite foi! » (1)

Si, au contraire, nous restons simplement sur le terrain de l'histoire, serons-nous amenés à dire, comme le laissent entendre plusieurs historiens, que le problème de Jésus est un problème insoluble et nous bornerons-nous à constater qu'en dehors de la foi chrétienne, en effet, il n'a pas encore reçu même un commencement de solution qui puisse tenir? Disons-nous que, parce qu'elle s'impose ce qu'on appelle l'exclusion de la transcendance, l'histoire des origines chrétiennes se condamne elle-même à une impuissance dont jamais elle ne pourra se guérir!

En tous cas, ce que nous affirmons avec M. Goguel, c'est qu'aucune conception de l'histoire de Jésus ne peut être retenue comme valable si elle ne peut pas rendre compte aussi de la naissance et du développement du christianisme (2).

Messieurs, toutes ces contradictions que nous avons relevées, contradictions dans les témoignages que l'histoire porte sur Jésus-Christ, dans les doctrines élaborées par ses disciples comme aussi dans les conclusions de la critique historique, cette impuissance

(1) Fallot, *Qu'est-ce qu'une Eglise?* (3^e édition), Paris, Fischbacher, 1926, p. 210 s.

(2) Goguel, *Jésus et le Messianisme politique*, p. 48.

à résoudre le problème, que nous avons mise en lumière, ne nous placent-elles pas, au contraire, dès aujourd'hui devant un mystère? Mystère d'un homme dont nul n'égala jamais l'influence et que la science historique prétend ne pas pouvoir saisir, mystère d'une personnalité qui se dérobe à l'étreinte de ceux qui prétendent l'expliquer par le seul jeu des forces naturelles? Et ne voyons-nous pas, dès lors, que nous serons conduits à un choix inévitable et nécessaire entre le mystère et ce que Lacordaire, ignorant tout, cependant, des hypothèses des quarante dernières années, appelait une absurdité?

Oui, il nous faudra choisir. L'histoire suffira-t-elle à dicter notre choix?

Telle est la question à laquelle nous aboutissons. Nous ne pourrons y répondre que lorsque, dans notre prochain entretien, nous aurons examiné quelle est, au vrai, la valeur de l'histoire.

II

La valeur de l'histoire

La valeur de l'histoire



ES témoignages contradictoires nous laissant devant un mystère : est-ce là, Messieurs, la seule réponse de l'histoire à qui l'interroge sur Jésus-Christ?

C'est bien, en effet, la seule réponse que puissent nous donner les historiens qui se refusent dans leur reconstruction du passé, à tenir compte du grand acteur invisible de l'histoire qui s'appelle Dieu.

Parce qu'ils mettent délibérément Dieu hors de l'histoire, ils doivent se résigner à ne saisir de celle-ci que le dehors ou des aspects fragmentaires. Ses profondeurs leur demeurent inconnues et son unité leur échappe.

Notre étude de l'année dernière sur l'éternel tourment des hommes nous a conduits à l'affirmation d'un Dieu vivant qui agit dans et par l'histoire. Et c'est pourquoi, bien loin de nous inspirer un insurmontable scepticisme, l'histoire, et très particuliè-

rement l'histoire de Jésus de Nazareth, revêt à nos yeux une valeur à laquelle il convient que je vous rende attentifs.

I

Qu'est-ce que l'histoire ? C'est le récit des événements qui ont constitué la vie des peuples. Mais le simple énoncé des faits les mieux établis par des documents ou par des témoignages suffit-il à nous procurer cette connaissance du passé ?

Chacun sait bien que les faits isolés, séparés les uns des autres, n'ont aucun sens par eux-mêmes. Aussi bien l'esprit humain se refuse à ce morcellement. Parce qu'il porte en lui certains principes essentiels qui conditionnent la pensée humaine, il ne peut se résoudre à ne voir dans le passé qu'une simple juxtaposition. Les faits du passé ne deviennent de l'histoire, à nos yeux, que lorsqu'ils nous apparaissent coordonnés, liés à ce qui précède et à ce qui suit, insérés dans un ensemble.

Prenons si vous le voulez bien, un exemple : la Réforme du seizième siècle. Elle apparaît, à qui prend la peine de l'étudier sans parti pris, comme étant, dans son essence, un mouvement religieux. Toute explication de la Réforme

par les seules causes politiques ou sociales doit être rejetée comme superficielle, parce qu'un mouvement religieux, à supposer, comme c'est le cas pour la Réforme, que des causes d'ordre politique ou social aient contribué à sa préparation, ne peut pas cependant ne pas avoir à son origine certaines causes spirituelles.

Pour connaître la Réforme, il faut donc la situer, l'ordonner dans un ensemble qui, par les mouvements, religieux eux-mêmes, auxquels se rattachent les noms de Jean Huss, de Wicliff, de Pierre Valdo, d'autres encore, la relie indissolublement à tout ce grand courant spirituel qui, maintenu, endigué, arrêté momentanément par des persécutions successives, n'en a pas moins fini par faire irruption dans une chrétienté où des âmes innombrables étaient prêtes à l'accueillir.

Ce qui vient d'être indiqué à propos de la Réforme pourrait être dit de tout autre événement dont l'histoire conserve le souvenir.

Toutefois, il ne suffit pas, pour connaître le passé, de situer les faits. Il faut encore les interpréter, ou, plus exactement, il n'est pas possible à l'historien, quelle que soit son objectivité, comme l'on dit, de ne pas leur donner une interprétation. Et cette interprétation, que peut-elle être, je vous le demande,

sinon la reconstruction du passé en fonction d'une conception générale de la vie?

Qu'ils s'en défendent ou non, les historiens, les critiques, les exégètes, sont des hommes appartenant à un milieu humain où retentissent des passions humaines et que pénètrent des philosophies humaines. Ils croient au déterminisme ou à la liberté; consciemment ou inconsciemment, ils voient dans l'histoire l'action de forces mécaniques ou de volontés humaines; parce qu'ils vivent, ils ont, ils ne peuvent pas ne pas avoir une certaine attitude à l'égard de la vie et de la destinée, et c'est cette attitude qui donne à leur interprétation des faits du passé sa coloration, sa nuance particulière.

Cette interprétation, Messieurs, est inévitable et nécessaire. « Le passé n'est pas un simple spectacle où nous serions conviés pour amuser notre curiosité ou exercer la sagacité de notre esprit. Il est historiquement la source d'où nous vient la vie. Et, de plus, il se présente à nous comme une série d'efforts sans cesse renouvelés pour trouver théoriquement et pratiquement la solution du problème que la vie pose en nous. » (1)

Jésus-Christ lui-même ne se soumettait-il pas d'avance à la nécessité de l'interprétation des faits de

(1) Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 143.

l'histoire lorsqu'il posait à ses disciples la question à laquelle nous aurons bientôt à répondre pour nous-mêmes : « Qui dites-vous que je suis ? » (1).

Reconnaissons-le donc une fois pour toutes : « les faits et les doctrines que, par l'histoire, nous rencontrons dans le passé, n'ont toujours de sens et de valeur pour nous que relativement au problème de la vie et à la solution qu'en vivant actuellement nous nous efforçons d'y donner. C'est uniquement en envisageant les faits et les doctrines du point de vue des questions vitales qui se posent en nous que nous pouvons, à travers le chaos des contradictions que nous offre le passé, dégager la vérité qui s'y trouve. Et ceci revient à dire que, pour éclairer l'histoire, il faut incessamment projeter en elle une lumière qui ne vient pas d'elle. C'est donc une illusion que de s'imaginer qu'on tire d'elle ce qu'on est obligé de lui fournir pour lui donner un sens. » (2).

Il convient toutefois d'aller plus au fond des choses. Nous ne connaissons pas encore le passé si l'histoire n'est pour nous qu'une succession de faits saisis par le dehors, que coordonne l'esprit de l'homme et que colore une interprétation humaine.

(1) *Matthieu* 16 : 15.

(2) *Laberthonnière, ouvr. cit., p. 147.*

Les faits ont un dehors par lequel ils arrêtent nos regards ou nous frappent dans le sensible. Mais ils ont aussi un *dedans*. Et ce dedans, c'est la réalité spirituelle incarnée dans les faits, qui les soutient en quelque sorte et les explique. Nul besoin d'adhérer à une foi religieuse pour en tomber d'accord. Il serait facile de trouver, dans notre histoire la plus récente, l'exemple de *faits* qui n'ont bouleversé la face du monde qu'en raison des volontés et des énergies humaines incarnées en eux.

Ainsi, enveloppée par les faits du passé, incarnée dans ces faits, nous discernons l'action de volontés bonnes ou mauvaises. Et nous ne commençons à connaître le passé que lorsque, le considérant par le dedans, nous retrouvons en quelque sorte son âme, et prenons contact avec elle.

Mais cette âme du passé, Messieurs, qu'est-elle d'autre que la réalité spirituelle que les hommes, bons ou mauvais, meilleurs ou pires, mettent inévitablement dans les actes qui constituent la trame de leur vie ?

Et d'où vient cet élément spirituel de l'homme ? L'an dernier, vous vous en souvenez peut-être, essayant de chercher la réponse à l'inquiétude qui monte des profondeurs de l'âme, nous avons été conduits à reconnaître en Dieu la solution du problème

que l'homme est à lui-même, et nous avons découvert dans l'homme, à la racine même de sa vie spirituelle et de toute son activité morale, une présence immanente du Dieu vivant. Il y a donc du divin dans l'humanité, et, par ce seul fait, il y a du divin dans l'histoire.

Cependant, ce n'est pas par ce seul chemin que Dieu agit dans l'histoire. Nous croyons, je vous le rappelais tout à l'heure, à un Dieu vivant qui est un Dieu de liberté. Nous croyons en un Dieu dont l'Esprit inspire l'esprit de l'homme, en un Dieu qui se révèle et dont la révélation, déterminant de la part de l'homme des attitudes nouvelles à l'égard de Dieu, à l'égard de la vie, à l'égard des autres hommes, conditionne en une grande mesure l'histoire.

Mais le Dieu de la liberté, coopérateur invisible mais incessant de l'histoire humaine, exerce son action dans l'histoire d'une manière plus directe encore. Il y accomplit ce que, dans le passé déjà lointain de notre peuple, nos ancêtres appelaient les « gestes de Dieu ». La vérité, la sainteté, la justice, l'amour de Dieu s'incarnent dans des hommes, dans des hommes qu'il suscite, auxquels il adresse une vocation particulière pour en faire ses révélateurs, ses témoins, ses messagers, ses ouvriers. Et ils s'incarnent aussi, nous

l'oublions trop souvent, dans des faits qui sont des avertissements, des appels et parfois des jugements.

Et vous voyez, dès lors, si nous envisageons l'histoire religieuse de l'humanité, et, particulièrement, l'histoire des origines du christianisme, que les faits eux-mêmes deviennent secondaires : c'est le sens des faits qui est le principal, et, avec le sens des faits, l'enseignement religieux, et, n'hésitons pas à le dire, l'enseignement métaphysique et moral que les récits qui nous sont transmis par la tradition portent avec eux. Les faits deviennent doctrinaux. Et, par ailleurs, la doctrine, liée à l'historicité de faits essentiels et constitutifs, nous apparaît, non plus comme une doctrine abstraite, élaborée avec des idées qu'unit une synthèse plus ou moins organique, mais comme une doctrine concrète qui plonge ses racines dans les réalités vitales de l'homme et de l'humanité (1).

Il me semble que les réflexions que je viens de vous présenter suffisent à mettre en lumière la nécessité et la valeur propre de l'histoire évangélique.

Sans doute, l'histoire ne nous donne pas la vérité toute faite; nous ne pouvons pas, néanmoins, nous en passer. C'est par l'histoire que le christianisme, loin d'avoir à son origine le mythe dont quelques-uns

(1) Cf. Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 41, 45.

nous parlent, est enraciné en pleine humanité; c'est par elle que nous savons que Jésus de Nazareth a été inséré dans la trame des événements humains. Mais « l'histoire n'atteste la réalité du Christ qu'en portant et pour porter un témoignage sur sa vérité ». « Les récits dans leur teneur matérielle sont le véhicule d'une conception, d'une doctrine. C'est par là qu'ils valent. Voilà ce qu'il nous faut bien voir.

« Et ce qu'il nous faut bien voir encore, c'est que le fond et la vérité de cette doctrine sont indépendants, au moins dans une large mesure, de l'exactitude matérielle des récits... Il y a lieu, par conséquent, de distinguer l'essentiel de l'accidentel. Nous ne voulons pas dire : il y a lieu de choisir entre les phrases ou entre les morceaux de la tradition pour retenir les uns et négliger les autres, comme si l'essentiel et l'accidentel dont nous parlons étaient simplement juxtaposés. L'essentiel, au contraire, est intimement uni à l'accidentel bien qu'il en soit indépendant. » (1).

Le titre d'*évangiles* que portent les livres qui nous conservent les paroles et les actes de Jésus

(1) Cf. Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 129, 42, 43.

de Nazareth, ne prouve-t-il pas à lui seul qu'il ne s'agit pas — nous l'avons déjà noté — de livres d'histoire ou de biographies au sens que nous donnons à ce mot; leurs auteurs sont les interprètes d'une doctrine du salut. On l'a justement remarqué : au début de l'Evangile selon saint Marc. « Evangile de Jésus-Christ ne signifie pas Evangile prêché par Jésus-Christ, mais doctrine dont le contenu essentiel est Jésus-Christ » (1). Pour propager cette doctrine, « l'Eglise a eu, dès l'origine, besoin de traditions sur la vie de Jésus, mais des souvenirs fragmentaires lui suffisaient pleinement. » (2).

Qu'on n'en conclue pas que les évangélistes ou les auteurs des sources que le patient travail des critiques a retrouvées dans nos évangiles se soient permis de tisser, en quelque sorte, des récits légendaires sur un fond plus ou moins incertain de réalité historique. Certes, on ne s'est pas fait faute d'insinuer qu'entraînés par leur amour pour le Christ les premiers chrétiens ont altéré son histoire authentique et l'ont comme embellie à plaisir. Affirmons à l'encontre, avec le prédicateur de Notre-Dame : « Ils l'ont maintenue avec la dernière

(1) Goguel, *Jésus de Nazareth*, p. 232.

(2) *Ibid.*, p. 234.

rigueur, parce qu'ils aimaient. L'antithèse est complète et sonne comme une gageure. » (1).

Disons plus : « Si Jésus n'avait pas été aussi grand et plus grand encore que les évangélistes nous le représentent, alors ce serait la grandeur de leurs âmes d'évangélistes qui deviendrait une merveille inexplicable. Le problème ne serait que déplacé et rendu plus difficile. Il apparaîtrait subitement au premier siècle trois ou quatre écrivains dont la vie est presque inconnue, et qui seraient chacun de plus profonds génies que saint Paul. Qui peut l'admettre? » (2).

Telle me paraît être la valeur propre de l'histoire évangélique, et, d'une façon plus générale, de l'histoire humaine dès lors que nous y reconnaissons l'action du Dieu vivant. Comme il en avait pleinement conscience, le penseur catholique qu'à maintes reprises déjà j'ai cité au cours de nos études, lorsqu'il écrivait : « La connaissance de nos origines historiques nous aide à remonter à nos origines métaphysiques et réciproquement. Et dans la connaissance de nos origines se trouve la connaissance de nos destinées si bien que le passé, par une interversion toute

(1) R. P. Pinard de la Boullaye, *Jésus et l'Histoire*, Paris, Spes, 1929, p. 214.

(2) Ailo, *ouvr. cit.*, p. 127.

naturelle, devient un flambeau qui marche devant nous pour indiquer la route, une nuée lumineuse qui, dans la nuit du temps, nous guide vers l'éternité. Et comme, à un autre point de vue, c'est aussi une impulsion qu'il nous donne, on pourrait dire encore qu'au lieu d'être un poids mort ou une chaîne qui nous retiendrait, il est le flot montant qui nous emporte et nous pousse vers d'autres rivages. » (1).

II

Messieurs, vous savez tous que, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, Bossuet s'est donné pour tâche de faire voir dans le Christ le centre de l'histoire de l'humanité. Idée juste et féconde, mais dont la réalisation fut irrémédiablement compromise par une grande erreur. En donnant pour objet à l'histoire des événements extérieurs : l'avènement et la chute des empires, les guerres, les institutions, Bossuet se condamnait d'avance à rester à la surface des choses et à ne pas saisir les mouvements spirituels qui sont au fond du drame humain.

Ce qu'il faudrait, de ce point de vue, donner pour objet à l'histoire, c'est la vie même de l'huma-

(1) Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 176.

nité avec ses aspirations et ses remous, avec ses élans vers les sommets et ses chutes dans les abîmes, avec cette inquiétude perpétuelle qui la travaille. Plus encore, c'est l'action toujours immanente de Dieu poursuivant sans se lasser, à travers le déroulement des faits humains, le dessein éternel manifesté par la création du monde. C'est alors que, de l'histoire vue par le dedans, on pourrait dégager une nouvelle synthèse dont les éléments les plus divers et, en apparence, les plus contradictoires feraient pressentir et peu à peu reconnaître la présence de Jésus-Christ, inconnu ou méconnu, désiré, accepté ou repoussé, mais toujours principe et centre du mouvement (1).

Bossuet n'a pas été le premier à faire converger vers le Christ l'histoire entière de l'humanité. Bien avant lui, l'apôtre saint Paul embrassait dans son ensemble tout le développement historique de l'humanité et en voyait, dans l'Évangile, le terme et le couronnement. Et toujours, affleurant à travers les accidents de l'histoire et les faisant, au reste, concourir à ses fins, l'apôtre découvrait la sagesse souveraine de Dieu faisant, avec une infinie patience, l'éducation de l'humanité et préparant le jour où,

(1) Cf. Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 171, n. 1.

dans le Christ, l'homme retrouverait le secret de sa filialité divine (1).

Et peu avant saint Paul, Etienne, le premier martyr, dans le discours qu'il prononça avant de mourir — discours dont, je le sais, maints critiques contestent l'authenticité mais auquel un théologien comme Auguste Sabatier reconnaissait une grande valeur — ne montrait-il pas, lui aussi, par l'histoire de son peuple, les obstinations des hommes à repousser la miséricorde de Dieu concourant à leur manière aux intentions de la sagesse éternelle et acheminant l'humanité vers celui qui devait répondre à son attente? (2).

Sont-ce là, Messieurs, vues de théologiens ou de mystiques? Ou bien Jésus-Christ lui-même a-t-il eu conscience que son enseignement et sa personne marquaient un achèvement?

Restons bien entendu, pour le moment tout au moins, sur le terrain de l'histoire, mais de l'histoire vue par le dedans.

Jésus ne se présente pas dans l'histoire comme un isolé. Quel que soit le caractère des généalogies par lesquelles s'ouvrent deux de nos Evangiles, elles

(1) Voir, sur ce point, Sabatier, *l'Apôtre Paul*, 3^e édit., pp. 336 et suiv.

(2) Voir *ibid.*, pp. 22 suiv.

ont à tout le moins une valeur de symbole; elles montrent de quelle manière les chrétiens de l'âge apostolique entendaient rattacher la personne, l'action et l'enseignement de leur Maître à l'histoire de sa race et, par delà l'histoire, à Celui qui la transcende : « *Jésus, fils de Joseph... fils d'Adam, fils de Dieu.* » (1).

Jésus lui-même, d'ailleurs, se rattache consciemment au passé d'Israël. Par la démarche qu'au seuil de son ministère il accomplit auprès de Jean-Baptiste, il affirme sa volonté de se rendre solidaire, aussi étroitement qu'il le peut, de son peuple, de ses espérances religieuses, de son effort vers Dieu, solidaire aussi des misères et des souffrances qui sont les conséquences de ses erreurs et de ses fautes, solidaire même de sa repentance. Par tout son enseignement il s'affirme l'héritier des prophètes, il reprend les données essentielles de la révélation dont, au cours des derniers siècles, ils ont été les organes, et il a conscience d'apporter à cette révélation son achèvement. Et nous verrons bientôt comment, dans la loi elle-même, à l'égard de laquelle son attitude est à bien des égards singulièrement révolutionnaire, il discerne une vérité éternelle dont il entend être le

(1) *Luc* 3 : 23, 38.

témoin : « Je suis venu, dit-il, non pour abolir, mais pour accomplir. » (1).

Ainsi, Jésus a le sentiment très net qu'il répond à une attente de son peuple, qu'il vient après une longue préparation.

Inutile d'insister, me semble-t-il, après ce que nous avons vu l'année dernière, sur cette attente qui, inspirée et développée en partie par l'action des prophètes, en partie par les souffrances tragiques du peuple d'Israël, était devenue le messianisme, cette espérance, plus politique chez les uns, profondément religieuse chez les autres, qu'un être surnaturel, le Messie, serait bientôt donné par Dieu à son peuple et exaucerait tous les soupirs vers la délivrance auxquels les prophètes, les psalmistes, les justes d'Israël, avaient donné pendant bien des siècles une si poignante expression.

De cette attente, Messieurs, ne relevons pas simplement les multiples symptômes au sein du judaïsme antérieur à la venue de Jésus de Nazareth. Elle n'est pas moins manifeste dans le monde païen. Qu'est-ce que le centurion de Capernaüm que l'Evangile nous montre auprès de Jésus, sinon le témoin de l'aspiration de l'âme païenne, aimant-

(1) *Matthieu* 5 : 17.

tée vers une réalité spirituelle qu'elle ne peut pas saisir dans les multiples religions du paganisme antique ? A cette attente, le Christ apporte une réponse dont mieux que quiconque saint Paul a mis en lumière la pleine efficacité. Toute sa philosophie de l'histoire, d'une histoire encore une fois où Dieu est acteur, nous achemine vers un Libérateur en qui nous reconnaissons, selon le mot du Père Gratry, « l'homme que cherchent tous les hommes, le Bien-Aimé de chaque âme et le Désiré des nations ».

Toutefois, bornons-nous pour l'instant à constater des faits certains. Au temps de Jésus, le monde gréco-romain est travaillé par une aspiration religieuse à laquelle les religions des Mystères dont quelques historiens tirent les conclusions que je vous ai signalées, rendent un témoignage irrécusable et singulièrement émouvant. Partout s'avère un besoin de délivrance, de purification, de certitude d'immortalité.

Certes, ce besoin s'exprime parfois dans des formes dont la grossièreté nous répugne, mais néanmoins, à travers toutes ces religions qui appellent à leurs cérémonies initiatrices les païens altérés de purification morale, nous discernons, dans l'âme antique, la recherche émouvante d'une rédemption.

Dans les faits extérieurs eux-mêmes, à l'époque de Jésus-Christ, le monde gréco-romain semble prêt à seconder la propagation de la Bonne Nouvelle qu'apporte Jésus de Nazareth. La paix romaine qui fut, beaucoup plus qu'on ne le pense, une réalité dont les provinces, au premier siècle, éprouvèrent les bienfaits, apporte à l'apostolat chrétien d'immenses facilités. Ajoutez à cette stabilité politique le fait que tous les peuples qui entourent la Méditerranée entendent une même langue, un grec un peu *commun*, ainsi qu'on l'a nommé, la langue, en somme, des Evangiles et d'une grande partie du Nouveau Testament, et vous mesurerez quel avantage devaient en retirer les messagers du Christ.

Il n'y a pas jusqu'aux routes romaines, ces routes magnifiques par lesquelles les légions de Rome pouvaient se porter rapidement aux frontières de l'empire, et que suivaient les convois de blé destinés à ravitailler Rome et l'Italie, qui n'aient offert à saint Paul et à ses compagnons d'admirables moyens de communication qu'ils surent mettre au service de Jésus-Christ et de son Evangile.

Ainsi, Messieurs, le Christ apparaît comme un sommet vers lequel s'élèvent, en se rapprochant les uns des autres, les chemins les plus divers par lesquels s'avancait l'humanité, gémissant souvent, mais

cherchant toujours à se dépasser elle-même. Et, dans cette montée des peuples à la rencontre du Christ, nous reconnaissons, une fois encore, l'action du Dieu vivant se résignant aux pires malentendus, acceptant même les pires travestissements, mais toujours sollicitant, stimulant, fortifiant le désir des hommes d'aller à sa recherche et s'abaissant jusqu'à eux pour les aider à s'élever jusqu'à lui.

III

Toutefois, à méditer les paroles de Jésus, à considérer son action la plus certaine, nous ne découvrirons pas seulement en lui la conviction qu'il accomplit le passé; il a conscience d'être l'objet d'une vocation unique.

On discutera longtemps encore, sans doute, sur les motifs qui ont inspiré à Jésus de Nazareth le désir de tenir secrète, au moins pour un temps, sa messianité. Mais il semble décidément difficile de voir, dans l'affirmation de cette messianité, une création de l'âge apostolique (1).

Jésus n'a pas repoussé l'hommage qu'au nom de ses compagnons lui a rendu l'apôtre Pierre lorsque,

(1) Goguel, *Critique et Histoire*, p. 138.

dans l'entretien de Césarée de Philippe, qui ne peut pas ne pas constituer une des articulations essentielles du ministère de Jésus, il l'a proclamé le Messie.

Il y a plus. En se nommant, de préférence, le Fils de l'Homme, Jésus n'a nullement entendu affirmer sa parfaite humanité, comme on le prétend parfois ; il a voulu, tout au contraire, accentuer le caractère surnaturel et la portée universelle de sa vocation messianique.

Le Fils de l'Homme, c'est cet être mystérieux, entrevu par le prophète Daniel et dont toute une littérature religieuse, antérieure à la venue du Christ, avait peu à peu précisé les traits, qui devait, après l'avènement de l'âge messianique, juger au nom de Dieu tous les peuples de la terre.

Que Jésus se considère bien comme appelé à remplir cette charge redoutable résulte de la déclaration qu'il fit au grand prêtre lorsqu'à la question de celui-ci : « Es-tu le Messie, le fils du Béni ? » Il répondit : « Je le suis et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel. » (1).

Jésus, nous y avons insisté l'an dernier et ce n'est point ici, par conséquent, le moment d'y revenir, se

(1) *Marc 14* : 61, 62. Cf. Goguel, *Jésus et la tradition religieuse de son peuple*, p. 236.

sait le porteur d'une révélation de Dieu qui ne peut être dépassée : « Nul ne connaît le Père que le Fils, s'est-il écrié un jour, et celui auquel le Père l'a révélé. » (1).

Jésus a conscience que la paternité divine, telle qu'il l'a révélée par son enseignement et, plus encore, par sa vie religieuse elle-même, est l'achèvement suprême et définitif de toute la révélation religieuse apportée à son peuple par ceux qui l'ont précédé. En elle se dévoile le mystère des origines, mais en elle aussi se découvre la fin voulue de Dieu.

Ce n'est pas simplement, en effet, la perfection de sa révélation religieuse qui donne à la mission de Jésus un caractère définitif, c'est aussi l'objet suprême de cette mission : le Royaume de Dieu.

Essaierons-nous de préciser ce que Jésus entendait par le Royaume de Dieu, ou, comme l'appelle le premier Evangile, le Royaume des cieux? Nous demanderons-nous si, dans sa pensée, le Royaume de Dieu est essentiellement un organisme spirituel, dont sa seule présence manifeste la réalité et auquel s'agrégeront tous les hommes qui, répondant à son

(1) *Matthieu 11 : 27. Voir dans : Dieu, l'éternel tourment des hommes, la VI^e conférence : le Dieu de l'Evangile.*

appel, deviennent, en lui et par lui, les fils du Royaume?

Rechercherons-nous si le Royaume de Dieu n'est pas plutôt une économie toute nouvelle, s'installant à la place de l'économie présente, sur l'initiative souveraine du Père, en réponse à l'attente et à la prière des justes? Nous efforcerons-nous par l'étude des textes, de déterminer si le Royaume doit s'établir sur la terre ou s'il appartient, au contraire, à l'ordre des réalités éternelles?

En vérité, il n'importe à notre propos actuel. Le Royaume de Dieu marque indiscutablement pour Jésus une transformation radicale de l'économie présente. Il implique la fin d'une période de l'histoire, une fin qui manifestera la sagesse des initiatives divines que les accidents de l'histoire ne pourront empêcher toujours d'atteindre leur but.

Une autre observation s'impose. Même si Jésus « a conçu son œuvre dans le cadre de la nation juive » (1), l'universalisme le plus large se trouve au moins en germe dans son enseignement. Au surplus, il était trop complètement l'héritier de la pensée prophétique pour ne pas avoir la certitude que la venue du Royaume de Dieu manifesterait, à

(1) Goguel, *ibid.*, p. 169.

l'égard de tous les peuples de la terre, la miséricorde éternelle du Père. N'a-t-il pas dit lui-même à ses disciples : « Je vous déclare que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et se mettront à table avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le Royaume des cieux » ? (1).

Mais, plus frappante encore que le caractère définitif que Jésus assigne à sa révélation de Dieu et à l'objet de sa mission, est la valeur unique qu'il attache à sa personne.

Serait-ce là, de sa part, marque d'orgueil ? Au contraire, jamais homme n'a laissé le souvenir d'une pareille humilité. A recueillir, dans le Nouveau Testament, l'écho de l'impression faite par Jésus sur ses premiers disciples nous sentons que nous sommes en présence d'un homme qui, plus que tout autre, a eu le droit de dire : « Venez à moi... je suis doux et humble de cœur ». (2).

Et pourtant le fait est là. Jésus se distingue radicalement de tous ceux qui l'ont précédé. Rappelez-vous la Parabole des vignerons (3). Que les critiques, en scrutant le texte, cherchent à déterminer ses éléments divers, j'y consens et je reconnais

(1) *Matthieu* 8 : 11.

(2) *Matthieu* 11 : 28, 29.

(3) *Matthieu* 21 : 33 suiv.

la légitimité de leur labeur. Mais, du point de vue spirituel, que peuvent valoir leurs hypothèses à côté de cette affirmation qui, projetant une lumière soudaine sur les intentions de Dieu, nous le montre intervenant dans l'histoire par le don de son Fils. Les autres ne sont que des serviteurs, des envoyés; Jésus, lui, est le Fils.

Remarquez encore avec quelle insistance cet humble de cœur revendique une place qui, aux yeux de ses adversaires et d'un grand nombre de ses auditeurs, ne peut appartenir qu'à Dieu. « Suivez-moi, venez à moi, apprenez de moi... », répète-t-il à maintes reprises.

Cette valeur absolue de sa personne, cette autorité souveraine, Jésus l'affirme en face de la Loi elle-même.

Il nous est difficile de nous représenter exactement l'autorité divine que les Juifs reconnaissaient à la Loi, à l'époque de Jésus-Christ. Non pas seulement au Décalogue ou, d'une façon plus générale, à la loi de Moïse, mais aux innombrables prescriptions qui, appliquant la Loi à tous les cas possibles et imaginables, avaient fini par emprisonner l'existence tout entière dans un cadre rigide de commandements et de défenses. Dieu lui-même, à

en croire certains rabbins, consacrait plusieurs heures par jour à la méditation de la Loi (1).

Jésus, dans l'Evangile, n'hésite pas à mettre son autorité personnelle au-dessus de celle de la Loi. Vous vous rappelez avec quelle force, dans le Sermon sur la Montagne, il s'écrie, à six reprises, se référant à des textes de la Loi : « Il a été dit aux anciens... mais, moi je vous dis... » (2).

Qui donc est-il, cet homme qui revendique semblable autorité? Qui donc est-il pour affirmer la valeur absolue, non pas seulement de son message, mais aussi de sa personne?

Plusieurs siècles auparavant un grand prophète, décrivant la venue d'un serviteur mystérieux du Dieu vivant, disait de lui : « Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer les regards ». (3). Nous ne trouvons pas, non plus, chez Jésus, ce relief accusé du caractère que présentent les personnalités les plus fortes dont l'histoire garde le souvenir. Il nous semble impossible de le mettre en parallèle avec ceux qu'on regarde comme les grands hommes ou les grands génies de l'humanité. Nous sentons qu'il

(1) Voir P. de Grandmaison, *Jésus-Christ*, Paris, Beauchesne, 1928, t. II, p. 8 suiv.

(2) *Matthieu* 5 : 22, 28, 32, 34, 39, 44.

(3) *Esaïe* 53 : 2.

est à part. Une parfaite possession de soi-même, une harmonie incomparable des vertus les plus simples et, tout à la fois, les plus extraordinaires : voilà ce qui rayonne de Jésus de Nazareth. Et, dans cette harmonie, dans l'art avec lequel il domine toujours les événements, nous ne sentons aucun effort. Rien d'*acquis* en tout ceci; cette splendeur morale apparaît aussi naturelle que l'acte de respirer ou de parler.

« Jésus n'a point fait d'apprentissage, note justement un écrivain contemporain. Dès le début, à peine remonté du Jourdain, il nous apparaît avec la pleine conscience de son but et de ses moyens. Pas un instant il n'a dévié, pas un instant il n'a hésité. » (1).

Un seul mot, Messieurs, jaillit des profondeurs de l'âme qui, se mettant loyalement en présence de Jésus de Nazareth, s'efforce de découvrir le secret de sa personnalité morale et se laisse envelopper et pénétrer par le rayonnement unique de cette pureté, et c'est le mot de sainteté!

Ce mot, Pascal le prononçait, après tant d'autres, lorsqu'il disait dans l'une de ses pensées : « Jésus-Christ, sans biens et sans aucune production au

(1) Allo, ouvr. cit., p. 125.

dehors de science, est dans son ordre de la sainteté. Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse magnificence aux yeux des cœurs qui voient la sagesse. » (1).

L'histoire serait-elle en droit de nous interdire de prononcer ce mot de sainteté?

Nullement, Messieurs, car l'histoire nous enseigne ceci : en Jésus de Nazareth, l'œil le plus critique, l'observation psychologique la plus sagace et la plus pénétrante ne décèlent aucune trace du sentiment du péché, aucune trace de remords. Les paroles de Jésus et ses actes nous révèlent, par ailleurs, une conscience infiniment délicate.

Et l'histoire nous apprend aussi que les disciples du Christ ont cru à sa sainteté, l'ont proclamée avec une inébranlable conviction qui est celle des chrétiens de tous les siècles.

L'histoire ne peut pas aller au delà. Mais, en vérité, que nous importe ici son témoignage? « La sainteté, a écrit Frommel, ne se démontre pas; elle s'atteste à la conscience. » Elle est, pour les évangé-

(1) *Pensées* (édit. Giraud), 793.

listes, d'une évidence telle qu'ils ne songent pas un instant à l'établir. Pas davantage ne jugent-ils à propos de rendre hommage à la sainteté de leur Maître par des paroles laudatives. La parfaite sobriété du récit nous les fait voir vivant dans une atmosphère d'incomparable pureté. Si les disciples de Jésus de Nazareth croient d'une foi invincible à sa sainteté, c'est parce qu'à son contact ils se sentent pénétrés par une influence surnaturelle et sanctifiante, c'est parce qu'à leurs yeux le caractère moral de Jésus reflète Dieu lui-même. Pour eux, il n'a pas seulement moins de péché et plus de vertu que les autres hommes. Sa suprématie, dans l'ordre moral est, non pas comparative, mais absolue.

« Cette sainteté, note admirablement Auguste Sabatier, s'affirme à chaque pas de la carrière de Jésus et demeure permanente. Non seulement il ne se sent jamais séparé de Dieu par le sentiment de ses fautes, mais il n'est pas divisé au-dedans de lui-même. L'équilibre de sa vie intime n'est jamais rompu. Il jouit d'une paix profonde avec lui-même et avec son Père. Jamais un souvenir pénible de honte ou de regret ne vient troubler ce calme. Sa conscience n'a pas reçu de blessures, car elle ne porte pas de cicatrices. Il faut signaler également l'absence de ces plaintes qu'arrachent aux meilleurs des hommes

le sentiment de leur impuissance morale, la distance qui sépare toujours la réalité de leur vie de l'idéal qu'ils poursuivent... Rien de tel chez Jésus. Sans doute il y a eu tentation humaine, lutte, effort dans sa vie, et c'est par là qu'il a pris un sentiment si vif et si profond du péché... Mais il n'a jamais lutté en vain; son effort ne s'est jamais trouvé trop court et sa volonté trop faible. L'intervalle entre la réalité et l'idéal s'est trouvé chaque fois comblé. Ce qui devait être a été. » (1).

Voilà ce dont les évangélistes donnent l'impression saisissante d'avoir été les témoins. Et la foi des chrétiens de tous les siècles saisissant, dans l'existence historique de Jésus-Christ, la réalité éternelle qui la conditionne, confirme le témoignage des premiers disciples : Jésus est l'homme immaculé, le seul être humain sans péché (2). « D'une confession à l'autre, d'une Eglise à l'autre, d'une époque à l'autre, il n'y a sur ce point aucune division, aucun dissentiment. Il n'y en a jamais eu, malgré les occasions infinies de dix-neuf siècles d'histoire; et, selon toute apparence, il n'y en aura jamais. » (3).

(1) *Encyclopédie des Sciences religieuses*, t. VII, p. 368.

(2) Voir Carnegie Simpson, *le Fait du Christ*, Paris, Fischbacher, 1907, p. 51.

(3) Frommel, *l'Expérience chrétienne*, t. II, p. 62.

Etrange expérience, en vérité, que celle qu'ont faite et que font encore les hommes les plus différents les uns des autres qui, ayant abordé le problème du Christ par le côté intellectuel, se sentent peu à peu transportés sur le plan de la vie morale. Ils étudiaient le Christ en historiens ou en critiques et, tout à coup, ils s'aperçoivent que c'est le Christ qui les observe et scrute leur vie intérieure. Un trouble spirituel les envahit et, comme l'apôtre Pierre, ils sont tentés de s'écrier : « Retire-toi de moi, je suis un homme pécheur. » (1).

Nous voici donc, aujourd'hui encore, devant un mystère, et c'est en réfléchissant sur la valeur de l'histoire que nous y avons été conduits. Non plus le mystère d'une personnalité qui échappe à l'étreinte de l'histoire — si nous ne savons pas pleinement encore qui est Jésus-Christ, nous savons qu'il a été — mais mystère d'un homme qui, semblable à nous en toutes choses, est tout à la fois si totalement différent de nous, mystère d'une perfection se manifestant dans la misère humaine, mystère d'une valeur absolue se révélant dans un monde où tout est relatif.

Comprendrez-vous, Messieurs, que devant ce mystère, nous ne puissions borner notre ambition

(1) *Luc* 5 : 8. Cf. Carnegie Simpson, *ouvr. cit.*, p. 65.

à une connaissance historique, si précise soit-elle de Jésus-Christ et qu'il nous faille encore, qu'il nous faille surtout le connaître d'une connaissance spirituelle ?

A chacun de nous, engagé dans le drame humain, appelé à donner un sens à sa vie, à s'orienter vers une destinée, il importe de savoir si ce mystère ne porte pas en lui des clartés décisives par quoi nous découvrirons notre destinée véritable.

C'est ce que nous rechercherons dans notre prochain entretien.

III

La loi nouvelle

La loi nouvelle



N revendiquant une autorité supérieure à celle de la loi de son peuple Jésus-Christ a, du même coup, mis en pleine lumière la loi nouvelle qu'il est venu révéler aux hommes de la part de Dieu.

Nous sommes ici, nul ne peut s'y méprendre, au nœud vital de son enseignement. Sans nous arrêter au détail des textes, allons droit à l'essentiel d'une pensée, parfaitement sûre d'elle-même, dont aucune défaillance de la tradition n'a pu voiler les clartés révélatrices.

I

Et tout d'abord Jésus rejette, comme ayant usurpé une autorité qui ne leur appartenait pas, les traditions que la casuistique des théologiens du judaïsme postérieur à l'exil avait fait croître autour de la loi de Moïse et qui menaçaient de l'étouffer. A grands coups de hache, il fait de larges éclaircies

dans l'épaisse forêt des préceptes, observances et prescriptions. « Vous anéantissez le commandement de Dieu par votre tradition », dit-il (1), et c'est sur ce commandement même qu'il entend ramener l'attention.

En vérité, un retour à la considération de la loi de Dieu, dans sa majesté et dans sa simplicité, s'imposait.

A l'obéissance de la volonté s'était substitué un souci exclusif de pureté rituelle qui donnait à la piété juive un caractère légaliste chez les uns, formaliste chez les autres, et déterminait, à l'égard de ceux qui ne pouvaient se plier à de semblables exigences, un étrange rétrécissement du cœur.

Au surplus, tous ces préceptes, qui n'atteignaient que l'extérieur de la vie, apparaissaient à Jésus comme des occasions d'incessantes chicanes sur l'obéissance due à Dieu (2). Dieu, par Moïse, a donné à son peuple une loi. C'est à cette loi, et non à ses interprétations successives, que les Juifs auraient dû se soucier d'obéir.

(1) *Marc* 7 : 9.

(2) Cf. Goguel : *Jésus et la Tradition religieuse de son peuple*, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, 1927, n^{os} 2 et 3, pp. 154-175 et 219-244.

Jésus, nous l'avons déjà noté, entend non pas abolir la loi donnée aux anciens, mais l'accomplir. Il la respecte, il l'aime, il déclare que pas un trait de lettre de la loi n'est sans valeur. A l'encontre de ses contemporains, il repousse la distinction, toujours agréable à nos faiblesses humaines, entre les grands et les petits commandements (1). Et pourtant, par la manière dont il accomplit la loi, il en vient à lui substituer une loi nouvelle. Comment en est-il arrivé là?

La piété filiale que Jésus témoigne toujours à l'ancienne alliance et le respect qu'il porte à la loi, ne l'empêchent jamais de soumettre à une critique radicale ses prescriptions les plus authentiques.

En faisant de la loi la règle des sentiments les plus secrets aussi bien que des actes extérieurs il lui donne toute son ampleur. La pensée impure, le désir trouble caressé à l'abri de tout regard tombent, tout autant que l'adultère, sous le coup de sa condamnation.

Sur certains points essentiels les transformations que, de sa propre autorité, Jésus apporte à la loi entraînent des conséquences dont la gravité ne pouvait échapper à la perspicacité de ses adversaires. « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu

(1) *Matthieu* 5 : 17-19.



aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi; mais moi je vous dis : aimez vos ennemis. » (1). Quel contraste plus violent pourrait apparaître entre un commandement de l'ancienne alliance et la traduction qu'en donne Jésus?

Avec quelle tranquille assurance il abroge, sans juger même nécessaire de le faire remarquer les prescriptions du Lévitique concernant la pureté rituelle! « Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui est extérieur ne peut en entrant dans l'homme, le rendre impur? » (2). Parole que dépasse encore, en puissance révolutionnaire, celle que Jésus prononce sur le sabbat : « Le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat. » (3).

Accomplir la loi, pour Jésus, c'est donc, après avoir saisi le principe qui l'inspire, développer ce principe, le mettre en pratique, lui faire produire toutes ses conséquences « au delà de la lettre du commandement, comme l'indiquait récemment un historien, et même, si cela est nécessaire, en contradiction avec les formules mêmes de la Loi » (4).

(1) *Matthieu* 5 : 43.

(2) *Marc* 7 : 18.

(3) *Marc* 2 : 27. Cf. sur ces points : T. Fallot, *Simplees remarques sur la nécessité de renouveler la doctrine de l'inspiration*, 1924.

(4) Goguel, *ibid.*, p. 162.

Accomplir la loi, c'est dégager, à travers les textes codifiés qui prescrivent ceci ou interdisent cela, l'intention éternelle de Dieu, c'est y conformer sa volonté, c'est y rattacher sa vie, c'est en devenir le témoin et le révélateur.

Remarquez, Messieurs, que la loi d'Israël, par ses commandements et ses défenses, visait, dans sa lettre même, à régler certains actes de l'existence. Ce qui ne tombait pas sous l'autorité des textes échappait à son emprise. La piété des meilleurs ne pouvait que revêtir un aspect *statique*, s'il m'est permis d'employer ici ce mot. Enfin, par le fait même qu'elle était la loi d'un peuple déterminé, la vie religieuse et morale qu'elle était censée régler avait un caractère particulariste de plus en plus accusé à l'époque de Jésus-Christ.

Dans cet ensemble de commandements divins, Jésus saisit le principe éternel dont ils ont eu pour mission de préparer la révélation, la reconnaissance par les hommes et l'acceptation. Et ce principe est que l'homme, comme tout ce qui vit, est appelé par Dieu à se soumettre à une loi, à la loi de sa vie; ce n'est qu'en l'acceptant, qu'en s'y conformant, que l'homme accomplira sa destinée.

Mais quelle est cette loi de l'homme, cette loi de la vie humaine? Elle est de vouloir ce que Dieu

veut. L'homme ne devient ce qu'il doit être, il ne réalise sa destinée que dans l'obéissance à la volonté du Dieu qui l'a suscité à l'être. Dieu veut que l'homme veuille ce que lui-même veut pour l'homme.

Qu'on ne s'imagine donc pas qu'en mettant fin au règne des observances rituelles Jésus laisse l'homme maître de se donner à lui-même sa loi. « S'il refuse, par exemple, de mettre le vin nouveau dans les vieilles outres, s'il délie, pour de justes raisons, le joug des servitudes légales appesanti par les traditions trop humaines des scribes.. qu'on se garde d'en conclure à un affranchissement du joug divin ou à je ne sais quelle liberté charnelle! L'Évangile n'est pas une doctrine de moindre effort et une religion à bon marché » (1). Plus encore que le judaïsme il implique l'obéissance, parce qu'il réclame avant tout de l'homme la reconnaissance et l'acceptation, jusque dans les recoins les plus obscurs de l'être, de la souveraineté de Dieu.

Ainsi, dégageant de la loi d'Israël qui, trop souvent, cachait Dieu aux hommes la vérité éternelle qu'elle a exprimée pour un temps et pour un peuple, le Christ rattache l'homme à son origine divine, il lui découvre le fondement naturel et divin

(1) P. de Grandmaison, *ouvr. cit.*, II, p. 14.

de toute vie morale humaine, il lui rappelle qu'il est solidaire de Dieu.

De quel Dieu? L'enseignement de Jésus — qu'on m'excuse de ne pas y insister de nouveau (1) — se relie indissolublement, par le contenu de la révélation qu'il apporte, à l'enseignement des prophètes. Son Dieu est le Dieu saint et juste; toutefois, sa sainteté et sa justice sont des aspects de son caractère essentiel : il est le Père. Le Dieu qui veut que l'homme veuille sa volonté est donc un Dieu d'amour et de bonté. C'est parce qu'il est le Père qu'il ne veut pas contraindre, violenter la volonté humaine, et qu'il ne se lasse pas de faire appel, après l'avoir éveillé dans l'homme, au sentiment de la responsabilité personnelle, au devoir de s'engager, et de s'engager librement, sur le chemin de l'obéissance à la volonté de Dieu. Vouloir librement ce que veut le Père, telle est, pour l'homme, la loi de sa vie, le secret de sa destinée.

C'est ainsi, Messieurs, qu'en voulant accomplir la loi que Dieu avait donnée à son peuple Jésus-Christ révèle *la loi nouvelle* qui, seule, peut faire porter tous ses fruits au principe éternel incarné dans la loi d'Israël. Elle est la libre obéissance de

(1) Voir *Dieu, l'éternel tourment des hommes*, pp. 184 suiv.

l'amour filial. La fin de l'homme est donc d'unir, dans l'amour, sa volonté à celle du Père. N'est-ce pas là ce que disait déjà le commandement que l'ancienne alliance n'avait jamais pu réellement pratiquer, et du haut duquel Jésus l'a jugée : « Tu aimeras l'Eternel ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée » (1).

Et Jésus ajoute : « Voici le second commandement qui est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (2).

C'est ici qu'apparaît la grande originalité de l'Evangile. La loi nouvelle, proclamée par Jésus-Christ, est une loi à deux faces, dont l'une est tournée vers le Père, et dont l'autre est tournée vers les frères (3).

L'homme n'est pas un Robinson Crusoë solitaire dans une île déserte, auquel Dieu n'adresserait d'autre vocation et ne proposerait d'autre destinée que de vivre dans un tête-à-tête, si doux soit-il, avec son Créateur.

L'homme *n'est* et ne peut *être* que dans la communion de l'humanité dont il est étroitement solidaire

(1) *Matthieu* 22 : 37.

(2) *Matthieu* 22 : 39.

(3) Cf. Fallot, *la Religion de la Solidarité*, Paris, Fischbacher, 1908, pp. 244 suiv.

dans le temps et dans l'espace. C'est en pleine humanité que l'homme, en qui vit l'humanité d'hier et qui porte en lui celle de demain, doit pratiquer la loi nouvelle. Se sachant et se voulant solidaire d'un Dieu en qui il a découvert le Père, il doit, non pas simplement subir la solidarité des hommes, mais se vouloir solidaire de ceux qui sont désormais ses frères.

L'homme, tel que le veut Jésus-Christ, ne peut aimer vraiment le Père, s'il s'écarte égoïstement des hommes, s'il ne veut pas pour eux ce qu'il sait être, à leur égard, la volonté du Père, s'il ne cherche pas à les aider à *devenir* ce qu'aussi bien que lui ils sont appelés à être.

Mais aussi il ne peut aimer vraiment les hommes d'un amour désintéressé, persévérant, qui ne se laisse pas rebuter par l'intérêt très minime qu'offrent, en vérité, un si grand nombre de créatures humaines, s'il ne les aime pas en Dieu, s'il n'aime pas en eux le Dieu qui les cherche et qui les veut à Lui pour qu'ils puissent être vraiment eux-mêmes.

« En réalité, a noté Fallot, l'homme ne peut s'unir à l'homme avant de s'être uni à Dieu. Dieu est le point de rencontre des âmes et il n'y en a point d'autre. Dieu est le seul ciment social qui tienne. Il faut avoir trouvé Dieu pour avoir la force

d'aimer d'un amour persévérant et efficace. Il faut avoir rivé son existence au rocher des siècles pour pouvoir supporter impunément le choc désordonné des existences qui enveloppent la nôtre » (1).

Discernez-vous de ce point de vue, Messieurs, la réalité magnifique que traduit dans une forme imprécise, je le reconnais, l'expression de Royaume de Dieu?

Transcendant les préceptes particuliers, visant, par delà les actes, les mobiles profonds qui les déterminent, appelant l'homme à prendre, à l'égard de Dieu, une attitude d'obéissance filiale, par quoi son attitude à l'égard des hommes deviendra fraternelle, la loi nouvelle embrasse la vie humaine dans sa totalité et la pénètre dans sa profondeur.

« Tu ne tueras pas », dit la loi. Cela veut dire, en termes de la loi nouvelle, que ces mouvements de colère, d'inhumanité qui ont leur dernier aboutissement dans la violence brutale, doivent être décelés, prévenus ou éliminés, dès l'apparition des sentiments méchants qui les préparent, des expansions malignes qui les annoncent. Et qu'aussi l'amour fraternel doit primer, dans l'ordre du temps et des manifestations extérieures, jusqu'au culte divin. Car

(1) *La Religion de la Solidarité*, p. 252 s.

Dieu est patient, et notre dureté de cœur, elle, n'attend pas, si on n'y porte un prompt remède, pour fructifier en fruits de morts » (1).

« Tu aimeras ton prochain », ajoute le Christ. Mais de quel amour? « Non pas seulement, a écrit Foerster, l'élan passager qui produit un joyeux sacrifice d'un instant et une œuvre d'amour occasionnelle, mais la purification lente, persévérante, inexorable, de tous les souvenirs, la révision des jugements intimes que nous portons sur tous les hommes qui ont été mêlés à notre vie, l'apaisement de tous les sentiments pénibles qui reparaissent sans cesse, provenant d'un orgueil inavoué et d'un parti pris aveugle en faveur de nos intérêts » (2).

Et, d'autre part, parce qu'elle transcende les limites d'un peuple à l'existence nationale duquel elle était étroitement liée dans sa forme ancienne, parce qu'elle s'achève et se résume dans le seul commandement de l'amour qui, selon saint Paul, accomplit la loi (3), la loi nouvelle s'adresse à tout homme et à tous les hommes. Elle n'est pas la loi d'un peuple et d'une race; elle est la loi de l'humanité fille de Dieu. Rattachant nos origines à la

(1) P. de Grandmaison, *ouvr. cit.*, t. II, p. 15.

(2) *Le Christ et la vie humaine*, p. 192.

(3) *Romains* 13 : 10.

volonté éternelle d'un Dieu qui crée par amour, elle oriente nos destinées vers la restauration glorieuse des solidarités divines et humaines, par notre obéissance filiale à Dieu et par l'amour fraternel.

II

Si le Christ s'était borné à révéler aux hommes la loi que nous venons de considérer, son œuvre, Messieurs, eût été grande, certes, mais peut-être serait-elle demeurée vaine. Il a fait plus que la proposer à notre obéissance, il l'a vécue, il l'a révélée en la vivant. En Jésus-Christ, la loi nouvelle est devenue la loi vivante. Il n'est pas celui qui dit ce que les autres doivent essayer d'être. *Il est ce qu'il dit.*

Pourrai-je, ne fût-ce que quelques instants, m'élever jusqu'à cet ordre de la charité dont parlait Pascal, jusqu'à cet ordre de l'amour auquel nous sommes introduits lorsque nous cherchons humblement à regarder vivre, agir, aimer Jésus-Christ? Pourrai-je vous en faire contempler la beauté souveraine? Nous sommes ici au seuil d'un sanctuaire où nul, à moins d'être un blasphémateur, ne peut entrer qu'en tremblant.

Des profondeurs invisibles de ce sanctuaire des rayons de lumière viennent à nous qui attestent la présence d'une lampe qui demeure cachée à nos regards. Que pourrions-nous dire, en effet, de l'amour que Jésus avait pour son Père qui ne trahît la réalité ineffable! Parler de l'amour filial de Jésus, de sa confiance totale, de la consécration à Dieu de toutes les énergies de son être, de tous les mouvements de sa sensibilité, de tous les battements de son cœur, c'est revêtir de pauvres mots humains un mystère de communion et d'adoration.

L'amour de Jésus pour les hommes est plus accessible à notre observation. Assurément, celle-ci ne peut se passer des documents de l'histoire, et, une fois encore, nous retrouvons historiens et critiques qui nous rendent attentifs, comme c'est leur droit et leur devoir, à la fragilité des témoignages.

Rappelons-nous, toutofois, la distinction que nous avons été invités à faire dans les récits que nous a transmis l'histoire, entre ce qui est accidentel, secondaire, et ce qui est essentiel (1). La critique des historiens n'atteint et ne peut atteindre que l'accidentel; la critique de la foi, dont le Christ lui-même communique aux croyants le secret, va droit

(1) Voir la conférence précédente.

à l'essentiel dont aucune insuffisance des témoignages ne peut nous empêcher de saisir la réalité. Car l'essentiel, ici, c'est un amour par lequel ceux qui en ont éprouvé la puissance et la douceur ont eu leurs vies pénétrées, purifiées, transformées, bouleversées, au point que tous les souvenirs, toutes les impressions qu'a recueillis d'eux l'âge apostolique gardent le parfum de cette tendresse unique à laquelle, depuis lors, comme à une source inépuisable, sont venus étancher leur soif tant de pauvres cœurs humains.

Jésus aime les hommes, non pas d'un amour théorique qui embrasserait son peuple ou l'humanité en général, mais d'un amour concret qui, sans effort, saisit l'individuel. Il aime sans le dire, sans faire de phrases sur l'amour qu'il éprouve. Autour de lui les cœurs se sentent réchauffés, éclairés par la flamme de sa tendresse sainte. Un mot, un regard suffit à en donner la certitude. Que n'avons-nous le temps d'ouvrir simplement les Evangiles et, les feuilletant au hasard, de noter l'impression profonde, décisive, faite par l'amour de Jésus sur les hommes qui s'en sont sentis pénétrés ou qui, autour d'eux, en ont constaté les effets.

Ah! ces regards de Jésus! Essayons d'en saisir quelques-uns. Regard de Jésus accompagnant le

jeune homme riche lorsque, après avoir réclamé de celui-ci le renoncement qui était, pour lui, la condition nécessaire de son entrée dans la vie nouvelle, il le vit s'en aller tout triste, alors qu'autour de lui les disciples surprenaient, dans le regard du Maître, l'élan d'une tendresse qui s'accroît de sa déception même (1).

Regard par lequel Jésus accueillit un jour, dans la chambre où il enseignait, le paralytique qu'on descendait à ses pieds par le toit (2) ; regard chargé d'amour viril et confiant, d'un amour capable de réparer bien des brèches faites par la vie et de réveiller, dans l'homme le plus fermé à l'action de Dieu, l'attente d'une délivrance possible et regardée dès lors comme nécessaire.

Regard par lequel Jésus accueillit aussi, dans la maison de Simon le pharisien, la femme pécheresse qui, qu'elle l'eût ou non entendu parler, avait lu dans son regard, avec la sainteté qui condamne le péché, l'amour capable de conduire une âme qui se repent jusqu'au recommencement décisif qui oriente une vie vers sa destinée véritable (3).

(1) *Marc* 10 : 21.

(2) *Matthieu* 9 : 2 suiv.

(3) *Luc* 7 : 36 suiv.

Et enfin, Messieurs, dans la cour du grand prêtre, tandis que les soldats emmènent Jésus au prétoire, regard du Maître rencontrant le regard du disciple qui vient de le renier par trois fois, et faisant pénétrer dans l'âme humiliée et repentante de Pierre la certitude que, malgré son reniement, en dépit de sa chute, l'amour de Jésus ne cesse pas de l'envelopper et de préparer en lui le relèvement qui le qualifiera pour l'apostolat (1).

Amour d'un saint qui ne veut pas que sa sainteté parfaite puisse jamais le séparer de ceux qui, dans la hiérarchie morale et spirituelle, nous apparaissent comme n'étant point à sa hauteur.

Amour qui attire, qui élève jusqu'à celui dont il consume le cœur, parce qu'il s'incarne dans un don total de soi-même. De ce don les disciples ont conservé à jamais le souvenir. Malades, affligés, victimes de la souffrance, esclaves du péché, il semble qu'à tous et à chacun Jésus donne, non pas simplement une parole, non pas simplement un geste de bonté, mais lui-même. Comme un air très pur et vivifiant venu des plus hauts sommets, cet amour passe sur les âmes et pénètre dans des existences d'hommes comme une puissance de restauration et de vie.

(1) *Luc* 22 : 61.

Nous arrêterons-nous ici à discuter l'historicité de tel ou tel miracle dont les disciples nous ont transmis le souvenir? Mais ne voit-on pas que l'amour du Christ les faisait vivre dans une atmosphère de miracles incessants, et que ceux qu'ils ont notés ne sont que le témoignage infime et fragmentaire rendu à la toute-puissance libératrice d'un amour auquel la sainteté de celui en qui il vit confère la plénitude?

Devant ce mystère d'amour que l'amour seul éclaire (1), qui donc, ayant eu dans sa vie le presentiment des approches de Dieu, ne se sentirait pas contraint de reconnaître en l'homme Jésus la révélation, l'incarnation de la pensée éternelle de Dieu à l'égard de l'homme?

« Voici l'homme! » devait s'écrier un jour Ponce Pilate en présentant le Christ à la foule ameutée contre lui aux abords du prétoire. Oui, vraiment, « voici l'homme, l'homme tel que Dieu l'a voulu, l'homme capable de réaliser sa destinée en accomplissant la loi sainte. Que dis-je? l'homme qui, par obéissance, a fait de cette loi sainte la loi vivante, la loi qui formule le précepte et qui donne la force de l'accomplir » (2).

(1) Cf. Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 202.

(2) Fallot, *ouvr. cit.*, p. 266.

A sentir Jésus aimer comme il aime, nous avons la certitude qu'il n'aurait jamais pu aimer plus qu'il n'a aimé.

A chaque instant de notre vie nous savons, nous, qu'à l'égard de Dieu notre amour pourrait être plus filial, plus confiant, plus humble. A l'égard de tel ou tel homme, il pourrait être plus désintéressé, plus pur, plus patient, plus persévérant, plus fidèle. Jamais nous n'aurions semblable pensée devant l'amour de Jésus-Christ. « Il a aimé les siens jusqu'à l'achèvement », nous dit le quatrième Evangile (1). Qu'est-ce à dire sinon que dans le cœur de ses disciples l'amour de Jésus-Christ s'est affirmé comme l'amour parfait?

Reconnaissons-le, Messieurs, il est bien la loi nouvelle vivante. Solidaire de Dieu, dont il dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé » (2), il se veut solidaire des hommes, et ces deux solidarités sont indissolublement liées l'une à l'autre.

Vous voyez par là ce qu'il faut penser du moralisme de l'Evangile. Oui, le Christ a été un incomparable moraliste; oui, il y a une morale de l'Evangile. Mais ce n'est comprendre ni l'Evangile ni

(1) *Jean* 13 : 1.

(2) *Jean* 4 : 34.

Jésus-Christ que de prétendre pratiquer la loi nouvelle, dans sa vie personnelle et à l'égard des hommes, sans s'y soumettre tout d'abord à l'égard de Dieu. C'est parce que le Christ révèle parfaitement Dieu qu'il révèle parfaitement l'homme. Il nous donne ainsi la vision de l'homme qui réalise enfin la volonté éternelle du Père, qui sait d'où il vient et où il va (1), dont l'action morale tire sa sève de sa vie religieuse la plus intime, dont la piété, enracinée en Dieu, s'épanouit dans le service de l'humanité, et dans la vie duquel la loi sainte de l'amour établit et maintient l'harmonie splendide de l'obéissance et de la liberté, de l'adoration et du service.

III

Mais ici, Messieurs, il ne me paraît pas possible, avant d'aller plus loin, de ne pas prêter attention à une objection trop souvent formulée pour que je feigne de l'ignorer. Aussi bien est-elle sans doute présente à l'esprit de plusieurs d'entre vous.

Cette objection, la voici : « Admettons que le Christ ait proposé aux hommes la loi nouvelle dont

(1) *Jean* 13 : 3. Cf. *Jean* 8 : 14.

vous venez de nous entretenir, admettons même qu'il l'ait pratiquée sans aucune défaillance. En quels temps, en quels lieux, voyez-vous que ceux qui se réclament de lui l'aient pratiquée, nous ne disons pas parfaitement, mais sans en trahir l'inspiration fondamentale? Ne parlons pas des peuples où l'Evangile n'a pénétré que récemment. Tout de même, il y a, depuis bien des siècles, des peuples chrétiens, des Eglises chrétiennes, des hommes et des femmes qui prétendent professer la foi et vivre la vie chrétiennes. Ne sont-ce pas les Eglises qui sont le plus grand obstacle à l'adhésion d'un grand nombre d'hommes à l'Evangile, par leurs divisions, par leur orgueil, par leurs étroitesse, par leur esprit de domination? Et les chrétiens, ou ceux qui font profession d'être tels, ne sont-ils pas en scandale aux âmes droites par leurs inconséquences, par leur égoïsme, par leurs incessants manquements à la loi d'amour, peut-être par leur hypocrisie? Où trouvez-vous vivante, en tout ceci, la loi nouvelle dont vous nous avez dit qu'elle est la loi définitive de l'humanité? »

J'écoute l'objection, j'en mesure la force et je prie les croyants de l'accueillir, comme j'essaie de le faire, avec humilité. Si sévères, si durs, si impitoyables que soient les reproches qui nous sont

adressés, reconnaissons que, pour une bonne part, ils sont justes. Nous avons à nous humilier pour nos Eglises et pour nous-mêmes. Et si nous avons conscience d'être innocents d'erreurs ou de fautes d'autres Eglises ou d'autres chrétiens, nous avons assez souvent témoigné, nos Eglises ou nous-mêmes, contre la loi d'amour, pour n'avoir nulle envie de jeter à d'autres la pierre qui devrait nous frapper.

Oui, humilions-nous de ce qu'au cours de l'histoire de l'Eglise, dont nous sommes solidaires dans le bien et dans le mal, ses ambitions de puissance, son incompréhension des aspirations humaines, des exigences de la justice sociale, sa dureté à l'égard des petits de la terre, son silence devant de criantes iniquités, aient éloigné d'elle et, par cela même, de Jésus-Christ, des hommes qui ne peuvent admettre que la religion du Christ soit simplement un anesthésique à l'usage de ceux qui souffrent ou ne veulent pas attendre d'un ciel selon eux hypothétique les réparations ou les délivrances qu'ils exigent pour l'existence de la terre.

Reconnaissons que, trop souvent, dans notre vie chrétienne, subsiste une recherche de nous-mêmes et de notre intérêt personnel que, peut-être, nous ne soupçonnons pas, mais qui s'impose à l'esprit des témoins de notre vie comme une infidélité flagrante

aux principes les plus évidents du christianisme que nous professons.

Reconnaissons que, trop souvent, dans nos relations humaines, dans notre action sociale, dans notre vie professionnelle, nous cherchons notre inspiration, non pas dans l'Evangile, dont nous affirmons cependant qu'il est la loi suprême, l'autorité souveraine de notre conscience, mais dans la préoccupation primordiale de notre orgueil et de nos ambitions personnelles.

Humilions-nous donc, croyants mes frères, et, devant le reproche qui nous est adressé par des hommes qui, nous regardant vivre, déclarent que nous sommes un obstacle sur le chemin où ils pourraient, si nous étions fidèles, rencontrer Jésus-Christ, écoutons ce reproche et, rentrant en nous-mêmes, essayons d'entendre la voix de Dieu qui, par les griefs formulés contre l'Eglise et contre nous, nous appelle une fois encore à cette décision intérieure qui engagera notre vie sur la voie de l'obéissance sans réserve et, nous arrachant aux conséquences mortelles dans lesquelles notre vie chrétienne risque de s'enlizer, nous fera saisir dans la loi nouvelle, acceptée et mise en pratique, la puissance unifiante de nos désirs, de nos sentiments, de nos pensées et de nos actions.

Me sera-t-il permis maintenant de m'adresser aux incroyants pour qui les inconséquences des chrétiens ont été, semble-t-il, la raison de ne pas accepter pour eux-mêmes la souveraineté spirituelle de Jésus-Christ?

Vous prenez prétexte, leur dirai-je, des fautes, des erreurs, voire même des crimes que vous fait connaître l'histoire de l'Eglise, vous prenez prétexte des infidélités, des contradictions, des défaillances et des reniements des chrétiens, pour demeurer à l'écart de la foi chrétienne, et vous vous contentez de noter, tantôt avec indignation, tantôt avec un scepticisme railleur, les faiblesses ou les chutes de ceux qui se réclament de Jésus-Christ?

Laissez-moi vous dire tout d'abord que si, au lieu de vous arrêter toujours à l'extérieur des choses, vous faisiez effort pour les voir, elles aussi, par le dedans, à travers les misères et les déficiences humaines que vous constatez, vous entreriez en contact avec des hommes qui luttent, avec des hommes qui souffrent, souvent plus que vous ne le croyez, de ce qui subsiste en eux de misère et d'égoïsme humains. Ces hommes, que vous jugez du dehors, ont entrevu ce que peut être une vie chrétienne qui s'inspire résolument de la loi nouvelle que Dieu les appelle à incarner. Répondant de tout leur élan à

l'appel que Jésus-Christ leur apportait de la part de Dieu, ils ont essayé, ils essaient dans leur infirmité de s'établir dans la solidarité du Père et des frères, et de pratiquer la loi d'amour. Dans leurs efforts quotidiens pour vivre cette loi sainte, ils se heurtent sans cesse en eux-mêmes aux tendances personnelles, à l'idolâtrie d'eux-mêmes, à l'égoïsme qui ne veut pas mourir. Et il leur semble que, de ces débris du *vieil homme*, jamais la grâce de Dieu ne sera assez puissante pour les délivrer ici-bas.

Ce dont ils souffrent, c'est ce que vous voyez, incroyants, c'est ce qui vous les fait condamner. Mais, je vous le répète, si vous vous efforciez de saisir dans ce qu'elles ont d'intérieur ces vies chrétiennes dont le dehors vous surprend, vous scandalise même et vous détourne, dites-vous, de la vérité divine qui est en Jésus-Christ, vous découvririez ce que, jusqu'à présent, vous n'avez pas su voir dans le mélange de divin et d'humain que présente ici-bas la vie de quiconque se réclame de Jésus-Christ.

Certes, je n'ignore pas qu'un grand nombre de ceux qui portent, au regard des incroyants, le nom de chrétiens, ne retiennent du christianisme que la doctrine à laquelle leur esprit donne une adhésion plus ou moins réfléchie, le rite qu'ils ne conservent peut-être que par piété familiale, ou l'institution

ecclésiastique à l'abri de quoi ils s'efforcent de maintenir le peu de vie morale et spirituelle qui subsiste en eux. Tels ne sont pas, pourtant, tous les chrétiens. En ceux qui ont reconnu en Jésus-Christ le Révélateur de la loi nouvelle, l'incarnation vivante de la pensée de Dieu à l'égard de l'homme, et qui se sont unis à lui par une foi sincère, la vie chrétienne, malgré ses déficiences et ses misères, apparaît comme un dynamisme par lequel les forces bonnes, les énergies saintes que Dieu fait pénétrer dans l'âme accomplissent progressivement leur œuvre transformatrice et, libérant l'homme de ce qui l'asservit encore, l'amènent à vouloir se dépasser toujours plus lui-même pour s'élever de ce qu'il est à ce qu'il doit être, à cette stature parfaite de Jésus-Christ dont parle l'apôtre (1), et qu'il n'atteindra que par une obéissance toujours plus persévérante au commandement même de Jésus-Christ qui retentit en lui comme un appel à des efforts toujours nouveaux : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (2).

Mais ici se présente à mon esprit une réflexion que je désire soumettre encore à mes auditeurs incroyants. Vous reprochez aux disciples du Christ de trahir

(1) *Ephésiens* 4 : 13.

(2) *Matthieu* 5 : 48.

l'idéal qu'ils savent devoir être le leur depuis le jour où ils l'ont découvert vivant en Jésus-Christ. Mais par cela même vous apportez votre hommage au Christ, sans le vouloir, je vous l'accorde, mais d'une manière certaine; vous proclamez la valeur normative et, j'ose le dire, la vérité de la loi nouvelle qu'il a révélée; vous reconnaissez qu'elle manifeste un sens de la destinée humaine, une idée de l'homme qui n'ont jamais été dépassées et qui vous donnent le droit, croyez-vous, de juger ceux qui, en ayant accepté théoriquement l'autorité, ne conforment pas leur vie à ses exigences. Assurément, vous ne porteriez pas des jugements aussi sévères contre des sectateurs de n'importe quelle autre religion ou des tenants de n'importe quel autre idéal en qui vous surprendriez semblables défaillances!

Ne voyez-vous pas que vos jugements se retournent contre vous? Si la loi de l'Evangile a une beauté si parfaite et une autorité si sainte qu'à la renier pratiquement dans leur vie quotidienne les chrétiens sont en scandale à des âmes droites, qu'attendez-vous pour vous y soumettre vous-mêmes? Ce n'est pas de la destinée des autres que vous êtes responsables d'une responsabilité primordiale, c'est de la vôtre. C'est vous qui avez à donner un sens à votre vie et qui, sans y penser, lui en donnez un

par le seul fait que vous ne cédez pas à l'attrait de Jésus-Christ. Et, trop souvent, ce que vous masquez à vos propres yeux derrière le scandale que vous donnent les chrétiens, ce sont les résistances que, dans le fond de vous-mêmes, vous opposez à Jésus-Christ et à sa loi.

Et c'est bien là, Messieurs, qu'il nous faut en venir et les uns et les autres. La loi nouvelle, la loi d'amour vécue par Jésus-Christ et qu'il nous appelle à vivre, éveille en nous je ne sais quelle nostalgie des sommets, où l'air que nous respirerons sera purifié des miasmes d'orgueil, d'égoïsme, de sensualité, qui corrompent notre atmosphère quotidienne. Elle fait appel en nous à ce sens du divin, à cette soif de l'infini et d'une plénitude de vie que nous avons discernés naguère au fond du trouble et de l'inquiétude dont toute vie humaine porte le témoignage.

Mais aussi, par cela seul que, loi d'amour, elle est loi de sainteté, elle suscite des résistances, elle provoque en nous la coalition de tous les instincts inférieurs, de toutes les forces malfaisantes qui s'acharnent à nous faire prendre nous-mêmes pour le centre de notre vie et sa propre fin et tout cela par quoi, si nous sommes droits de cœur, nous prenons conscience de notre misère humaine, tout cela, c'est le fruit d'une racine maudite qui a nom *le péché*.

Messieurs, ces résistances, secrètes chez les uns, brutalement affirmées par les autres, Jésus-Christ les a rencontrées, non pas en lui, mais en ceux que son amour voulait persuader de la valeur divine de leur âme, perle de grand prix aux yeux de Dieu. Il s'est heurté lui-même à ces forces mauvaises qui, faisant croire à l'homme qu'à lui seul il peut *vivre sa vie*, le séparent de Dieu et du même coup le séparent de ses semblables. Lui, dont l'amour aspirait de toutes ses forces à restaurer la solidarité de Dieu et des hommes, il a dû se mesurer avec le péché, ce grand adversaire des solidarités voulues de Dieu. Haïssant le péché, il n'en a aimé que davantage ceux qui, victimes ou coupables, lui sont asservis. Et parce qu'il les aimait, parce qu'il incarnait les intentions éternelles de Dieu à l'égard des hommes, parce qu'il voulait ramener les hommes à Dieu et, du même coup, les ramener les uns vers les autres, il a eu la volonté de les affranchir de la puissance maudite. L'amour, dans une humanité esclave du péché, s'affirme comme un amour sauveur. « Le Fils de l'homme, a dit Jésus, est venu chercher et sauver ce qui est perdu » (1). Et, en donnant à sa mission cette signification rédemptrice, il avait conscience de vouloir ce que son Père voulait.

(1) *Matthieu* 18 : 11.

Ainsi, par les ambitions saintes de l'amour, nous sommes mis en présence du problème le plus tragique qui se soit jamais posé pour Dieu : le problème du salut de l'homme. Problème dont la solution — notre étude de la loi nouvelle nous permet de l'entrevoir dès à présent — ne pourra être un salut imposé à l'homme par la miséricorde de Dieu. Elle devra être, elle sera un salut que Dieu persuade l'homme, tout d'abord, de vouloir et d'accepter librement.

Cette solution, Messieurs, nous la recueillerons bientôt là où, depuis dix-neuf siècles, l'humanité chrétienne affirme la trouver : au pied de la Croix.



IV

La souffrance rédemptrice

La souffrance rédemptrice



OUS voici donc, Messieurs, devant la Croix du Calvaire.

Une fois de plus, nous allons y voir souffrir et mourir le « Juif obscur » dont parle Voltaire, le « petit émeutier » qu'un auteur contemporain entend bannir de l'histoire (1).

Que Jésus ait été crucifié « par sentence de Ponce Pilate pour cause d'agitation messianique », c'est là, vous vous en souvenez, le seul fait de l'histoire évangélique auquel des historiens et des critiques veulent bien accorder quelque consistance (2).

Pour nous qui avons reconnu, dans la tradition apostolique, l'authentique enseignement d'une loi nouvelle proposée par Jésus, et se résumant dans l'amour de Dieu et des hommes, pour nous qui avons

(1) Voir la première conférence : *Un signe de contradiction.*

(2) *Ibid.*

vu en Jésus de Nazareth la vivante incarnation de cette loi, une question se pose tout d'abord : comment se fait-il que le révélateur d'une loi d'amour si belle, si sainte, n'ait connu d'autre destinée ici-bas qu'un supplice réservé aux pires criminels ? Question dont la réponse nous aidera peut-être à résoudre un autre problème : pourquoi, depuis dix-neuf siècles, l'humanité chrétienne, à quelque confession qu'elle se rattache, apporte-t-elle à la mort du Christ une signification rédemptrice ? Pourquoi la Croix apparaît-elle à un si grand nombre d'hommes comme la solution donnée par Dieu au problème de leur salut ?

I

Jésus, dès le début de son ministère, enseigne aux hommes que leur vraie destinée est de vouloir ce que veut pour eux le Dieu qu'il leur apprend à connaître comme le Père ; en vivant au milieu d'eux, il leur révèle la pensée de Dieu à l'égard de l'homme ; et par sa vie, plus encore que par son enseignement, il les appelle à le suivre sur la voie royale où, dans l'obéissance librement consentie, l'homme, parce qu'il est désormais le Fils aimant du Père, invisible mais tout proche, deviendra à son tour, au milieu

des hommes, un bon ouvrier des miséricordes éternelles.

Qu'un tel enseignement ait fait tressaillir d'espérance des cœurs altérés de justice et d'amour, qu'il ait même soulevé l'enthousiasme de la foule qui s'attachait aux pas de Jésus, les Evangiles, Messieurs, nous en apportent le vivant témoignage. Plus encore, que le rayonnement d'une âme si sainte, si aimante, ait attiré tout d'abord un grand nombre d'hommes à Jésus, les Evangiles nous permettent de l'entrevoir, et ils témoignent des attachements passionnés, des tendresses humaines qui ont non seulement accompagné Jésus pendant la première partie de son ministère, mais qui semblent l'avoir suivi jusqu'à Jérusalem et, quelques-uns tout au moins, jusqu'au Calvaire.

Toutefois, les Evangiles nous montrent d'autres côtés de la réalité.

La loi d'amour, révélée et vécue par Jésus, proposée par lui à son peuple, est aussi une loi de sainteté. Parce qu'elle veut l'homme tout à Dieu, elle le met en face d'exigences devant lesquelles hésite, puis recule et se dérobe enfin l'amour qu'il se porte à lui-même.

De ces hésitations, de ces reculs, de ces éloignements de certains qui semblaient avoir accueilli l'en-

seignement du Maître, l'histoire évangélique conserve maints exemples.

Ah! je le sais, l'on peut dire qu'il y a eu un malentendu : Jésus s'est heurté à des hommes qui attendaient de lui autre chose que ce qu'il leur a apporté. Dans une certaine mesure, cela est vrai. Les propres disciples de Jésus n'ont-ils pas été, malgré toutes les précautions qu'il a pu prendre, séparés de lui et jusqu'à la dernière heure, par un douloureux malentendu que tous ses efforts pour le dissiper n'ont pas pu faire disparaître avant la croix? Lorsque Pierre, au moment même où il vient de proclamer la messianité de Jésus, s'indigne à la seule pensée que le Messie puisse subir les souffrances et la mort dont le Maître entretient pour la première fois ses disciples, il est dominé par une conception messianique qui, assurément, peut se réclamer de l'enseignement des prophètes, mais qui, par le mélange de rêves religieux et d'ambitions temporelles qu'elle présente, n'en apparaît pas moins à Jésus comme une tentation de Satan (1).

Et lorsqu'à la veille même de la mort de Jésus ses disciples se chicanent sur des questions de préséance (2) ou discutent sur leur grandeur person-

(1) *Matthieu* 16 : 22-23.

(2) *Marc* 11 : 35.

nelle (1), ils ne renoncent pas encore à espérer, pour leur Maître et pour eux-mêmes, la gloire humaine et la puissance politique. Et c'est en vain, semble-t-il, que Jésus cherche à les préparer à comprendre la signification de sa mort toute proche.

Toutefois, ce n'est pas là la cause profonde de l'opposition croissante que rencontre, de la part de ceux qui écoutent Jésus de Nazareth, la loi d'amour et de sainteté, qui est au centre de son enseignement.

Ses auditeurs, ai-je dit, attendaient autre chose que ce qu'il leur a apporté. Son amour les attire, oui, sans doute, mais la sainteté de son regard qui va droit au fond des consciences les gêne. La clairvoyance avec laquelle il décèle l'obstacle ou l'interdit intérieur qui s'oppose, en tel ou tel d'entre eux, à ce qu'ils répondent joyeusement et pleinement à son appel, les inquiète et les éloigne. La sûreté avec laquelle il décèle leurs pensées mauvaises les met mal à l'aise. Et comment, au surplus, se prêteraient-ils à des exigences telles que celles-ci devant lesquelles, avouons-le, nous reculons nous-mêmes : « Si ton œil droit te fait tomber dans le péché, arrache-le et jette-le loin de toi... Si ta main droite

(1) *Marc* 9 : 34.

te fait tomber dans le péché, coupe-la et jette-la loin de toi. » (1).

Ainsi naissent des résistances, se précisent des refus, s'organise une opposition qui montre une fois de plus à quel point il était vrai de dire que Jésus serait un signe de contradiction. Il semble que sa sainteté, par cela seul qu'elle s'affirme, provoque l'affirmation contraire du péché. Combien sont significatives à cet égard les paroles qui s'échappent des lèvres d'hommes en qui les puissances démoniaques manifestent leur force : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es le Saint de Dieu. Es-tu venu pour nous perdre ? » (2).

Qu'était donc le péché aux yeux de Jésus ? Infinitement plus que la transgression d'un commandement déterminé. Les péchés, actes extérieurs et intérieurs de désobéissance à la volonté de Dieu sont, sur un point particulier, des manifestations du péché. Le péché, pour le Christ, c'est tout d'abord « l'acte par lequel on se ferme à Dieu pour être et pour vivre pour soi-même » (3). Il est donc la négation de la loi de la vie telle qu'elle s'est révélée à nous et qui implique que l'homme ne peut réaliser sa destinée,

(1) *Matthieu* 5 : 29, 30.

(2) *Marc* 1 : 24.

(3) Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 97.

être ce que Dieu l'appelle à être, que s'il demeure en contact étroit avec la source de la vie, qui est Dieu.

Le péché est la rupture des solidarités voulues de Dieu. Il est, comme le dit un jour Fallot, « le grand isolateur » qui sépare tout ce que Dieu veut unir et unit dans une solidarité maudite ce que Dieu entendait séparer.

Il y a plus. Le péché, pour Jésus, n'est pas seulement détermination de la volonté humaine. Si l'homme se dérobe aux appels de Dieu, s'il repousse ses offres, ce n'est pas simplement, non plus, parce que les déterminations des générations passées se sont fixées dans des habitudes mauvaises, constituant une nature humaine pécheresse, dont, désormais, les impulsions, les instincts, les tendances, font contrepoids aux aspirations les plus nobles de l'âme humaine et paralysent d'avance ce qui subsiste en elle de bonne volonté.

C'est aussi parce que l'homme subit, parce qu'il écoute les sollicitations d'une puissance malfaisante. Il y a, pour Jésus, un Prince de ce monde, une puissance satanique qui mène dans l'univers la bataille contre Dieu. Et lorsque Jésus rencontre sur sa route des âmes que cette puissance a réussi à s'asservir, il

frémit parce qu'il y voit un signe irrécusable de l'action maudite de celui qu'il appelle Satan.

Mais aussi lorsque lui-même ou ses disciples apportent à des âmes, jusqu'alors esclaves, le secret des victoires décisives, Jésus tressaille d'espérance et de joie dans la certitude que Dieu aura le dernier mot. « Je voyais Satan, s'écrie-t-il, tomber du ciel comme un éclair. » (1).

Si c'est bien ainsi que Jésus envisage le péché, qu'étaient à ses yeux les hommes en qui le péché affirme sa puissance ?

Des victimes ? Oui, certes. « Savoir, c'est avoir pitié », a-t-on dit, et parce que Jésus savait d'une science certaine de quel poids les habitudes coupables des générations passées pèsent sur les volontés humaines, quelle force ont les instincts et les tendances qui entraînent l'homme à se vouloir et à s'aimer lui-même plus que tout, il avait compassion de la multitude de ceux en qui, tout d'abord, il voyait des victimes.

Mais ce sont aussi des esclaves, asservis à un maître dont la tyrannie se dissimule souvent sous l'apparence d'une affirmation du droit de l'homme à diriger sa vie selon sa volonté propre.

(1) *Luc* 10 : 18.

Et ce sont encore des coupables, coupables en raison des choix faits dans certaines circonstances, des complicités secrètes par lesquelles la volonté humaine adhère parfois d'avance aux sollicitations du mal, des désobéissances conscientes, des capitulations qui auraient pu ne pas survenir.

Lequel de nous, Messieurs, regardant en lui-même, — nous ne pouvons voir dans les autres, — oserait dire que Jésus s'est trompé ? Lequel de nous, essayant de rentrer en lui-même, pour parler avec la parabole de l'Enfant Prodigue, et d'accomplir ce voyage intérieur par lequel un homme, descendant dans les régions les plus obscures de sa conscience, est conduit à regarder en face et à soupeser, à la lumière de la sainteté de Dieu, les déterminations qu'il a pu prendre dans le passé, oserait dire que, dans certaines circonstances, il ne s'est pas senti libre de faire autrement qu'il n'a fait, et n'a pas eu le sentiment très net qu'en accomplissant un certain choix il a manqué à une obligation qui s'imposait à sa conscience ?

Victimes, esclaves, coupables... et perdus. Voilà le mot qu'il faut employer si l'on veut savoir ce que Jésus pensait des pécheurs, dans l'intimité desquels il vivait parce que, plus que d'autres encore, ils avaient besoin d'entendre l'appel à la repentance.

Si déplaisant peut-être que ce mot soit à nos oreilles, nous devons l'employer ici. Les pécheurs, aux yeux de Jésus, sont perdus, oui, perdus pour Dieu dont ils sont séparés par un abîme que son amour, tant qu'ils persistent dans leur désobéissance, ne peut pas combler; perdus pour les hommes, au service desquels ils ne peuvent apporter des énergies intactes et des volontés bonnes, puisqu'ils sont « divisés en eux-mêmes » et que la recherche d'eux-mêmes stérilise leurs efforts en apparence les plus désintéressés; perdus tout d'abord pour eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pas reçu de Dieu la possession d'eux-mêmes, que le péché exerce sur leur vie sa puissance dominatrice, et que, par cela même, tournant le dos à leur destinée, ils marchent vers la mort spirituelle.

C'est cependant à ces hommes perdus parce qu'asservis au péché que Jésus enseigne la loi nouvelle.

S' imagine-t-il qu'il suffise de proclamer devant des esclaves la charte des hommes libres pour les rendre capables de lui obéir? Jésus sait que ce dont les hommes ont besoin, ce n'est pas d'une règle de vie à quoi leur bonne volonté suffirait à soumettre leur existence; ce dont ils ont besoin c'est d'un *libérateur*.

Non, Messieurs, il n'y a pas trace, chez Jésus, de l'ironie cruelle de l'homme, maître de lui-même, qui donne à un troupeau d'esclaves la vision d'une liberté qu'ils seront à jamais impuissants à conquérir.

Parce qu'il croit en Dieu, parce qu'il le connaît, il ne cesse pas de croire en l'homme, en la destinée à laquelle Dieu appelle l'homme; il croit donc au salut de l'homme, à son salut nécessaire, à son salut possible, au salut de l'homme voulu et entrepris par Dieu.

Ce salut, que Jésus sait être la volonté de son Père, il sait aussi qu'il est venu, lui, pour l'accomplir. « Il est venu, dit-il, chercher et sauver ce qui est perdu. » (1).

Comment exprimer la grandeur du salut dont, en face de la puissance effroyable du péché, Jésus affirme la réalité ?

Qu'on se garde de le réduire au pardon du pécheur coupable, à la délivrance de la condamnation qui ne peut pas ne pas frapper le péché, ou à la promesse d'une vie bienheureuse par delà la mort.

Le salut, c'est assurément, tout d'abord, le pardon du passé; mais c'est aussi, dans le présent, la libération des puissances qui voilaient la vérité divine,

(1) *Matthieu* 18 : 11.

paralysaient la volonté et empêchaient l'homme de répondre à l'appel de Dieu; c'est la restauration de l'homme dans la communion du Père et dans la communion de ses semblables; c'est l'avènement de l'homme à l'humanité telle que Dieu la veut; c'est la plénitude de vie, dans la vérité, la sainteté et l'amour, à quoi il aspire de toutes les forces de son être; c'est la vie éternelle.

Tel est le salut que Dieu veut pour l'homme. Comment l'homme sera-t-il conduit à le croire possible, à le vouloir, à l'accepter? C'est là, je vous l'ai dit déjà, le problème le plus tragique qui se soit posé pour Dieu. Précisons-en les données.

Dieu veut sauver l'homme, l'homme pécheur que vous êtes et que je suis. Peut-il le sauver sans que l'homme s'en soucie, sans qu'il y consente, sans qu'il participe au salut qui lui est offert, tout au moins par sa libre acception ?

Poser la question, c'est y répondre. Le Dieu qui appelle l'homme à la liberté par le salut qu'il lui offre, pour le rendre tout d'abord lui-même à lui-même, ne peut songer à imposer à l'homme un salut dont celui-ci ne voudrait pas.

Le salut que Dieu veut pour l'homme doit donc être tel que l'homme soit mis en mesure de le vouloir et de l'accepter.

Et, d'autre part, parce que Dieu est le Dieu saint, il ne peut vouloir un salut qui laisse planer un doute sur sa pensée à l'égard du péché. La sainteté de Dieu exige que le salut de l'homme dissipe toutes les équivoques, mette en pleine lumière la gravité du péché et ses conséquences maudites et proclame que, si Dieu veut sauver le pécheur, il condamne le péché de toute la puissance de sa sainteté.

Sauver l'homme, pardonner à l'homme, oui, Dieu le veut, mais en délivrant réellement l'homme du péché et, par conséquent, en lui en révélant la puissance, en le lui faisant voir tel que Dieu le voit, en lui en inspirant l'horreur, en amenant l'homme à condamner le péché comme Dieu le condamne, et à reconnaître légitime le châtiment qui frappe le pécheur. Tout autre salut démoraliserait l'homme au lieu de le sauver, porterait atteinte à la sainteté de Dieu et, sous prétexte d'exalter l'amour divin, détruirait l'ordre moral dont Dieu lui-même est le créateur et le garant.

Telles sont les données du problème que pose, devant la sagesse de Dieu, sa volonté de sauver les hommes.

Qu'on ne croie pas qu'un pareil problème comporte je ne sais quelle solution de droit qui soumet-

trait le salut de l'humanité à l'exécution de contrats juridiques.

Je reconnais que les Evangiles et l'enseignement apostolique renferment des expressions — dont certaines ne sont que des images, — qui peuvent prêter à confusion sur ce point. Toutefois, laissez-moi l'affirmer dès à présent, c'est dans la lumière de l'amour éternel que se pose le problème du salut, et l'amour seul peut lui donner la solution voulue par la volonté rédemptrice de Dieu.

II

De cette volonté éternelle du salut de l'homme les prophètes, Messieurs, avaient eu le pressentiment alors qu'eux aussi, eux déjà, s'étaient heurtés à la puissance du péché. Ce n'est cependant qu'en Jésus-Christ que cette volonté s'affirme avec une netteté qui ne laisse place à aucune obscurité.

Il en est le témoin; il en est l'interprète; en lui elle prend corps, en lui et par lui elle se réalise.

Efforçons-nous de voir comment.

Jésus a-t-il attaché lui-même à sa mort une signification particulière ? Et, tout d'abord, quelle place lui a-t-il faite dans son enseignement ?

Il est certain que, pour autant qu'on puisse marquer des étapes dans l'enseignement de Jésus, la préoccupation de sa mort n'apparaît que tardivement dans ses entretiens avec ses disciples. Devons-nous en conclure qu'elle n'avait jamais été jusqu'alors présente à sa pensée ? Je suis pour ma part convaincu du contraire.

Que signifie la victoire remportée par Jésus sur la tentation, sinon le refus d'accéder aux conceptions courantes de la messianité, le choc inévitable, par conséquent, entre lui et les préjugés populaires et les aspirations, très légitimes par bien des côtés, de réforme politique et de réforme sociale, entretenues dans le cœur et dans la pensée d'Israël ?

Dès ce moment, sans doute, l'image du serviteur de l'Eternel décrit par un grand prophète quelques siècles avant le Christ (1), passait et repassait devant son esprit, lui faisant entrevoir que, sur le chemin qu'il s'était librement engagé à suivre, l'attendaient des oppositions qui signifieraient de grandes souffrances. Et lorsque, dans ses premiers conflits avec les pharisiens et les scribes venus de Jérusalem, Jésus parle du jour où l'époux sera ôté à ses amis (2),

(1) *Esaïe* 53.

(2) *Marc* 2 : 20.

n'a-t-il pas le pressentiment d'une fin qui pourrait être violente ?

Certains croyants, je le sais, estiment que Jésus a eu toujours la connaissance exacte du sort qui l'attendait, et qu'il s'est borné, par souci pédagogique, à ne le révéler que tardivement à ceux dont il avait fait ses disciples les plus intimes et ses amis.

Que ces chrétiens ne m'en veuillent pas de prendre très au sérieux l'humanité de Jésus. « La pensée de Jésus, a écrit Fallot, aussi bien que son enseignement, a été soumise à la loi du développement qui régit tout ce qui est humain. » (1). Il nous est donc permis de croire que le plan conçu par le Père pour assurer le salut de l'homme, ne s'est révélé que peu à peu au Fils, afin de solliciter son adhésion sans la contraindre. La lutte tragique de Gethsémané nous révèle ce que cette adhésion a coûté à Jésus.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de l'entretien de Césarée de Philippe que Jésus annonce ouvertement à ses disciples sa mort prochaine et qu'il fait désormais de celle-ci le sujet de son enseignement.

Pourquoi se décide-t-il à faire part à ses amis, à ce moment-là, des pensées qui remplissent son cœur ?

(1) Leçons inédites sur le Credo.

Précisément parce que ceux-ci viennent de proclamer leur foi en sa messianité.

Lentement, au contact de leur Maître, à l'entendre, et surtout à le voir vivre, aimer, se donner, la conviction qu'il est le Messie s'est emparée d'eux. Cette conviction éclate sur le chemin de Césarée, et ils saluent en Jésus le Messie attendu par Israël. Mais aussitôt, pour prévenir le malentendu que je vous ai déjà signalé, Jésus leur révèle qu'il sera, Lui, le Fils de l'Homme, mis à mort par les chefs religieux de ce même Israël. Sa mort aura donc un caractère messianique.

Mais qu'est-ce que le messianisme de Jésus sinon un service, un service d'amour, dont le seul but est de sauver le peuple de sa misère morale et de son péché, et, par conséquent, un service rédempteur.

La mort de Jésus ne peut donc avoir qu'une signification rédemptrice.

Dès lors, sans se laisser arrêter par l'incompréhension de ses disciples, Jésus continue à leur enseigner la nécessité de sa mort.

« Il faut que le Fils de l'Homme soit livré... » leur dit-il, tout d'abord, dans les premières occasions où il leur parle de sa mort prochaine (1).

(1) *Marc* 9 : 31; 10 : 33.

Peu à peu, son enseignement se modifie sur ce point. « Le Fils de l'Homme est venu, non pour être servi mais pour servir, et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » (1).

Ainsi, sa mort ne sera pas un martyre, mais un sacrifice librement consenti. C'est volontairement que le Christ a servi l'humanité, c'est volontairement qu'il mourra pour l'humanité. Il ne subit pas une destinée, il parfait une œuvre. Sa mort lui apparaît à lui-même comme un achèvement. Vous vous rappelez ses propres paroles : « Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien je suis dans l'angoisse jusqu'à ce qu'il soit accompli. » (2).

Dire que sa mort est une rançon c'est affirmer encore, et cette fois par une image, qu'elle sera un service rédempteur.

Cette conviction, à laquelle nous conduisent de multiples paroles de Jésus, est encore renforcée par une parole que nous a conservée le quatrième Évangile : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt il porte beaucoup de fruits. » (3). Jésus est l'homme nouveau, l'homme

(1) *Marc* 10 : 45.

(2) *Luc* 12 : 50.

(3) *Jean* 12 : 24.

à l'image du Père. Mais il ne veut l'être, il ne l'est que pour que d'autres puissent le devenir. Le fruit de ses labeurs d'amour doit être une humanité nouvelle; sa mort, et sa mort seule, en rendra possible l'apparition.

Cet enseignement de Jésus sur sa mort, vous le savez tous, culmine dans les paroles et les gestes de l'institution de la Sainte Cène. Sans doute, entre les récits que nous pouvons avoir de la Sainte Cène apparaissent, sur plusieurs points, des différences; mais leur accord sur l'essentiel nous permet suffisamment de saisir la vérité que Jésus s'efforce de faire pénétrer dans l'âme de ses disciples. Sa mort est un sacrifice qui inaugure une alliance nouvelle; elle mettra donc fin à l'ancienne alliance, fondée sur la loi, entre l'Eternel et Israël; elle sera le point de départ d'une relation nouvelle entre Dieu et les hommes. Et cette alliance se scelle dans le don sanglant que Jésus fait de lui-même. « Prenez, mangez, ceci est mon corps. » Qu'est-ce à dire sinon que Jésus a la certitude que Dieu l'appelle à devenir la nourriture de l'âme de ses disciples ? De même que le pain devient chair de leur chair et sang de leur sang, de même Jésus se donne et meurt pour revivre en donnant la vie. Telle est la dernière et suprême révélation de Jésus sur sa mort.

III

Et maintenant, Messieurs, transportons-nous par la pensée aux abords du Calvaire, et, à la clarté de ce que nous venons de voir, essayons de comprendre la signification que peut avoir, pour les hommes, la mort de Jésus sur la croix.

Un homme souffre sur cette croix. Qui est-il ? Et quelle est sa souffrance ?

C'est l'homme, vous le savez, qui plus que tout autre dont l'histoire conserve le souvenir a eu pour ambition de servir les hommes par amour ; c'est l'homme qui, par l'exemple de sa vie, leur a révélé une humanité sainte, généreuse, héroïque ; c'est l'homme qui s'est penché sur toutes les souffrances humaines, qui a touché les plaies les plus hideuses d'une main délicate et fraternelle, qui a guéri, délivré, relevé, rendu le courage de vivre, semé à pleines mains l'espérance et l'amour ; c'est l'homme aussi qui a cru en son peuple, qui a déployé toutes les énergies de son cœur et de sa pensée pour lui donner conscience de sa mission divine, pour le persuader de vouloir rester l'instrument prédestiné de Dieu pour le salut de l'humanité. Mais c'est aussi l'homme dont la sainteté, nous l'avons vu, a soulevé

et ligué contre lui toutes les forces d'égoïsme, d'orgueil, de mensonge qui asservissent le cœur de l'homme. C'est le prophète dont il est temps de se débarrasser, c'est l'envoyé de Dieu auquel il importe d'imposer silence. Voilà l'homme qui va mourir sur la croix.

Sa souffrance, à cette heure de ténèbres, donne à ses souffrances des dernières années leur achèvement et leur vrai sens.

Il souffre de ce contact horrible avec le péché hideux; mais, plus encore que pour lui, il souffre pour ceux qui le rejettent et le crucifient. Ils n'ont donc pas compris? Ils s'obstinent dans leur perdition. Ah! ils ne savent pas ce qu'ils font car, en le rejetant, ils rejettent Dieu lui-même. Et pourtant Jésus, rejeté des hommes, continue de croire en eux. Pour eux, il accepte que le péché déploie et use, sur sa personne, sa puissance malfaisante. La nuit se fait peu à peu dans son âme. C'est l'heure de boire la coupe dont la pensée l'a fait reculer à Gethsémané. C'est parce qu'à force d'amour, pour répondre aux intentions divines, il s'est identifié à l'humanité coupable qu'il faut qu'il accepte de connaître, et, par là même, de faire éclater à tous les yeux les dernières conséquences du péché. La claire conscience de sa parfaite union avec le Père se voile dans son cœur.

Rejeté des hommes, il se sent abandonné de Celui dont il a voulu faire, si sanglante soit-elle, la volonté. Toute la haine de Dieu que le péché peut souffler au cœur de l'homme déferle contre la croix. Et la sainteté divine, qui ne peut admettre que la conscience humaine se moque de l'ordre éternel, selon lequel le péché doit être châtié, s'affirme dans l'isolement implacable du Crucifié, qui jette vers un Ciel qui lui semble vide, son cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (1).

Mais si Jésus meurt, ce n'est pas seulement parce que le péché, révélant enfin sa signification essentielle, a persuadé à ceux qui sont ses instruments de crucifier la sainteté et l'amour. C'est aussi parce que, solidaire du Père dont il se sait le Fils, il a voulu révéler aux hommes l'amour dont Dieu les aime, sans se laisser arrêter par aucun obstacle.

Bien souvent déjà, au cours de son ministère, il a vu bafouer, repousser, calomnier l'amour dont il est le révélateur et le héraut. Mais parce qu'il aime le Père d'un amour dont aucune préoccupation de soi-même n'a jamais terni l'inexprimable pureté, il a accepté, jour après jour, la souffrance inséparable de l'amour qui veut persuader ceux qu'il aime de se laisser éclairer et guider par lui.

(1) *Matthieu* 27 : 46.

Où donc, Messieurs, l'amour a-t-il jamais resplendi au milieu des obscurités de la terre avec une splendeur comparable à celle qui rayonne de la croix ?

Sur cette croix, qui révèle et condamne le péché, éclate aussi la révélation suprême de l'amour qui accepte, qui veut le don total, et qui s'incarne dans le sacrifice.

Et le Fils, dont l'amour s'affirme dans une dernière prière : « Père, pardonne-leur, ils ne savent ce qu'ils font » (1), souffre pour Dieu. Il sait que Dieu l'a donné, il sait que la volonté divine est à l'origine de la mission qu'il est venu accomplir sur la terre. Il n'a fait qu'essayer d'obéir à la volonté de Dieu, telle que celui-ci la lui a révélée. Il sait aussi que le cœur paternel de Dieu déborde d'un amour capable de sauver le monde. Aurait-il pu, lui, Jésus, être un interprète plus fidèle de l'amour du Père ? Aurait-il pu, pour prouver cet amour, accepter de plus grands outrages, de plus cruelles souffrances ? Dans l'ordre de l'amour que pourrait-il y avoir au delà de la croix ?

Mais la croix n'est-elle pas, à cette dernière heure, aux yeux de Jésus, l'irréparable défaite que subit l'amour de Dieu qu'il a voulu incarner dans le don qu'il a fait de lui-même ?

(1) *Luc* 23 : 34.

Vous savez que non, Messieurs, puisqu'au dernier moment Jésus, dans la lumière qui illumine de nouveau son âme, remet son esprit entre les mains du Père, non seulement avec une entière soumission, mais avec une absolue confiance. Et, à l'heure de mourir, prononçant ces mots qui signifient que le grand œuvre est achevé : « Tout est accompli » (1), il franchit le voile de l'Invisible avec la certitude que, par son obéissance à la volonté de Dieu, il a accompli le salut de ses frères.

Et pourtant, Messieurs, ce n'est pas tout encore. A travers la souffrance du Christ, nous entrevoyons une autre souffrance, et c'est la souffrance de Dieu.

Si le Fils est solidaire du Père, le Père est solidaire du Fils. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui, voulant le salut de l'homme, a, dans sa sagesse souveraine, déterminé les moyens les plus propres à l'opérer ? N'est-ce pas lui qui a révélé à Jésus sa volonté rédemptrice ? N'est-ce pas son œuvre à lui que Jésus accomplit en se donnant jusque dans la mort ?

Et c'est pourquoi, derrière sa souffrance sainte que le Christ met au service des miséricordes infinies, se laisse entrevoir la souffrance de Dieu.

(1) *Jean* 19 : 30.

Souffrance du Père qui accepte, qui veut la souffrance du Fils, non pas parce qu'elle lui paraît équivalente à l'offense que constitue le péché; mais parce qu'elle lui permet de proclamer sa pensée à l'égard du péché, de montrer le châtement dont la sainteté divine exige que soit frappé le pécheur, d'arracher la conscience humaine à sa léthargie mortelle.

Mais souffrance du Père qui accepte, qui veut la souffrance du Fils aussi, parce qu'en révélant son amour infini elle lui permet de faire de la condamnation du péché l'instrument du salut du pécheur, et de communiquer à l'homme que désespérerait la révélation de son péché la certitude et de son pardon et de sa délivrance.

Souffrance du Père qui, solidaire du Fils, est par cela même solidaire de l'humanité, qu'il ne peut voir, désormais, séparée du Christ qui s'est uni à elle par les liens d'un amour plus fort que le péché et que la mort.

Souffrance de Dieu qui, s'engageant dans l'aventure redoutable du salut d'une humanité que le péché sépare de lui, satisfait tout à la fois aux exigences de la sainteté et à celles de l'amour en acceptant de souffrir lui-même dans la personne du Christ, en acceptant que, par amour et rien que par amour, le Christ prenne sur lui les conséquences dernières du

péché des hommes, et soit, sur la croix, l'Homme-humanité, avec qui et en qui le péché est crucifié et expié.

« Supprimez l'amour, a dit Fallot, et tout devient monstrueux. Faites intervenir l'amour, et tout change. Non, l'amour, l'amour divin, n'est pas l'arbitraire, Il se tient lieu de loi à lui-même, que dis-je ? il est la loi des lois, il est l'ordre éternel, l'harmonie suprême, car il est la justice toute palpitante d'humanité » (1).

« Sur Golgotha c'est l'amour qui commande et l'amour qui obéit. Ce qu'aucune loi n'a le droit d'exiger, l'amour a le droit de l'inspirer, et l'amour a le droit de l'accomplir... Il faut vraiment n'avoir rien pressenti des sanglants privilèges de l'amour pour s'offusquer à la pensée que, sur la croix, Dieu a substitué le Saint et le Juste à l'humanité coupable. » (2).

N'est-ce pas d'un point de vue tout semblable que le P. Laberthonnière interprète la croix du Calvaire lorsqu'il écrit : « Le Christ n'a pas subi une destinée plus forte que lui. Il a pris à sa charge, sachant ce qu'il faisait, toute l'humanité et toutes ses misères, l'humanité de chacun de nous et les misères de chacun de nous. C'est tout cela qui a constitué son agonie.

(1) *La Religion de la Solidarité*, p. 327.

(2) *Ibid.*, p. 320-321.

C'est avec tout cela qu'il a accompli son sacrifice qui est essentiellement un acte d'amour. Il n'est rédempteur de chacun de nous que parce qu'il a voulu l'être. » (1).

Telle est, dans quelques-unes de ses implications essentielles, la révélation que nous apporte la Croix. Et cette révélation, quelle que soit la diversité des doctrines à travers lesquelles elle se réfracte, constitue ce que l'Eglise chrétienne appelle le dogme de la Rédemption.

IV

L'expérience chrétienne, Messieurs, affirme elle aussi, de siècle en siècle, la valeur rédemptrice de la mort de Jésus-Christ.

Remarquez, tout d'abord, que la croix a mis fin, partout où l'Evangile a été prêché, aux sacrifices par lesquels les hommes croyaient s'assurer le pardon de Dieu et la délivrance du péché.

Loin de moi la pensée de méconnaître l'aspiration religieuse qu'on retrouve à l'origine de l'universelle coutume d'offrir des sacrifices pour s'assurer la faveur de la divinité pour essayer d'obtenir son par-

(1) *Ouvr. cit.*, p. 397 s.

don, et tout d'abord pour apaiser son ressentiment contre le pécheur.

Derrière tous les sacrifices, dont l'histoire des religions nous donne le détail, en particulier derrière les sacrifices du culte mosaïque, nous saisissons l'intuition profonde de la conscience humaine que quelque chose doit intervenir par quoi l'homme, affirmant un changement dans son attitude à l'égard de Dieu, verra se modifier l'attitude de Dieu à l'égard de l'homme.

Devant la croix, la conscience humaine a éprouvé la certitude qu'en face du sacrifice du Saint et du Juste tout autre sacrifice, destiné à rétablir la communion de l'homme avec Dieu, était inefficace et vain.

Et d'autre part, comment méconnaître que tous ceux qui, au pied de la croix, ont eu la révélation de leur péché et de l'amour de Dieu, ont senti pénétrer jusqu'au fond d'eux-mêmes la conviction que sur le Calvaire, Jésus-Christ s'était donné *pour eux* ?

« J'ai versé telle goutte de sang pour toi dans mon agonie », murmura le Christ à l'âme de Pascal.

« Voilà ce que j'ai fait pour toi », lut un jour Zinzendorf, le réformateur de l'Eglise des Frères Moraves, sous un tableau représentant le Crucifié

de Golgotha, et le saisissement qu'il en éprouva bouleversa sa vie.

Ainsi, la conscience et l'âme chrétiennes font écho, à travers les siècles, à l'enseignement apostolique : « Il a été livré pour nous » (1).

Et voici la double révélation qui a déterminé et qui détermine encore la transformation décisive des existences humaines qui se laissent enseigner par le message de la croix.

Le péché devient une réalité tragique. Le péché des autres? Non, le mien. « Le mot *péché* n'a réellement de sens sérieux pour un homme qu'autant qu'il signifie que lui-même est un pécheur » (2). Ce péché que peut-être, jusqu'alors, j'avais pris à la légère, auquel je n'attachais pas d'importance, que je me refusais à nommer de son nom, ce péché qui me faisait sourire, je le vois, je le vois tel que Dieu le voit, je le hais, j'en mesure les conséquences, j'en discerne l'action maudite, j'accepte, je ratifie la condamnation que porte contre lui le Dieu saint.

Mais serai-je réduit au désespoir dans la connaissance d'un péché qui me lie, qui, non seulement se manifeste dans ma vie, jour après jour, par des actes

(1) *Romains* 4 : 25 : 8 : 23.

(2) Carnegie Simpson, *le Fait du Christ*, p. 176.

qui sont des violations de la loi morale ou des commandements divins, d'un péché qui agit jusque sur les racines de ma sensibilité, de ma volonté, de ma pensée, qui me tente sans cesse par des tendances mauvaises, par toutes les impulsions de ma nature pécheresse, à travers lesquelles il me semble parfois discerner l'approche de cette puissance malfaisante que tout à l'heure, vous vous en souvenez, nous avons entendu Jésus nommer le Prince de ce monde, Satan ?

Messieurs, grâce à la croix, Dieu et son amour et son pardon me deviennent réels, et j'apprends à discerner, dans toute sa profondeur, la signification de la parole de l'Evangile selon saint Jean : « Dieu a tellement aimé de monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ». (1).

Et, du même coup, alors qu'au pied de la croix se révèle à moi l'amour rédempteur de mon Dieu, cet amour m'apparaît comme tout-puissant et j'entrevois que dans un univers où Dieu a suscité à l'être des créatures libres, de la liberté seule desquelles il entend recevoir le don qu'il les appelle à lui faire d'elles-mêmes, la toute-puissance de Dieu n'a d'autre

(1) *Jean* 3 : 16.

voie, d'autre mode pour se manifester à l'homme que la révélation d'un amour assez désintéressé, assez saint, assez généreux pour persuader le cœur humain et pour gagner l'amour en réponse (1).

Mais l'homme à qui la croix révèle ainsi son péché et l'amour rédempteur de Dieu connaît à son tour la souffrance. Souffrance de l'humiliation tout d'abord, souffrance du repentir ensuite, souffrance inséparable des luttes dans lesquelles celui qui a pris conscience de son péché, et qui le condamne jusqu'au fond de son être, se sent obligé d'entrer pour saisir, dans une plénitude croissante, la délivrance que Dieu lui accorde, souffrance qui retentit dans toute sa vie, mais souffrance bénie, celle-là, car Dieu en a fait la condition des purifications nécessaires; souffrance qui grandit à mesure que l'amour et la gratitude s'éveillent dans le cœur de l'homme pardonné. Souffrance libératrice, parce qu'elle communique l'intelligence du miracle d'amour que constitue la croix du Calvaire, et parce qu'elle prépare l'homme à l'initiation décisive à la vie qui triomphe de la mort. Souffrance bénie parce qu'elle révèle le sens et la valeur éternels que communique à toutes les douleurs humaines la communion du Christ crucifié.

(1) Cf. Temple, *The Universality of Christ*, Londres, 1921, p. 70.

Arrêtons-nous ici, Messieurs, mais non pas sans reconnaître que nous sommes de nouveau, que nous sommes encore devant un mystère.

Sans doute, de cet aveu renouvelé, les incroyants tireront-ils argument contre moi? Je n'aurai garde de leur en tenir rigueur. Combien d'hommes, à commencer par l'apôtre saint Paul, venus à la foi chrétienne ont commencé par repousser, comme un scandale ou une folie, l'Evangile de la croix?

Bien plutôt demanderai-je à ceux qui ne peuvent encore adhérer à ma foi de reprendre par eux-mêmes la méditation de l'enseignement, de la Passion, de la mort de Jésus-Christ.

Qui est-il? C'est encore, c'est toujours la question qui se pose à notre pensée et à notre conscience.

Pour nous, chrétiens, devant la croix, la sainteté du Christ s'atteste avec plus de force que jamais à nos consciences. Plus que jamais il nous apparaît comme l'incarnation de la pensée de Dieu à l'égard de l'homme, comme le révélateur suprême de son amour.

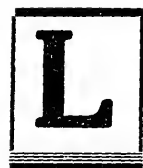
En resterons-nous là, devant ce mystère d'une souffrance rédemptrice qui ouvre aux hommes la voie de la vie véritable? Ou devons-nous mieux apprendre encore quel il est?

Dans la lumière de Pâques qui, déjà, se lève pour nous sur le Calvaire, éclairant la mort, la Passion, et la vie tout entière de Jésus-Christ, nous chercherons une réponse à l'interrogation qui subsiste dans notre esprit.

v

Le triomphe de la vie

Le triomphe de la vie



LE Livre des Actes des Apôtres raconte qu'au temps où saint Paul était détenu à Césarée le procurateur Festus, exposant au roi Agrippa l'affaire de son prisonnier qui venait d'en appeler au tribunal de l'empereur, indiqua comme sujet principal des discussions que l'apôtre aurait eues avec ses accusateurs, « un certain Jésus mort, que Paul affirmait être vivant » (1).

Ces quelques mots d'un fonctionnaire romain nous conduisent tout droit à l'affirmation essentielle qui, retentissant à travers le monde depuis les premiers jours de l'âge apostolique, fait de l'Évangile non pas l'annonce d'une défaite mais la bonne nouvelle du triomphe de la vie.

« Un certain Jésus mort, que Paul affirme être vivant. » Sur quoi se fonde cette affirmation? L'his-

(1) Actes : 25 : 19.

toire lui donne-t-elle sa garantie ? Dans quel ordre de réalité nous introduit-elle ? Répond-elle, dans l'expérience humaine, en particulier dans celle de nos contemporains, à quelque chose que nous puissions saisir ?

Telles sont les questions nouvelles auxquelles nous avons maintenant à répondre.

I

Ouvrons les Evangiles. Aucun d'eux, vous le savez, ne s'arrête à la mort de Celui dont ils entendent consigner l'enseignement et relater le ministère et la Passion. Chacun d'eux, au contraire, s'achève par un ou plusieurs récits qui, tous, nous mettent en présence d'un Christ dont la résurrection manifeste la vie désormais incorruptible.

Une très grande diversité et même de très grandes divergences, reconnaissons-le, caractérisent ces récits.

Les uns insistent sur le fait qu'au matin du premier jour de la semaine le tombeau dans lequel le corps de Jésus avait été déposé — vous pensez avec quelle piété — fut trouvé vide ; les autres s'attachent de préférence à raconter les apparitions du Christ ressuscité. Les uns prêtent au Vainqueur de la mort

un corps très analogue à celui qu'il avait aux jours de sa chair infirme; les autres nous parlent d'un être de mystère que ne reconnaissent pas, au premier abord, les compagnons de sa vie terrestre, qui se rend, à volonté, visible ou invisible. Les uns, enfin, relatent les apparitions du Ressuscité à ses disciples aux abords du sépulcre, dans la chambre haute, sur la route d'Emmaüs; d'autres les situent en Galilée, sur la montagne où, sur l'indication que le Christ avait donnée aux femmes témoins de sa victoire, les Onze s'étaient rendus, ou bien encore au bord du lac de Tibériade, où ils avaient repris leurs filets de pêcheurs.

A ces récits de la résurrection que nous ont conservés les Evangiles s'ajoute, d'ailleurs, l'énumération des apparitions du Christ donnée par l'apôtre Paul aux chrétiens de Corinthe. Ou, plus exactement, disons que le témoignage de saint Paul a précédé, non pas certes l'enseignement qu'apôtres et évangélistes donnaient dans les Eglises ou au cours de leur activité missionnaire, mais la forme écrite que reçut la tradition orale bien après que l'apôtre eût adressé sa première lettre aux Corinthiens.

Vous connaissez ce témoignage; relisons-le cependant pour mieux en saisir l'importance et la précision.

« Je vous rappelle, mes frères, l'Évangile que je vous ai prêché, que vous avez aussi accepté, dans lequel vous avez aussi persévéré et qui aussi vous sauvera si vous le retenez dans les termes où je vous l'ai prêché; autrement votre foi aurait été vaine. Car je vous ai transmis avant tout ce que j'ai reçu, savoir que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures, qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Ecritures, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart sont encore vivants, dont quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Enfin après eux tous, il m'est aussi apparu à moi, comme à l'avorton... » (1).

Ainsi, avec une solennité voulue, Paul énumère les personnes auxquelles, dans des apparitions successives, le Christ a manifesté la réalité de sa victoire sur la mort. Ce n'est pas, veuillez l'observer, à des croyances ou à des idées qu'il se réfère ici, mais à des faits dont de nombreux témoins peuvent, à l'époque où Paul écrit, attester l'exactitude.

Les récits des Évangiles et le témoignage de l'apôtre Paul posent aux critiques et aux historiens de multiples problèmes.

(1) *Corinthiens* 15 : 1-8.

Est-il possible de concilier entre elles des traditions si diverses? Comment expliquer leurs divergences et leurs contradictions? Peut-on saisir, derrière les textes écrits, une tradition tant soit peu consistante? Et, dans l'affirmative, les historiens peuvent-ils considérer la résurrection de Jésus-Christ comme un fait dont ils aient le devoir de tenir compte?

Il va de soi, Messieurs, que je n'ai pas dessein d'aborder ici l'étude de ces problèmes critiques et historiques dont je tenais seulement à souligner l'importance.

Permettez-moi, toutefois, de proposer à votre réflexion une remarque que fait, non pas un théologien, mais un historien, professeur pendant de longues années à la Sorbonne, Charles Seignobos, dans *l'Introduction aux Etudes historiques* qu'il écrivit avec Charles V. Langlois.

« La tendance naturelle, écrit-il, est de regarder la concordance comme d'autant plus probante qu'elle est plus complète; il faut, au contraire, adopter la règle paradoxale que la concordance prouve davantage quand elle est limitée à un petit nombre de points. Ce sont les points de concordance de ces affirmations divergentes qui constituent les faits historiques scientifiquement établis. » (1).

(1) Ch. Langlois et Ch. Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris. 1899, p. 173.

En tout cas, ce que les historiens ne peuvent pas ne pas constater, c'est la croyance générale, aux tout premiers temps de l'histoire de l'Eglise chrétienne, à la résurrection du Christ. « Ce qui, dans les premières générations chrétiennes, déclare l'un d'eux, a fait l'unité de tous ceux qui se réclamaient de Jésus, ce n'a pas été le souvenir qu'ils avaient gardé de ce que Jésus avait fait et enseigné, mais la foi à sa résurrection et l'attente de sa vie glorifiée. » (1).

Ainsi la foi à la résurrection apparaît, dans la genèse du christianisme, comme le fait décisif (2). Nous nous en rendrons mieux compte bientôt. Mais d'où vient cette foi? Comment en expliquer la naissance et le développement? Voilà ce qu'il importe de tirer au clair.

On nous dit que si les disciples de Jésus ont été conduits à croire à la résurrection de leur Maître, c'est parce qu'ils l'avaient reconnu comme le Messie.

Sans doute, sa mort les avait momentanément déconcertés et troublés. Mais les souvenirs lumineux qu'ils conservaient de leur intimité avec lui pendant les mois qui avaient précédé sa mort avaient bien vite dissipé leur malaise. Non, non, Celui en qui ils avaient

(1) Goguel, *Jésus et la tradition religieuse de son peuple*, p. 157.

(2) Goguel, *Jésus de Nazareth*, p. 277.

salué le Saint de Dieu ne pouvait sentir la corruption (1), la mort n'avait pu le garder dans ses liens. Tout ce que les Ecritures Saintes de leur peuple avaient annoncé au sujet du Messie, tout ce que les livres pieux de l'époque disaient du Fils de l'homme dont Jésus aimait à prendre le nom, toutes les impressions éprouvées par les compagnons de Jésus dans le rayonnement de sa sainteté et de son amour inclinaient leurs pensées et leurs cœurs à l'affirmation d'une victoire qui, de jour en jour, s'avérait plus certaine dans leur esprit : *Jésus est vivant*, voilà la certitude qui, peu à peu, s'installe dans l'âme de ses disciples. Et cette certitude, ébranlant leur sensibilité jusque dans ses couches profondes, prend corps, s'incarne dans des visions par quoi elle s'accroît davantage encore et devient une conviction puissante d'une irrésistible contagion.

Ainsi s'explique, nous dit-on, la foi à la résurrection et, par elle, la croyance aux apparitions dont les Evangiles nous ont transmis le souvenir plus ou moins confus.

« La foi à la résurrection, conclut un historien, a été, à son origine, une affirmation et une convic-

(1) *Actes 2 : 27.*

tion d'ordre religieux, et non une constatation d'ordre expérimental. » (1).

Pouvons-nous accepter cette explication, Messieurs? Assurément, nous enregistrons sans déplaisir le fait que des historiens de valeur ne cherchent plus la cause de la foi des disciples à la résurrection de leur Maître dans la passion d'une hallucinée (2). Mais nous n'en tenons pas moins pour inadéquate aux faits l'explication qui fait naître cette foi de la seule force de souvenirs s'enflammant dans la solitude (3).

Remarquez, tout d'abord, qu'en rattachant la foi à la résurrection à la conviction, antérieure à la mort de Jésus, que celui-ci était le Messie, on en donne une explication inopérante pour Jacques, frère de Jésus, qui n'a pas cru en lui, ni par conséquent à sa messianité, avant sa mort; et l'explication ne vaut pas davantage pour Paul, pour qui la seule idée de Jésus pût être le Messie, avant que le Christ ne lui apparût sur le chemin de Damas, était le pire des blasphèmes.

Messieurs, toute explication de la foi à la résurrection du Christ, pour être valable, doit tenir compte, et un compte exact, de trois faits.

(1) Coguel, *ouvr. cit.*, p. 287.

(2) Renan, *Vie de Jésus*, 1867, p. 449 s.

(3) Alfred Loisy, *Les Evangiles synoptiques*, t. I. p. 223.

Et, d'abord, dire que les disciples de Jésus ont été simplement déconcertés par sa mort, c'est donner une expression très insuffisante aux sentiments et aux pensées que cette mort avait fait naître en eux.

Oui, certes, ils avaient salué en lui le Messie annoncé par les prophètes et attendu par la détresse de leur peuple. Mais rappelez-vous comment, en dépit des effort répétés de Jésus, un malentendu douloureux, auquel rendent témoignage les Évangiles, les avait séparés de lui. Et rappelez-vous tout ce qui se mélangeait d'ambitions temporelles aux espérances dont la messianité de Jésus faisait tressaillir leurs cœurs. Jusqu'au dernier jour ils attendent de lui un acte de souveraineté par lequel, prenant en main la cause de l'indépendance du peuple d'Israël, il annoncera à son peuple et au monde qu'il est le Messie chargé de restaurer dans sa splendeur l'ancienne royauté de David ou de Salomon.

Et voici que, trahi par l'un deux, Jésus est arrêté. La plupart, ne songeant qu'à assurer leur sécurité personnelle, s'enfuient. Pierre, d'abord fidèle, renie son Maître et va cacher on ne sait où son humiliation et sa douleur. Jean seul, peut-être, le suit jusqu'au Calvaire.

Pour ces hommes, la mort de Jésus, et quelle mort ! marque la banqueroute de leurs espoirs les plus chers ; elle est un effondrement.

Et voici le deuxième fait qui offre, avec le premier, un singulier contraste.

Quelques jours se passent, et les mêmes hommes nous apparaissent transformés. Les lièvres qu'ils étaient sont devenus des lions. Une révolution s'est accomplie dans leur vie. Ah ! ils ne songent plus à s'enfuir ou à se cacher. Ils savent qu'une force leur a été promise, grâce à quoi ils proclameront à la face des anges, des hommes et des démons, que leur Maître est le Sauveur du monde. Comment expliquer cette révolution qu'une croyance, impuissante à empêcher l'effondrement provoqué en eux par la mort de Jésus, était impuissante à déterminer ?

Une seule explication nous apparaît plausible, et c'est que la vie incorruptible, à laquelle le Christ a accédé par la mort, a été rendue sensible à ses disciples. Que cela leur ait paru absurde (1), au premier moment, qu'ils en aient douté, les Evangiles l'attestent, et nous n'en sommes pas surpris. Mais qui a chassé leurs doutes, qui leur a donné la persuasion qui, par la suite, n'a jamais faibli ? Une hallucination plus ou moins vague, une vision plus ou moins

(1) *Luc 24 : 11.*

imprécise ? Non, Messieurs. Le Christ lui-même, leur rendant sensible, par une grande grâce de Dieu, la réalité de sa vie incorruptible.

Un troisième fait s'impose encore à notre attention : l'existence même de l'Eglise chrétienne. Fait considérable dans l'histoire de l'humanité, fait social dont les conséquences incalculables n'ont pas besoin de vous être rappelées.

Ce fait, au point de vue de l'histoire, a une cause. Laquelle ? L'enseignement de Jésus ? Mais à vouloir le proclamer et le propager, alors qu'ils avaient la conviction que la mort du Christ apportait un démenti à une grande partie de son enseignement, ses disciples auraient été, dès les premiers jours, acculés à une impasse.

Sa mort ? Mais sa mort les avait mis hors d'état de se grouper et de s'organiser pour répandre la Bonne Nouvelle. L'Eglise chrétienne, d'ailleurs, est née du témoignage que les apôtres ont rendu à la victoire de leur Maître sur la mort : « Le Christ est ressuscité, et nous en sommes les témoins. » (1). C'est là le thème essentiel de la première prédication chrétienne : non pas un mort, mais un vivant.

(1) Actes 2 : 24, 32; 3 : 15; 4 : 10; 5 : 31, 32.

La ferveur, l'enthousiasme, la hardiesse avec quoi les messagers de l'Evangile proclament cette grande nouvelle demeurent une énigme insoluble si l'on se refuse à les rattacher et, par conséquent, à rattacher l'Eglise chrétienne à un fait capable de les provoquer et de les soutenir, et ce fait est la manifestation décisive de la vie incorruptible du Christ.

Bien loin donc que la foi à la résurrection ait précédé la croyance aux apparitions que cette foi aurait engendrées, ce sont ces apparitions, quel qu'en ait été le mode, qui ont convaincu les disciples de la réalité du triomphe de leur Maître.

II

Les historiens sont peut-être dans leur rôle en s'efforçant d'interpréter les faits de l'histoire sans tenir compte de Dieu. Plus probablement sont-ils condamnés, par définition, à ne pouvoir saisir, dans son origine transcendante, la réalité spirituelle qu'enveloppent les faits et les idées dont l'humanité garde le souvenir.

Mais pour nous qui, vous vous le rappelez, avons appris à voir en Dieu le grand acteur de l'histoire du monde, pour nous qui avons reconnu dans la

croix du Calvaire une action divine, nous accueillons la résurrection du Christ comme un grand acte de Dieu.

Qu'à des chrétiens du XX^e siècle la croix révèle une initiative et une pensée éternelle de Dieu, nous ne pouvons nous en étonner. La méditation de générations de chrétiens contemplant la croix du Calvaire, les expériences innombrables faites au cours de dix-neuf siècles par la piété chrétienne trouvant au pied de la croix, avec la certitude du pardon, la certitude d'une victoire possible sur le péché, enveloppent cette croix d'une lumière qui nous aide, à nous qui vivons au XX^e siècle à en discerner la signification et la valeur.

Il n'en pouvait être de même, ai-je besoin de le dire, pour les premiers disciples. Tout, au contraire, devait accroître pour ces Juifs le scandale de la croix.

La croix avait fait naître, dans leur esprit, un doute sur la qualité de Celui qui les avait gagnés à sa personne et en qui ils avaient reconnu le Messie. Mais ce doute, qui portait tout d'abord sur Jésus-Christ, atteignait Dieu lui-même.

Que pense-t-il, le Dieu de Jésus, de ce qui vient de se passer? Comment a-t-il pu permettre que Celui qui se disait son Fils, et qui n'a eu d'autre ambition

que d'interpréter son amour, ait pu finir sa vie terrestre crucifié entre deux bandits? Dieu va-t-il laisser aux adversaires de Jésus-Christ la joie insolente de leur triomphe?

Vous le presentez, Messieurs, au lendemain du Calvaire, la vision de Dieu n'a pas pu ne pas s'obscurcir dans l'âme des disciples du Christ.

En ressuscitant le Christ par un acte de sa liberté souveraine, Dieu proclame ce qu'il pense de la croix. Il met le sceau de la perfection sur l'œuvre rédemptrice accomplie par le Christ.

Non, le Christ n'a pas eu tort de suivre jusqu'au bout le chemin sur lequel, dès les jours de la tentation, il s'était engagé par obéissance à son Père.

C'est bien la volonté de celui-ci qu'il acceptait alors qu'en Gethsémané il ne repoussait pas la coupe qui lui inspirait une si profonde angoisse. Et tandis que le Christ souffrait sa Passion et mourait sur le Calvaire, Dieu était bien en lui, réconciliant le monde avec soi (1).

Ainsi la croix n'est pas un accident de l'histoire. Le don que Jésus-Christ a fait de lui-même est marqué au coin des choses éternelles. Et, dans la lumière que projette sur elle la résurrection, la croix

(1) *II Corinthiens* 5 : 19.

apparaît déjà comme une manifestation de la vie définitive dont l'essence est le don que celui qui vit fait de lui-même.

Dans cette clarté nouvelle, tout ce que nous avons pressenti en regardant la croix nous est révélé comme la vérité même de Dieu. Et notre être tout entier ratifie ces paroles auxquelles la méditation de la croix conduisit un jour Fallot :

« Aimer, c'est vivre en donnant la vie. Mais l'amour ne peut réaliser ses royales ambitions qu'en acceptant de mourir. La mort apparaît à celui qui aime comme une condition de la transmission de la vie.

« Aimer, c'est mourir pour revivre en donnant la vie. Aimer implique la pénétration des âmes.

« L'amour accepte la mort, il semble même parfois l'appeler parce que la mort lui apparaît comme la condition de la vie. » (1).

Vous comprenez, dès lors, qu'à un événement aussi gigantesque les croyants reconnaissent une valeur cosmique.

Ce ne sont pas simplement quelques hommes bouleversés par la mort de Jésus qu'il s'agit de raffer-

(1) Notes pour la prédication du Vendredi Saint 1900.

mir dans leur foi. Ce ne sont pas simplement quelques individus, si nombreux soient-ils, de races et d'époques diverses, qu'il s'agit d'arracher à l'asservissement du péché et de réconcilier avec Dieu. En vérité, il s'agit de toute autre chose.

Par la résurrection Dieu inaugure un ordre de choses nouveau. La résurrection marque la fin d'un monde où le péché a abondé et le commencement d'un monde où la grâce surabondera. Elle signifie la création d'un nouveau type d'hommes, à l'image de l'Homme solidaire de Dieu et des hommes qui, acceptant de suivre jusqu'au bout le chemin de l'amour et du sacrifice, après qu'il a franchi la mort, a vu ce chemin déboucher en pleine gloire.

Et c'est bien là ce que, par la volonté de Dieu, manifeste la résurrection. Elle met en évidence la victoire du Christ sur la mort, sa prise de possession de la vie parfaite. En ressuscitant le Christ, Dieu convainc ses disciples que l'action de leur Maître est désormais hors des limites de l'espace et des atteintes du temps. Spirituelle ainsi qu'elle l'a toujours été, elle devient désormais permanente et universelle. Ah! l'on comprend l'enthousiasme, et le courage et la joie des premiers témoins du Christ vivant, lorsqu'on les voit partir à la conquête des âmes et du

monde, emportant dans leur cœur cette promesse :
« Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre... Voici, je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la fin du monde » (1).

III

De ce triomphe de la vie sur la mort et par la mort, deux grands témoins se présentent à nous à l'âge apostolique. Interrogeons-les.

Le premier est l'apôtre saint Paul. Lisez et relisez les lettres qu'au cours de sa carrière apostolique saint Paul écrivit aux Eglises qu'il avait fondées ou qu'il avait le désir de visiter. Ne vous laissez pas arrêter par la langue parfois un peu difficile, par les expressions de théologien rabbinique, par les arguments subtils, et peut-être périmés, que nous rencontrons dans telle ou telle des lettres de l'apôtre Paul. Méditez ces lettres, lisez-les en profondeur; efforcez-vous de saisir toutes les richesses qu'elles renferment et, à travers toutes ces pages sur lesquelles prient et méditent depuis tant de siècles un si grand nombre de croyants, vous découvrirez l'homme dont

(1) *Matthieu* 28 : 18, 20.

on a pu dire qu'il a appris, sur le Calvaire, le secret de l'univers (1).

Dans la pensée de l'apôtre Paul la croix tient une place essentielle.

Peut-être vous souvenez-vous d'une remarque que j'ai eu l'occasion de faire au début de ces études, et par laquelle je m'efforçais de vous montrer le rôle que, dès avant sa conversion, la croix de Jésus-Christ jouait dans la pensée de Saul de Tarse. Alors qu'il persécutait les disciples de Jésus, il regardait la croix comme le signe irrécusable de la malédiction divine qui avait frappé Jésus; et la seule pensée que des hommes pussent donner leur foi à ce crucifié lui faisait horreur.

Paul, apôtre, prêche le Christ crucifié et ne veut savoir autre chose que le Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les Grecs (2). C'est lui qu'il dépeint dans ses prédications missionnaires, comme il en fait souvenir les chrétiens des Eglises de Galatie (3). Il ne veut se glorifier que de la croix de Jésus, instrument de son salut; toute sa gratitude va à ce Christ qui est mort pour nous. C'est par la

(1) Campbell, *Paul the Mystic*. Londres, 1907, p. 116.

(2) *I Corinthiens* 1 : 23; 2 : 2.

(3) *Galates* 3 : 1.

croix que Dieu a réconcilié le monde avec lui; c'est par la croix qu'il a triomphé des puissances maudites qui tenaient l'humanité en esclavage (1).

Mais si la croix occupe dans la pensée de Paul une place si importante que tout paraisse graviter autour d'elle, la résurrection du Christ y est, elle aussi, au premier plan.

Nous avons relevé tout à l'heure la solennité avec laquelle l'apôtre, résumant l'Évangile qui lui avait été transmis et qu'il avait prêché, le premier, dans maintes régions de l'Empire romain, affirmait la réalité de la résurrection de Jésus-Christ. En plusieurs autres passages de ses lettres, saint Paul insiste sur le fait et sur les conséquences de la résurrection. C'est Dieu qui a ressuscité le Christ pour notre justification (2). « Il a déployé sa puissance dans le Christ en le ressuscitant. » (3). Et le Christ « a été déclaré avec puissance fils de Dieu, par sa résurrection d'entre les morts » (4). La croix et la résurrection sont si bien les deux pôles de la pensée, les deux centres de la doctrine de l'apôtre Paul, que la mort du Christ

(1) *Colossiens* 2 : 15.

(2) *Romains* 4 : 25.

(3) *Ephésiens* 1 : 20.

(4) *Romains* 1 : 4.

et sa victoire apparaissent comme les deux moments, organiquement liés l'un à l'autre, de l'œuvre rédemptrice.

Toutefois si la croix et la résurrection de Jésus-Christ sont les deux pôles de la pensée de Paul, c'est parce qu'elles ont déterminé les deux expériences capitales de sa vie.

Nul besoin de nous demander ici ce que fut exactement l'événement du chemin de Damas auquel Saul de Tarse lui-même rattachait sa conversion. Un fait est incontestable : c'est que cette conversion a déterminé, dans la vie de Saul de Tarse, toute une série d'expériences dont les deux essentielles peuvent être appelées une mort et une résurrection.

Sur le chemin de Damas, Saul voit sa vie passée, ses croyances les plus chères, ses passions les plus vives s'effondrer dans une banqueroute irréparable. Et pendant les jours et les semaines qui suivent, une vie nouvelle, qu'il rattache indissolublement à l'action du Christ glorifié, naît et se développe en lui. Et plus cette vie devient intense, plus son expérience chrétienne s'enrichit, plus sa pensée médite son expérience, plus il apparaît à l'apôtre Paul que la mort et la résurrection du Christ ne sont pas simplement deux faits de l'histoire, mais qu'elles deviennent deux

faits de la vie intérieure du disciple que sa foi unit au Christ crucifié et vainqueur de la mort.

« J'ai été crucifié avec le Christ, écrit l'apôtre Paul, je ne vis plus, le Christ vit en moi. » (1) — « Mon but, dit-il aux Philippiciens, est de connaître le Christ, la puissance de sa résurrection, la communion de ses souffrances. Mon but est de participer à ses souffrances, reproduisant sa mort en ma personne et espérant atteindre, moi aussi, à la résurrection d'entre les morts. » (2) — « Vous êtes morts, écrit-il aux Colossiens, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » (3) — « Si un seul est mort pour tous, tous sont morts, et il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux. » (4).

« Ecoutez enfin ces paroles, adressées aux chrétiens de l'Eglise de Rome : « Si nous sommes étroitement liés à lui par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une même résurrection. Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui... Ainsi, considérez-vous,

(1) *Galates* 2 : 20.

(2) *Philippiens* 3 : 10, 11.

(3) *Colossiens* 3 : 3.

(4) *II Corinthiens* 5 : 15.

vous aussi, comme morts au péché et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ. » (1).

Un mot, Messieurs, un tout petit mot que l'apôtre répète constamment dans ses lettres, met au jour la racine que la pensée de l'apôtre plonge dans les profondeurs de sa vie, et c'est le mot « en Christ ».

L'apôtre Paul vit en Christ. Il s'est établi, dès les jours de sa conversion, dans une attitude d'obéissance totale à Celui qui lui est apparu sur le chemin de Damas comme le Messie et, par conséquent, comme ayant le droit de réclamer sur sa conscience, de la part de Dieu, une souveraineté sans réserve; d'année en année, à travers les souffrances, les combats, les déceptions et les joies, sa vie chrétienne s'est enracinée toujours plus profondément dans l'intimité de Jésus-Christ, à tel point qu'une sorte de prise de possession réciproque de l'un par l'autre caractérise la vie religieuse de l'apôtre. Il vit dans le Christ et le Christ vit en lui; plus il appartient au Christ, plus il se sent devenir lui-même et plus aussi il a conscience d'être à Dieu.

Oui, c'est à un Christ vivant qu'il croit, mais à un Christ vivant qu'il ne peut séparer de Jésus qui s'est donné sur le Calvaire. Et c'est bien la loi de sa

(1) *Romains* 6 : 5, 11.

vie, la loi de la vie dont il a conscience d'avoir reçu la révélation dans l'intimité du Christ. « Qui perd sa vie la sauve » (1), avait dit déjà le Maître. Et l'apôtre Paul répète : mourir, mourir dans l'union avec le Crucifié pour revivre dans le Christ et pour le Christ. Voilà le miracle de renoncement, d'humilité, de dépouillement, de mort, de résurrection, de transfiguration à l'image de Jésus, et de vie triomphante, qu'accomplit l'Esprit du Christ en ceux qui se sont librement constitués esclaves de Jésus-Christ.

Et le second témoin du triomphe de la vie, c'est Jean, l'auteur de l'Evangile et des lettres qui portent son nom.

Nous ne pouvons nous arrêter au caractère très particulier du quatrième Evangile, mais nous avons le droit de chercher son inspiration fondamentale dans les paroles que saint Jean met au seuil de son ouvrage : « La Parole a été faite chair et nous avons contemplé sa gloire. » (2).

L'Evangile de saint Jean qui, plus que tout autre, affirme l'humanité douloureuse de Jésus, n'en est pas moins l'Evangile de la gloire. Il nous met en

(1) *Matthieu* 16 : 25.

(2) *Jean* 1 : 14.

présence de Celui qui vit aux siècles des siècles. Mais cette vie incorruptible, le Christ ne la garde par pour lui-même. Parce qu'elle est la vie parfaite, elle aspire à se communiquer. Le Christ la donne à quiconque croit en lui. « Croire au Christ c'est aller à lui, le contempler, le saisir, s'unir à lui et s'en nourrir. La foi est une prise de possession. L'homme devient ce qu'il mange. Mais pour que le Christ devînt un aliment assimilable il a fallu qu'il acceptât de mourir. La mort seule pouvait l'élever à un nouveau mode d'existence, grâce auquel il pouvait pénétrer dans les âmes pour en être la vertu. » (1).

« Je suis le pain de vie... Celui qui me mange vivra par moi... », nous dit l'Evangile de Jean (2). Ainsi la vie éternelle à laquelle le Père appelle tout homme naît d'une union intime entre le Christ et le croyant.

Mais la vie à laquelle le Christ entend associer ses disciples ne triomphe pas seulement de ce qui, dans l'existence humaine, apparaît périssable. Elle triomphe de tout ce qui sépare ce que Dieu aspirait à unir; et, par là, elle répond aux aspirations les plus profondes de l'homme. Elle est, dans la plus

(1) Fallot, *Comment lire la Bible jour après jour*, Paris, Fischbacher, 1909, p. 131.

(2) *Jean* 6 : 48, 57.

haute acception du mot, la vie solidaire. Par elle, l'isolement implacable qui enferme, comme dans une muraille, tant d'âmes altérées de communion avec leurs semblables est définitivement vaincu.

Sur le sommet des révélations prophétiques où nous entraîne, à l'heure de sa prière sacerdotale, le Christ du quatrième Evangile, la vie éternelle se révèle à nous comme la vie sociale parfaite, celle où se consommera, dans la gloire éternelle, l'unité ineffable : « Toi en moi, moi en toi, eux en nous. » (1).

« La vie éternelle, écrit Fallot, c'est la vie parfaite; et la vie parfaite, ce n'est pas seulement la vie avec les autres, mais la vie dans les autres.

« La vie éternelle ne peut pas être vécue dans l'isolement, elle ne peut pas être vécue sans les autres, elle les réclame et elle les suppose.

« La vie éternelle est donc la vie sociale par excellence, la vie sociale dans sa plus haute manifestation. L'Evangile de la gloire est l'Evangile social; il nous redit l'épopée de l'Homme-Esprit qui est venu ici-bas pour faire naître d'autres hommes à son image, afin d'inaugurer avec eux ce règne de l'Esprit, qui accomplira la pénétration des âmes et leur consommation dans l'unité. » (2).

(1) *Jean* 17 : 21.

(2) *Ouvr. cit.*, p. 122.

IV

Il ferait bon demeurer sur ces hauteurs. « A quoi bon ? demanderont peut-être quelques-uns d'entre vous. L'histoire du christianisme ne nous enseigne-t-elle pas que l'humanité chrétienne n'a pas pu s'y maintenir et qu'à quelques exceptions près les disciples du Christ ont préféré les chemins de plaine aux sentiers difficiles qui gravissent les sommets ? Et dès lors, pourquoi arrêter nos regards sur une cime inaccessible ? »

C'est là, Messieurs, une interprétation superficielle de l'histoire, contre laquelle je dois de nouveau m'élever.

Encore une fois, je n'ignore pas les médiocrités, les mesquineries, les étroitesse, les compromis innombrables qui marquent au coin de l'infirmité un si grand nombre d'existences qui, pourtant, se sont rattachées à Jésus-Christ.

Je n'ignore pas qu'un très grand nombre de ceux qui se disent chrétiens pensent à Jésus-Christ comme à quelqu'un qui a vécu et dont l'action a pris fin à l'heure de la mort ou, au plus tard, le jour de son élévation dans la gloire. Mais je sais aussi que, toujours, partout, dans la multitude des hommes qui ont

été gagnés par l'Evangile du Christ et en qui la prédication de l'Evangile a déterminé une nouvelle orientation de la vie intérieure, il y a eu, il y a des disciples du Christ pour qui croire en Jésus-Christ c'est croire au Christ vivant.

Pour ceux dont je parle, le centre de gravité de leur foi, de leurs espérances, de leur vie tout entière, n'est plus dans l'existence terrestre, dans le monde des choses visibles; il est dans l'Invisible, dans le monde des réalités éternelles. Non, certes, qu'ils songent à se détourner du visible, mais celui-ci n'a plus de valeur pour eux que comme l'atelier où l'œuvre invisible s'élabore. Parce que le Christ leur a été révélé comme la source inépuisable de la vie parfaite, dans le temps ils naissent à l'éternité.

La vie du Christ dans les siens se déployant, s'intensifiant, s'enrichissant de siècle en siècle, fécondant l'Eglise et l'humanité, voilà ce qu'il faudrait faire voir à ceux qui ne regardent à l'ordinaire qu'à l'extérieur des hommes et des choses.

Parlerai-je de l'union au Christ vivant dans le sacrement de la Sainte Cène? Ce serait empiéter sans doute sur une étude ultérieure. Laissons de côté en tout cas les graves divergences théologiques qui, au cours des siècles, se sont introduites dans l'Eglise,

alors que les penseurs et les docteurs chrétiens s'efforçaient de traduire en doctrines l'expérience de la présence du Christ dans l'Eucharistie ou la Sainte Cène. Ne nous arrêtons pas à nous demander si, dans certaines Eglises issues de la Réforme, la Sainte Cène n'est pas devenue un simple mémorial à l'occasion duquel les âmes, qui cherchent une nouvelle assurance du pardon, se groupent au pied de la croix. Essayons plutôt de comprendre l'incomparable force spirituelle que donne la certitude d'une présence invisible mais réelle. Rendons grâces, avec ceux qui l'éprouvent, pour la vie surnaturelle dont ils sont nourris et vivifiés lorsque, s'offrant par la foi à Celui qui veut être l'aliment et devenir la substance même de leur vie spirituelle, avec humilité et avec une pleine confiance, ils reçoivent dans leur sanctuaire intérieur l'hôte sacré qui entend y faire sa demeure à jamais.

Et que dire de la relation intime qui lie le Christ à ceux qu'il faut appeler ses saints, à quelque Eglise qu'ils appartiennent ?

Elle est un rapport personnel entre l'homme et le Christ, elle est la rencontre vécue d'un amour qui cherche et d'un amour qui donne (1).

(1) Edouard Le Roy, *Note sur une pensée de Pascal* (édit. Giraud, p. 167).

Des âmes perdues dans la foule, ignorées des hommes, ont connu la douceur et les bienfaits et la joie de cette intimité avec le Christ. Qu'on ne croie pas que cette communion dans l'obéissance leur pèse jamais comme une servitude. En naissant, dans l'union au Christ vivant, à la vie vraie et incorruptible, elles ont saisi Dieu et se sont saisies elles-mêmes. Pour elles l'acte de suprême dépendance a été et demeure l'acte de suprême liberté. Action merveilleuse du Christ qui affranchit ses disciples, qui les renouvelle, les rend à eux-mêmes et les rend eux-mêmes tout en les élevant au-dessus d'eux-mêmes!

Oui, vraiment, ces disciples sont nés à un monde nouveau. Peut-être traînent-ils encore après eux bien des misères ? Mais précisément, dans la souffrance souvent indicible que leur causent leur misère et les blessures qu'à leur conscience a faites le péché, ils apprennent, comme saint Paul et comme tant d'autres, à déchiffrer la loi de la vie parfaite proclamée par la croix et par la résurrection.

J'ai parlé des humbles chrétiens que tout le monde ignore et dont l'âme est un sanctuaire où la vie triomphante de Christ rayonne dans sa splendeur.

D'autres ont laissé dans l'histoire un sillon de lumière, à qui nous pouvons aller demander leur secret.

Interrogez un saint Bernard, un saint François d'Assise, un Thomas à Kempis, un Pascal, un Wesley, un Vinet, un Frommel, une Joséphine Butler, un Fallot. Tous vous diront que la vie du Christ vainqueur de la mort leur a été révélée dans la mesure où ils ont accepté de revivre quelque chose de sa passion, et qu'ils ont senti cette vie prendre possession d'eux-mêmes dans la mesure où ils ont accepté de mourir à eux-mêmes.

« Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu donnes des larmes ? » demandait le Christ à Pascal.

Dans l'union au Christ qui donne sa vie sur le Calvaire et qui, au matin de Pâques, remporte la victoire sur la mort, les disciples remportent la victoire sur le péché, victoire que caractérise une consécration totale de leur cœur, de leur volonté et de leur pensée.

« Je ne désire ni fortune, ni position, ni honneurs, écrit le Sadhou, Sundar Singh. Je ne désire même pas le Ciel. Mais j'ai besoin de Celui qui a établi le Ciel dans mon cœur. Beaucoup de chrétiens ne peuvent réaliser sa présence précieuse et vivifiante parce que, pour eux, Christ vit dans leur intelligence ou dans leur Bible, et non pas dans leur cœur. Il

faut qu'un homme donne son cœur pour trouver le Christ. Le cœur est le trône du Roi des rois. La capitale du ciel est le cœur où règne le Roi. » (1).

Mais ceux qui, comme je viens de le dire, s'unissent au Christ par l'obéissance et par la foi, et aspirent de toutes les forces de leur être à se laisser pénétrer par sa vie, connaissent aussi la victoire sur la souffrance.

Ecoutez ces paroles du jeune prêtre que fut Henri Perreyve :

« Elle est venue, Seigneur, l'heure de la détresse, et mon âme n'a pu en supporter le poids...

« Alors, j'ai aperçu ton image, ô Jésus-Christ. L'instinct du salut m'a jeté vers elle. On pleure bien sur ton image, ô divin Crucifié! Les larmes des hommes la connaissent. Il y a entre ta croix et les douleurs humaines une éternelle conformité. A travers mes larmes, j'ai regardé tes mains percées pour l'amour des hommes; mes lèvres ont rencontré les clous qui attachent tes pieds, et ma main qui serrait ton image s'est posée sur la plaie de ton cœur... Une consolation étrange, inespérée, que j'ai sentie ne point venir de moi-même, est doucement entrée dans mon

(1) *Le Sadhou*, Paris, *Je Sers*, 1929, p. 77.

esprit; et, tandis que je m'étonnais de ce changement soudain, cette douceur a grandi jusqu'à devenir semblable à la joie.

« Je pleurais encore, mais c'était presque de bonheur.

« Une force calme est venue. J'ai senti que j'étais renouvelé pour le combat, et que ma volonté venait d'être trempée sept fois dans le sang de l'Agneau. » (1)

Et à cette victoire sur le péché et sur la souffrance s'ajoute encore, Messieurs, la victoire sur la mort.

Ah! qu'elle est émouvante à saisir, dans les existences les plus meurtries, et qui sentent s'user en elles les forces de la vie, cette certitude que la mort est vaincue, parce que l'âme unie au Christ éternel a, d'avance, jeté l'ancre par delà le voile :

« Dans ma grande infirmité, écrivait peu avant sa mort T. Fallot, menant deuil sur mon existence si misérablement employée, j'ai néanmoins des frémissements de joie parce que je sais que mon Sauveur

(1) Henri Perreyve, *la Journée des malades*, Paris, Téqui, 1900, p. 241 s.

est vivant, qu'Il sera là à l'heure suprême puisqu'il est déjà là maintenant, et que ce Héraut des choses éternelles m'introduira lui-même aux régions où l'on vit de la vie pleine et indestructible, après s'être douloureusement essayé à vivre sur la terre. Et avec la plénitude de vie viendra la plénitude d'action. Nous ne sommes ici-bas que de maladroits apprentis; là nous deviendrons des ouvriers selon Dieu, et Dieu lui-même nous mettra à la hauteur des tâches merveilles qu'il nous réserve. » (1).

Nous pourrions en rester là, Messieurs; mais il y a plus encore. Tous ceux dont nous avons évoqué le souvenir ou noté les paroles nous offrent le spectacle d'existences individuelles parfois très infirmes, que pénètre et transfigure la vie du Christ glorifié.

Parce que désormais le Christ inspire ses disciples, ceux-ci ne peuvent plus se résigner à demeurer séparés les uns des autres. Ayant accueilli comme la grande puissance libératrice et vivifiante le don que, dans le Christ et par le Christ, Dieu leur a fait de lui-même, ils savent qu'ils ne pourront croître dans la vie à laquelle ils viennent de naître qu'en se donnant à leur

(1) Marc Boegner, *la Vie et la Pensée de T. Fallot*, t. II, p. 413.

tour. Ils se donnent à Dieu et, en se donnant à Lui, ils se donnent aux autres. La communion des saints, dont, dans une étude de l'Eglise, j'espère vous faire voir quelque jour la beauté, devient pour eux une réalité vivante. Mais ils n'acceptent pas qu'elle puisse se limiter jamais à une fraction, si importante soit-elle, de l'humanité. La vie de solidarité et d'amour dont le Christ a fait éclore en eux le germe sacré aspire à embrasser en Dieu tous les hommes de tous les temps. Sachons au moins entrevoir qu'à travers ces disciples l'Esprit du Christ rayonne dans l'humanité et la pousse sans cesse dans des chemins nouveaux, que jalonnent l'évangélisation du monde et les douloureux et magnifiques efforts entrepris pour conduire la grande famille humaine vers la justice et la paix.

Messieurs, lorsqu'au matin de Pâques, les chrétiens russes, qui connaissent aujourd'hui d'une manière si poignante la communion avec le Christ du Calvaire, et que toutes les Eglises chrétiennes enveloppent de leurs prières, s'abordent les uns les autres, dans la rue, au seuil de leurs églises, ils se saluent par l'annonce de la victoire : « Christ est ressuscité ! »

Pour nous qui venons de méditer l'Evangile de Pâques, emportons aussi dans nos cœurs le glorieux

message, et méditant ce nouveau mystère d'un homme dont l'action permanente et universelle nous semble de plus en plus coïncider avec l'action de Dieu lui-même, préparons-nous à entendre la question suprême qu'il va nous adresser : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

VI

Qui dites-vous que je suis ?

Qui dites-vous que je suis ?

« **Q**UI dites-vous que je suis ? »

A mesure que nous avançons dans l'étude que nous avons entreprise cette année ne vous semblait-il pas que la question, posée par le Christ à ses disciples sur le chemin de Césarée (1), s'adresse tôt ou tard à quiconque, ayant rencontré Jésus sur la route de la vie, a prêté l'oreille à ses paroles, l'a regardé vivre, aimer, souffrir et mourir... et s'est senti devant un mystère. Mystère d'une conscience parfaitement sainte, rayonnant à travers la relativité d'une existence humaine; mystère d'un amour en qui le cœur de l'homme pressent une tendresse de Dieu; mystère d'une mort qui révèle le secret de la vie; mystère d'une influence permanente, universelle, qui, à en croire un nombre immense de créatures humaines, émane non d'un mort mais d'un vivant.

(1) *Marc* 8 : 29.

Nous avons entrevu nous-mêmes, l'un après l'autre, ces divers aspects du mystère. *Qui* est celui qu'ils voilent, tout en le révélant? Ou plutôt *qui* est celui qui, tout en se révélant par son enseignement, par sa vie et par sa mort, laisse apparaître en lui un mystère qui nous saisit, nous contraint de réfléchir, et nous pose une question, toujours la même : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Question qui ne s'impose pas nécessairement dès le premier contact avec Jésus-Christ. L'homme superficiel ou frivole, ou l'homme absorbé par le souci exclusif de ses intérêts ou de ses ambitions personnelles peut bien, en passant, jeter un regard sur le Christ; il le verra tel que son éducation, son catéchisme, les croyances ou l'incroyance de son milieu lui ont appris à le voir. Mais aucune interrogation ne se présentera à son esprit.

Pourrait-il en être de même pour aucun de ceux qui, par leur persévérante attention, se sont associés à notre étude? J'ose croire que non. Que nous le voulions ou non Jésus-Christ est entré dans notre vie; il a attiré nos regards, fixé sur lui l'effort de notre méditation. Il ne s'agit plus pour nous de dire s'il a existé et ce qu'a été, dans ses grandes lignes, son existence humaine. Il s'agit, si nous le pouvons, de dire

ce qu'il est, ce que nous entrevoyons dans la profondeur du mystère de sa personne.

« Qui dites-vous que je suis ? »

I

Est-il vraiment nécessaire, Messieurs, que nous répondions à cette question ? Ne suffit-il pas que nous nous mettions au bénéfice de la réponse qu'elle reçut de ceux-là mêmes à qui elle fut posée pour la première fois ? Ne connaissaient-ils pas Jésus beaucoup plus et beaucoup mieux que nous ne le connaissons jamais nous-mêmes, tout au moins ici-bas ? Appelés par lui à vivre dans son intimité, ils avaient été, pendant bien des mois, étroitement mêlés à sa vie quotidienne. Tout un travail intérieur s'était accompli en eux, alors qu'au bord du lac de Tibériade ils écoutaient ses enseignements ou que, le suivant de village en village, ils le regardaient se pencher sur les misères humaines et leur apporter un soulagement efficace ; ou bien encore, lorsque vers le soir, après le labeur de la journée, ils le voyaient se retirer à l'écart pour renouveler, dans la communion de son Père, les énergies spirituelles qu'il mettrait, le lendemain, au service de ceux qui feraient appel à son aide.

Jésus, qui lisait dans leur pensée comme dans un livre grand ouvert, discernait l'éclosion et la maturation d'une conviction qu'ils se formaient sur lui. Et c'est pour recevoir leur réponse comme le fruit lentement mûri de leurs réflexions qu'il leur demande, à l'heure marquée par sa sagesse : « Qui dites-vous que je suis ? »

Remarquez en passant qu'il ne pose pas la question à l'un ou à l'autre de ses compagnons. Il ne s'adresse pas non plus, d'une manière particulière, aux trois amis fidèles qui, plus que les autres, furent associés à ses heures de gloire et de douleur ; c'est du groupe de ses disciples, vraisemblablement des Douze, qu'il réclame une réponse. Et lorsque Pierre, ardent et spontané, s'écrie, selon l'Evangile de Marc : « Tu es le Messie » (1), ou, d'après l'Evangile de Matthieu : « Tu es le Messie, le Fils du Dieu vivant » (2), ce n'est pas seulement sa foi personnelle qu'il proclame c'est la foi de l'humble société de disciples que constitue alors le collège apostolique, et qui sera bientôt la pierre angulaire de l'Eglise chrétienne.

Cette réponse, Messieurs, si pleine qu'elle fût de vérité éternelle, ne pouvait être, pour les disciples

(1) *Marc* 8 : 29.

(2) *Matthieu* 16 : 16.

les plus intimes de Jésus eux-mêmes, qu'un point de départ et, si j'ose dire, une réponse d'attente, quel que fût le labeur d'âme dont elle marque l'achèvement. Vous en comprendrez aisément la raison.

D'une part, le Christ n'avait pas encore achevé toute l'œuvre que Dieu lui avait confiée; il n'avait pas encore été jusqu'à la perfection de l'obéissance et de l'amour; la croix du Calvaire, éclairée par la lumière de Pâques, n'avait pas révélé aux disciples la signification essentielle de sa mission.

Et, d'autre part, les disciples n'avaient pas encore cheminé, à la suite de leur Maître, sur la voie douloureuse; ils n'avaient nulle conscience des malentendus par quoi leur foi en sa messianité même devait les séparer de lui; ils ignoraient tout encore des expériences poignantes, de faiblesse, d'humiliation et de désespoir qu'ils feraient un jour; ils n'avaient pas été saisis par la réalité de la vie incorruptible du Vainqueur de la mort et, n'ayant pas encore reçu l'Esprit « qui sonde tout, même les profondeurs de Dieu » (1), la pensée de Dieu sur l'œuvre de Jésus ne leur avait pas encore été révélée.

Ne soyons donc pas surpris que la réponse de Pierre à la question du Christ ne se soit imposée

(1) *I Corinthiens 2 : 10.*

comme définitive ni à la foi chrétienne ni à la pensée de l'Eglise. Ce qui pourrait nous étonner, au contraire, ce serait que, dès les origines de l'Eglise et plus encore à mesure que le développement de son action mettait en pleine lumière l'influence de l'Evangile dans les milieux les plus divers, l'Eglise, par ses docteurs et ses théologiens, ne se fût pas sentie obligée, dans le tumulte des opinions contradictoires émises sur le Christ, de se mettre elle-même devant la question posée par son Chef et de lui donner sa réponse.

La réponse de l'Eglise ou, plus exactement, les réponses successives, se complétant les unes les autres, que les Apôtres, les Pères, les Docteurs, les Conciles, feront à la question du Christ, seront-elles des réponses entièrement humaines, par où je veux dire : formuleront-elles simplement et exclusivement des réflexions que des hommes pieux et intelligents auront été amenés à faire en méditant sur la personne et sur l'œuvre de Jésus-Christ? Seront-elles simplement et exclusivement la traduction humaine d'expériences faites et de sentiments éprouvés au contact de Jésus-Christ?

Le Christ lui-même, Messieurs, n'a pas pensé que, pour Pierre, il en ait été ainsi. Ce ne sont pas la chair et le sang qui ont révélé à Pierre et à ses com-

pagnons la messianité de leur Maître, c'est Dieu, c'est le Père, dont l'Esprit, immanent en l'homme, sollicite sa puissance de réflexion et de méditation, projette les clartés sur les problèmes rencontrés ou sur le mystère entrevu et accorde à l'homme qui se laisse inspirer par lui la révélation que Dieu entend lui donner de lui-même. (1)

Ce qui est vrai de la réponse de Pierre l'est aussi, nul chrétien n'en doute, de celles de saint Paul et de saint Jean. En est-il autrement des doctrines formulées par leurs successeurs, sous prétexte qu'elles n'ont pas trouvé place dans le Nouveau Testament ? « N'éteignez pas l'Esprit », recommandait l'apôtre aux chrétiens de son temps (2). Sur des points essentiels il n'y a, dans les Evangiles ou dans les écrits apostoliques, que l'ébauche des doctrines qui, sous l'action de l'Esprit, mettront un jour en œuvre toutes les richesses de la révélation biblique. Rien n'a donc été plus légitime, par conséquent, que l'effort des hommes de foi et de pensée qui, à la suite des grands docteurs de l'âge apostolique, se sont sentis obligés de donner leur réponse à la question du Christ.

A supposer qu'apôtres et docteurs se fussent bornés à enregistrer, à la façon d'un gramophone, une défi-

(1) *Matthieu* 16 : 17.

(2) *I Thessaloniens* 5 : 19.

dition de Jésus-Christ dictée par Dieu, la réponse ainsi donnée à la question du Christ n'eût pas été leur réponse, la réponse de leur foi et de leur amour. Mais parce qu'elle voulait être et qu'elle était, en effet, la réponse de leur foi et de leur amour, elle était aussi celle du Dieu dont l'Esprit de vérité conduit à la vérité ceux qui se sont unis au Christ par la foi et par l'amour (1).

II

Qui est Jésus-Christ? Est-il un homme plus pur, plus généreux que les autres? un homme parfait, un homme saint, mais un homme? ou bien est-il plus qu'un homme? Et alors qu'est-il? un être intermédiaire entre Dieu et l'homme? ou bien est-il Dieu?

Voilà les questions auxquelles, dès l'origine, il a fallu répondre.

Certes, la piété chrétienne n'a pas attendu, pour répondre, que se soient prononcés les Pères et les Conciles. Par la foi elle a saisi, d'emblée, Dieu dans le Christ. Spontanément, quoique, je le sais, sous des modes divers, elle a affirmé la divinité du Christ. Et

(1) *Jean* 16 : 13.

elle l'a affirmée pour une raison vitale et intérieure qui, très vite, l'a poussée à mettre au centre du culte chrétien, le culte de Jésus-Christ. Pour se nourrir du Dieu vivant elle a, d'instinct, cherché Dieu dans le Christ et, plus elle se développait, plus elle se sentait contrainte d'adorer Dieu en Celui en qui il s'est révélé parfaitement adorable.

Mais la foi qui saisit l'être tout entier n'est pas simplement émotion de l'âme ou attitude de la volonté. Elle est aussi pensée, elle est connaissance de Dieu qui, par elle, se révèle à l'homme.

La vie de la foi, son approfondissement dans les âmes et dans l'Eglise, tendait donc d'elle-même à une explication de la vérité qu'elle portait en elle. Que les élans de la ferveur chrétienne, que les intuitions magnifiques de l'amour aient précédé, non pas certes la vérité éternelle de Dieu, mais l'expression que Dieu a conduit l'Eglise à lui donner, nul ne peut le contester. Mais les exigences de la foi, et c'est ce qu'il importe de noter, suffisaient, en dehors de toute préoccupation intellectuelle, à réclamer une réponse à la question : « Qui est Jésus-Christ ? »

Ajoutons cependant que les nécessités de l'œuvre apologétique, appelée à sauvegarder, au milieu des assauts que leur livraient les mouvements les plus divers de la pensée antique, les valeurs spirituelles

propres au christianisme, obligeaient, elles aussi, l'Eglise à donner une réponse à la question : « Qui est Jésus-Christ? »

N'est-il qu'un homme? Mais, dans ce cas, comment expliquer que le Christ ait revendiqué une autorité souveraine sur les consciences? Il n'y a qu'à lire superficiellement les Evangiles pour y rencontrer maintes paroles de Jésus qui nous le montrent exerçant, non pas en certaines occasions et d'une manière transitoire, mais partout et toujours, la fonction de maître et de seigneur. S'il n'est qu'un homme, comment peut-il prétendre que le ciel et la terre passeront mais que ses paroles ne passeront point? (1) S'il est un homme saint, mais seulement un homme, ne blasphème-t-il pas lorsqu'il affirme que quiconque aime son père et sa mère plus que lui n'est pas digne de lui? (2). Et comment ose-t-il, en déclarant que quiconque perdra sa vie à cause de lui la sauvera, identifier sa personne avec la *vie* elle-même? « Que penser de cette identification, demande avec raison Frommel, si Jésus n'est qu'un homme? Et comment comprendre cette mise en avant perpétuelle du *moi* chez un homme saint, c'est-à-dire chez un homme dans lequel la préoccupation du moi a disparu? » (3).

(1) *Luc* 21 : 23.

(2) *Luc* 14 : 26-27.

(3) Frommel, *l'Expérience chrétienne*, t. II, p. 157.

Enfin, si Jésus n'est qu'un homme, comment rendre compte de l'impression, ressentie par un si grand nombre de ceux qui ont subi son influence, de se trouver devant une manifestation de l'absolu ? Et comment expliquer l'incapacité des historiens qui ne veulent voir en lui qu'un homme à nous donner de lui autre chose qu'un portrait infiniment vague qui ne nous saisit jamais par sa parfaite humanité ?

Jésus-Christ n'est-il qu'un Dieu ? Mais alors sur quoi se fonde la certitude éprouvée à son contact qu'il a été semblable à nous en toutes choses, hormis le péché ? Son existence humaine n'a-t-elle été qu'artifice et déguisement ? Sa faim, sa soif, ses larmes, ses angoisses, ses souffrances, tout cela n'a-t-il été qu'apparence ?

Les docètes, dès le premier siècle, ont cédé, pour exalter la divinité du Christ, à la tentation de nier son humanité. Toujours ils se sont heurtés à l'une des intuitions les plus profondes de la foi chrétienne.

Le Christ serait-il un de ces êtres auxquels, si volontiers, s'attachait la pensée antique qui, sans être hommes et sans être Dieu, servent à rapprocher l'un de l'autre l'homme et Dieu ? Dans l'un des écrits des Pères apostoliques, le *Pasteur d'Hermas*, le Christ glorifié, devenu le chef des archanges, apparaît perdu au milieu de l'armée céleste et séparé

des croyants par une foule d'anges intermédiaires. Mais toutes les impressions faites par le Christ sur qui s'attache à le suivre infirment cette hypothèse aussi bien que la précédente. La réalité de son humanité douloureuse est l'une des affirmations essentielles de l'âge apostolique. Il a appris l'obéissance par ce qu'il a souffert (1) ; il a été tenté et c'est pour cela qu'il peut secourir ceux qui sont tentés (2).

Et d'autre part la piété chrétienne, dès l'origine, a la certitude qu'en se nourrissant des paroles de Jésus-Christ, elle se nourrit, non pas des paroles d'un héros, d'un demi-dieu, mais de la parole de Dieu lui-même et les croyants qui se donnent à Jésus-Christ ont l'inébranlable conviction qu'en se donnant à lui c'est à Dieu même qu'ils se donnent.

Le Christ serait-il donc à la fois homme et Dieu, Dieu et homme ?

Ouvrez votre Nouveau Testament, Messieurs, et vous devrez reconnaître que c'est vers cette affirmation, si étonnante qu'elle soit, que s'oriente la pensée apostolique. Un saint Paul, un saint Jean proclament, sans se lasser, que Jésus-Christ a été homme, pleinement homme, partageant, à l'exception du péché, toutes les misères de notre condition

(1) *Hébreux* 5 : 8.

(2) *Hébreux* 2 : 18; 4 : 15.

humaine, solidaire de son peuple, de sa race, de l'humanité. Parce qu'ils sont Juifs l'un et l'autre, nourris des croyances religieuses de leur peuple, ils croient de toute leur âme au Dieu unique; ils repoussent avec horreur toute idolâtrie, toute forme de polythéisme.

Et pourtant, écoutez-les :

« Jésus-Christ, étant en forme de Dieu, dit saint Paul, n'a pas voulu se prévaloir de son égalité avec Dieu. » (1) — « Tout a été créé par lui et pour lui... Il est avant toutes choses et toutes choses subsistent en lui... Dieu a voulu que toute plénitude habitât en lui. » (2) — « Au nom de Jésus, tout genou doit fléchir dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et confesser que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père. » (3).

« Au commencement était la Parole, dit saint Jean, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle... La Parole a été faite chair... et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père. » (4).

(1) *Philippiens* 2 : 6.

(2) *Colossiens* 1 : 16, 17, 19.

(3) *Philippiens* 2 : 10, 11.

(4) *Jean* 1 : 1-3, 14.

Est-ce là de la théologie? Ne sont-ce pas aussi bien des hymnes d'adoration? Après qu'ils aient retenti au premier siècle, trois siècles ont suivi au cours desquels, aux prises avec des difficultés sans nombre, au milieu de persécutions sanglantes, obligée d'entreprendre et de poursuivre un immense et difficile effort d'organisation, l'Eglise chrétienne a connu souvent de graves incertitudes de la pensée. Ni saint Paul ni saint Jean ne rencontrèrent l'assentiment unanime de tous ceux qui vinrent après eux. Dans l'Eglise du II^e siècle, par exemple, on était loin d'être au clair sur la personne du Christ, sur sa nature, sur ses rapports avec Dieu. « Sur ce point les opinions étaient vagues et même contradictoires. » (1).

Des conflits d'idées surgirent, parfois d'une rare violence, auxquels se mêlèrent trop souvent de douloureux conflits de personnes. Et je ne parle pas de l'efflorescence d'opinions et de doctrines souvent extravagantes qui parurent en marge de la grande Eglise. Que d'étranges réponses à la question : qui est Jésus-Christ ? furent proposées, par exemple, par les diverses écoles gnostiques ! Cependant la foi chrétienne, au milieu des luttes et des tempêtes, sentit

(1) Eug. de Faye, *Clément d'Alexandrie*, p. 253.

toujours l'impérieux besoin de maintenir les deux termes du problème : l'humanité et la divinité de Jésus-Christ. « Dieu est devenu homme, disait Clément d'Alexandrie, afin que vous appreniez d'un homme comment l'homme peut devenir Dieu. » (1).

Et Athanase d'Alexandrie, réitérant la même affirmation, écrivait : « Dieu s'est incarné pour déifier l'homme. » (2).

Chaque fois que, par suite des oscillations de la théologie, soit l'humanité, soit la divinité du Christ était menacée, la foi chrétienne « se sentait menacée elle-même dans les sources vives de son existence et réagissait aussitôt de manière à rétablir l'équilibre et à retrouver dans son chef l'homme et le Dieu dont elle avait besoin pour Sauveur. » (3).

Ce sont ces exigences de la foi qui ont guidé les conciles du IV^e et du V^e siècles, si détestables qu'aient été leurs controverses, vers les définitions dogmatiques auxquelles ils ont abouti. C'est ainsi qu'en 325 le concile de Nicée affirma la divinité essentielle du Christ en proclamant la foi « en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, engendré unique du Père, c'est-à-dire de l'essence du Père,

(1) Cité par Foerster, *le Christ et la vie humaine*, p. 88.

(2) Cf. Bardenhewer, *les Pères de l'Eglise*, t. II, p. 46.

(3) Frommel, *ouvr. cit.*, p. 184.

Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non pas fait, consubstantiel au Père, par qui tout a été fait ». Et lorsqu'en 451 le concile de Chalcédoine eut à son tour à confronter la question : qui est Jésus-Christ? les Pères qui le composaient, et que soulevaient les uns contre les autres de si furieuses colères, sauvegardèrent, sans s'en rendre compte peut-être, le trésor de la révélation de Dieu et des expériences les plus saintes de la piété en répondant : « Parfait en divinité et parfait en humanité... consubstantiel au Père quant à sa divinité, consubstantiel à nous quant à son humanité ».

III

Cette réponse peut-elle être la nôtre, Messieurs?

Assurément, elle a soutenu, pendant de longs siècles, tout l'édifice de la théologie chrétienne. Les Réformateurs l'ont faite leur, non point, comme le fait entendre un prédicateur catholique contemporain, parce qu'ils n'ont pas « osé la rejeter » (1), mais parce que, éclairés par le témoignage intérieur de l'Esprit, ils l'ont reconnue conforme à l'enseignement de l'Écriture Sainte. « Le Christ, enseignait

(1) P. Pinard de la Boullaye, *ouvr. cit.*, p. 38.

Calvin, en tant qu'il est Dieu et homme, est composé de deux natures unies et non point confuses; il n'a point deux personnes distinctes, mais une seule. » (1). Toutes les confessions de foi des Eglises de la Réforme, au XVI^e siècle, se réfèrent, sur ce point, aux dogmes de Nicée et de Chalcédoine. C'est le cas en particulier de la confession de La Rochelle qui, dans son article XV déclare : « Nous croyons qu'en une même personne, savoir Jésus-Christ, les deux natures sont véritablement et inséparablement jointes et unies, chaque nature, néanmoins, demeurant dans sa propriété distincte ».

Nous ne pouvons ignorer, cependant, que dès la Réforme et d'une façon à peu près constante depuis lors, la doctrine traditionnelle de l'Eglise sur Jésus-Christ a été discutée, critiquée, combattue, rejetée par un très grand nombre de chrétiens. Et nous ne devons surtout pas méconnaître que, tout en admirant le Christ pour son enseignement et pour sa vie, tout en saluant en lui la plus haute, la plus sublime expression de l'idéal humain, tout en reconnaissant qu'il s'est approché de Dieu plus qu'aucun autre fils de l'humanité, un grand nombre de nos contemporains se refusent à admettre qu'il soit, à la fois Dieu et homme.

(1) *Institution chrétienne*, édit. de 1560, l. III, ch. XIV.

Ajoutons que, « pierre d'achoppement pour les uns, cette idée est souvent aussi pour les autres, pour ceux mêmes qui font profession de croire en Jésus-Christ, une difficulté qui pèse lourdement sur leur foi » (1). Ils se demandent, non sans raison, s'il est vraiment permis de parler comme de quantités connues de la nature humaine et de la nature divine qui leur paraissent inconnaissables en soi. Et pour peu qu'ils acceptent l'affirmation de Pascal : « Hors de Jésus-Christ nous ne savons ce que c'est... ni que Dieu ni que nous-mêmes », ils ne peuvent se résoudre à *expliquer* le mystère du Christ par la nature de Dieu et par notre nature dans lesquelles, pour parler encore avec Pascal, « nous ne voyons qu'obscurité et confusion » (2). « Nous ne savons de Dieu que ce qu'il lui plaît de nous révéler, disait dans le même sens Fallot. Lorsqu'il nous met en face de Jésus-Christ, que nous révèle-t-il sinon sa nature humaine?... La révélation que Dieu nous accorde de sa personne, c'est la parfaite humanité de Jésus-Christ. Lors donc que nous statuons en Jésus-Christ un je ne sais quoi d'inconnu et d'inconnaissable que nous appelons sa

(1) Le P. Sanson, 3^e conférence du Carême de 1927 : *l'Incarnation*, p. 3.

(2) *Pensées* (édit. Giraud), 548.

nature divine, nous demandons à l'inexplicable de nous expliquer Dieu. » (1).

Enfin, Messieurs, comment notre réponse à la question de Jésus-Christ serait-elle *nôtre*, si elle ne jaillissait pas, elle aussi, elle à son tour, des profondeurs de notre vie ?

« Il est impossible, dans le monde où nous vivons, note très justement un de nos théologiens contemporains, de résoudre les problèmes que posent la vie et la destinée de l'homme sans avoir, au préalable, donné une réponse, ou sans donner par là une réponse à la question de Jésus à ses disciples, dont les évangélistes font un des points culminants du drame évangélique : Qui dites-vous que je suis ? » (2).

Et c'est parce que, pour les vivants que nous sommes, se pose le problème de notre vie et de notre destinée que nous avons à répondre à la question du Christ, en demeurant, certes, dans la communion de l'Eglise universelle et de notre confession particulière, en nous éclairant, grâce à elle, de la foi des siècles passés, mais nous avons néanmoins à répondre par nous-mêmes et pour nous-mêmes.

(1) Fallot, *Le Livre de l'Action bonne*, p. 179.

(2) Goguel, *Critique et Histoire*, p. 124.

Plaçons-nous donc, Messieurs, une fois encore, en face de Jésus-Christ, non pas, cette fois, pour l'interroger, mais pour répondre à son interrogation.

Mettons-nous devant le mystère que nous avons reconnu en lui avec ce que nous avons appris à voir en nous-mêmes, c'est-à-dire avec une irrémédiable dépendance au sein de laquelle s'affirme notre désir d'être et de vivre, dans une plénitude d'être et de vie. N'étant rien par nous-mêmes, nous avons reconnu en nous l'obligation d'être nous-mêmes mais aussi toujours plus que nous-mêmes.

Mais mettons-nous devant ce mystère, aussi, avec tout ce que nos études antérieures nous ont déjà fait connaître de Dieu, avec le pressentiment, bien plus, avec la conviction que le Dieu qui, par amour, nous a suscités à l'être est un Dieu qui se révèle, qui se donne à connaître, qui, ayant mis au cœur de sa créature, la soif d'une vie infinie, aspire à se donner à elle pour la rendre capable de se posséder elle-même en le possédant, et lui faire saisir la vie parfaite dans le don que, librement, elle lui fera d'elle-même, en réponse au don que, librement, il lui a fait de lui-même (1).

C'est de ce point de vue auquel nous ont conduits toutes nos réflexions sur Dieu et sur nous-mêmes,

(1) Voir *Dieu, l'éternel tourment des hommes*.

que nous devons maintenant considérer Jésus-Christ.

Comment nous apparaît-il ?

Il est *l'homme*, avons-nous dit. Et rien ne peut effacer ni même atténuer l'impression d'absolue vérité que fait sur nous l'humanité du Christ.

Homme par sa participation à la vie physique de l'humanité, à ses besoins, à ses fatigues, à ses souffrances, il est homme aussi par la misère dont sa vie morale est affectée, comme celle de tous ses semblables, par les joies et par les peines de l'existence, par les relations de la vie quotidienne, par le devoir qui se propose à la conscience et que la volonté doit accomplir. Il est homme encore par son cœur généreux et pur, à qui rien d'humain ne demeure étranger, par sa compréhension humaine de tout ce qui fait tressaillir d'espérance, de tout ce qui meurtrit le cœur de ses frères.

Il est homme, enfin, par ses tentations et par ses colères, par ses enthousiasmes et par ses angoisses, par ses larmes et par son agonie.

Et c'est parce qu'il est homme que, d'instinct, alors même que nous sommes étrangers encore à toute foi religieuse, mais parce que nous sentons son cœur battre à l'unisson du meilleur de notre cœur, nous reconnaissons en lui l'homme en qui tous les hommes trouvent leur frère.

A cette impression s'en ajoute une autre qui diffère de la première jusqu'à lui paraître contradictoire.

Si proche de nous que nous sentions Jésus-Christ, si semblable à nous en toutes choses qu'il nous paraisse, rien ne peut effacer ni même atténuer la certitude qu'entre lui et nous la distance est infinie. Nous sommes pécheurs, il est saint. Si bons, si purs, si justes que nous soyons ou que nous aspirions à être, nous savons, et nous savons toujours mieux, que nous vivons, pensons, agissons, aimons sous le signe de l'imperfection, que notre volonté n'est pas entièrement égale au devoir, que notre cœur garde à tout le moins des traces du poison que l'orgueil, l'égoïsme, l'impureté, le mensonge ont mêlé à notre sang. Nous savons *cela* de nous, nous savons le contraire de Jésus-Christ. Nous le voyons vivre, agir, aimer, sous le signe de la perfection. Toujours il domine le devoir qui lui apparaît comme la volonté sainte du Père le plus aimant et le plus aimé. Et de son cœur rayonne une pureté dont aucune ombre ne vient jamais voiler ni ternir l'éclat.

Il y a plus encore. En toute circonstance, Jésus-Christ se présente à nous comme le Fils du Père qui l'a envoyé pour révéler, en la vivant, la loi de la vie parfaite et pour rendre les hommes capables

de la vivre. Il se sait, il s'affirme uni à Dieu par une union d'un caractère unique, par quoi il se distingue des plus grands d'entre les grands prophètes.

Et nous, nous approchant du Christ, nous sentons que nous nous approchons de Dieu. Acceptant la souveraineté du Christ dans notre vie, nous avons conscience de soumettre notre vie à Dieu lui-même. L'amour dont Jésus-Christ aime les hommes se révèle à nous d'un désintéressement si total, d'une générosité si persévérante, d'une perfection si absolue que nos cœurs brûlent au dedans de nous, car ils se sentent enveloppés et pénétrés par l'amour de Dieu.

Oui, Dieu est là, vivant en lui, aimant en lui, nous appelant par lui, s'offrant à nous en lui. Et l'impression de cette communion unique entre le Christ et Dieu, entre le Fils et le Père, est si profonde que, devant ce mystère sacré, nous répétons la parole de Jésus lui-même : « Nul ne connaît le Fils que le Père, nul ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui il plaît au Fils de le révéler » (1).

Mais devant ce mystère, un autre mystère s'éclaire, et c'est le mystère de nous-mêmes. Nous ne nous étions pas trompés lorsque, regardant en nous-mêmes, nous y avons discerné, dans notre dépendance même, une exigence d'être et de vivre infiniment.

(1) *Matthieu* 11 : 27.

A contempler Jésus dans son humanité sainte nous apprenons à reconnaître la vérité de l'aspiration qui nous pousse vers une plénitude de vie que rien ici-bas ne peut nous donner, et nous découvrons aussi le chemin qui conduit à la vie pour laquelle nous nous sentons faits : c'est le chemin de l'obéissance à la volonté de Dieu, et, par conséquent, le chemin sur lequel, par la mort à notre volonté égoïste, nous naissons à la vie en Dieu et pour Dieu.

Mais qui donc nous donnera la force de marcher sur ce chemin, qui nous délivrera de notre plus redoutable ennemi, c'est-à-dire de notre *moi* idolâtre de lui-même ?

Nous regardons le Christ, nous lui donnons notre foi, nous nous offrons à son influence ; mais déjà, nous le sentons, nous cédon à une sollicitation dont l'origine divine s'impose à nous ; et l'action qui se déploie dans notre vie, par le lien même qui nous unit au Christ, se révèle à notre âme comme une action de Dieu.

Les brouillards qui nous empêchaient de voir et nos origines et notre destinée se dissipent. Dieu lui-même, incarné en Jésus-Christ, nous révèle nous-mêmes à nous-mêmes et, nous libérant de notre égoïsme, nous donne nous-mêmes à nous-mêmes.

Il est donc bien, comme nous l'avions entrevu, la solution du problème de l'unique nécessaire, du problème de notre vie et de notre destinée (1).

En Jésus-Christ, par Jésus-Christ, nous connaissons et Dieu et nous. Par lui nous découvrons, dans l'homme que nous sommes, l'homme que nous devons être. Et par lui, et avec lui, Dieu pénètre dans notre vie comme l'Amour éternel qui, étant au principe de notre destinée, nous en révèle la splendeur et nous donne la force de la vouloir et de l'accomplir avec lui.

Mystère, oui, certes, mais mystère qui fait jaillir en nous les sources de l'adoration ! Mystère du Dieu de charité, d'amour, de générosité, dont la Parole éternelle, exprimant ses intentions de miséricorde, s'est incarnée dans l'homme Jésus, achevant dans un miracle d'amour une création que, seul, l'amour avait voulue et que, seul, l'amour peut expliquer. D'aucuns pensent peut-être supprimer ou, à tout le moins, dévoiler le mystère en disant, avec Charles Secrétan, que Jésus-Christ est vraiment homme parce qu'il est vraiment Dieu et qu'il est vraiment Dieu parce qu'il est vraiment homme (2). Ou bien ils énoncent, avec

(1) Voir *Dieu, l'éternel tourment des hommes*.

(2) F. Abauzit, *le Problème du Christ et la solution de Charles Secrétan*, Genève, 1914, p. 15.

Frommel, que Jésus-Christ est une action divine historiquement personnifiée (1). Ou bien encore, avec un théologien contemporain, ils nous présentent dans le Christ « un homme qui reçoit Dieu en lui pour autant que l'humanité peut le recevoir, c'est-à-dire... qui identifie sa volonté propre avec la volonté même de Dieu » (2). Certes, à l'exemple de saint Augustin, nous devons, sans nous lasser jamais, essayer de comprendre l'incompréhensible. Mais nos explications humaines ne sont que de pauvres balbutiements en face du mystère qui restera pour nous le mystère tant que, selon la parole de saint Paul, nous verrons confusément comme au travers d'un miroir (3), jusqu'au jour où, selon la parole de saint Jean, nous verrons Dieu tel qu'il est (4).

Mais, encore une fois, ce mystère éclaire tous les autres, ceux de la vie et de la mort; il projette de magnifiques clartés dans le mystère de notre misérable humanité, altérée, néanmoins, de perfection et d'infini et, comme le disait saint Augustin, « capable de Dieu ».

(1) *Ouvr. cit.*, p. 180.

(2) Aug. Lemaître, *la Divinité de Jésus-Christ*, Lausanne, 1929, p. 35.

(3) *I Corinthiens* 13 : 12.

(4) *I Jean* 3 : 2.

C'est dans le rayonnement de ce mystère que saint Paul, affirmant aux hommes qu'ils sont de la race de Dieu (1), les voyait appelés, devenus les fils bien-aimés du Père, à recevoir en eux toute la plénitude de Dieu (2).

Et c'est à la clarté du même mystère que saint Jean, découvrant aux regards des croyants la beauté des horizons éternels, les exhortait à croire qu'un jour ils seraient semblables à Dieu lui-même (3).

« Qui dites-vous que je suis ? », nous demande le Christ.

Dans la reconnaissance des grâces reçues, dans l'assentiment à la divine vérité dont le dogme chrétien préserve la vivifiante substance, mais aussi dans l'humilité d'une foi qui, après avoir trouvé, veut chercher encore, redisons avec saint Jean, avec les humbles chrétiens qui, de siècle en siècle, ont vécu de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, avec les saints de tous les âges : « Tu es la Parole faite chair... et nous avons contemplé ta gloire. »

(1) *Actes* 17 : 28, 29.

(2) *Ephésiens* 3 : 19.

(3) *1 Jean* 3 : 2.

La Parole faite chair... la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu ! (1). Ainsi, dans le Christ, nous contemplons, nous adorons Dieu. Mais quel Dieu ?

Messieurs, au terme de cette étude de Jésus-Christ à qui nous a conduits, d'étape en étape, l'analyse d'une inquiétude humaine dont le fond dernier nous est apparu comme une soif de Dieu, le Dieu de notre recherche, de notre foi, de notre adoration, est plus que jamais pour nous le Dieu vivant de nos âmes vivantes. C'est par amour, redisons-le une fois encore, qu'il nous a suscités à la vie, et non pas pour obéir à une nécessité de nature ou pour manifester sa puissance. Mais s'il a créé par amour c'est donc qu'il est amour. Et s'il est amour, il aime de toute éternité. Comment ne pas entrevoir, dès lors, que l'unité de Dieu, à laquelle aussi bien que la pensée hébraïque s'est attachée la foi chrétienne, ne peut être une unité abstraite qui n'est qu'une création de la pensée ? « Affirmer l'unité du Dieu vivant, a écrit Fallot, c'est affirmer son unité vivante. » (2). Affirmer l'unité du Dieu qui est l'amour éternel, c'est affirmer que son unité divine est aussi société divine. « Si l'unité et la multiplicité s'excluent, ce n'est que

(1) *Jean* 1.

(2) Marc Boegner, *ouvr. cit.*, p. 393.

dans l'abstrait. Le réel, au contraire, est toujours à la fois un et multiple. » (1). Dieu, qui est la réalité suprême, la seule réalité qui soit en elle-même et par elle-même, est, dans son unité vivante, la société parfaite où l'unité se fonde sur la parfaite solidarité de *personnes* dont chacune vit dans les autres tout en étant soi (2).

« En concevant Dieu comme une puissance qui agit, a écrit le P. Laberthonnière, on conçoit dans son unité une pluralité et une société qui s'engendre elle-même du dedans dans la concentration de son être. C'est la Trinité. Voilà comment, pour la pensée chrétienne, en opposition fondamentale avec la pensée grecque, Dieu est l'action éternelle d'une éternelle vie, et non pas une idée ou une essence fixée dans un éternel repos. » (3).

Tel est bien, en effet, le Dieu de la révélation chrétienne, le Dieu de Jésus-Christ, le Dieu du paradoxe sauveur qu'est l'Incarnation. Arrêtons-nous, cette année, au seuil du grand mystère jusqu'où nous a entraînés notre contemplation du mystère de Jésus-Christ. Heureux ceux qui, comme Fallot, ont reçu la grâce de pouvoir dire du dogme de la Trinité, si incompréhensible qu'il paraisse à leur raison

(1) P. Sanson, *ouvr. cit.*, la Trinité, p. 15.

(2) Marc Boegner, *ouvr. cit.*, p. 394.

(3) Laberthonnière, *ouvr. cit.*, p. 69.

humaine : « *Haec est fons perennis sapientiae.* »
« C'est ici la source de la sagesse éternelle. » (1).

Il est temps de conclure, Messieurs, et ma conclusion sera un double appel.

A ceux d'entre vous qui, m'ayant prêté leur bienveillante attention, ne peuvent souscrire à mes affirmations, puis-je demander de ne pas les repousser sans y avoir réfléchi d'une manière personnelle? Quoi qu'ils pensent et quoi qu'ils fassent, Jésus-Christ domine toute l'histoire morale et spirituelle de la race humaine. Ceux-là mêmes qui veulent le réduire aux dimensions d'un homme supérieur, d'un grand prophète ou d'un saint, mais d'un saint qui n'est qu'un homme, reconnaissent que le problème de la vie et de la destinée ne peut être résolu que dans le rayonnement de sa grande âme et de son cœur généreux. Et d'autres se refusant à admettre que, dans la personnalité la plus pure et la plus noble dont l'histoire conserve le souvenir, il y ait un mystère, saluent tout au moins en Jésus-Christ un révélateur de la beauté morale, un initiateur de la fraternité humaine, un héraut de la vie spirituelle qui n'a jamais été dépassé ni même égalé.

(1) Marc Boegner, *ibid.*

J'aurais pu vous apporter encore maints témoignages d'hommes qui ne sont chrétiens ni par leur origine, ni par leur libre choix, et qui proclament, chacun à sa manière, la grandeur de Jésus-Christ. « Qui pourrait évaluer ce que Jésus a été pour l'humanité ? » se demandait, il y a dix ans, l'Israélite Enelow. « L'amour qu'il a inspiré, la consolation qu'il a donnée, le bien qu'il a provoqué, l'espoir et la foi qu'il a allumés : tout cela est inégalé dans l'histoire humaine. » — « Qui gouverne l'Inde ? » s'écriait de son côté le réformateur hindou Keshab Chandra Sen. « Quelle est la puissance qui régit actuellement ses destinées ? Ni la politique, ni la diplomatie n'ont de prise sur la mentalité hindoue... Jamais le cœur d'une nation n'a été conquis par des armées. La seule puissance capable de nous conquérir, c'est le *Christ*. Nul autre que Jésus n'a jamais mérité ce brillant et précieux diadème qu'est l'Inde ; et Jésus l'aura. »

Mais qu'importent de nouveaux témoignages ? Il s'agit de vous, Messieurs, il s'agit de nous.

Si vous êtes croyants, si, jusqu'à présent, Jésus-Christ, rencontré au hasard d'une conversation, d'une conférence, ou d'une lecture, ou sur le chemin que vous êtes appelés à suivre, n'a attiré de vous qu'un coup d'œil plus ou moins distrait, sans jamais vous

décider à vous arrêter pour regarder longuement et pour réfléchir, allez à lui, je vous le demande, non pas encore comme des disciples, mais comme des chercheurs qui portent en eux le problème de leur destinée; étudiez par vous-mêmes et pour vous-mêmes l'enseignement, l'œuvre, l'action du Christ; interrogez-le sur vous-mêmes, laissez-le vous parler; à travers ses paroles vieilles de vingt siècles écoutez les paroles qu'il vous adressera, et vous verrez si vous ne trouvez pas en lui la solution de votre problème personnel, que rien ni personne, jusqu'à présent, n'a pu vous apporter.

Et à ceux dont la foi a ratifié mes paroles je me sens pressé de demander : avez-vous conscience de tout ce qu'implique, pour quiconque y adhère, la divinité de Jésus-Christ? Vous rendez-vous compte que cette vérité du sanctuaire, ainsi que Fallot aimait à l'appeler, nous oblige à une vie qui en manifeste la puissance et l'efficacité? Comprenez-vous qu'elle est la doctrine de l'héroïsme chrétien, dont les hommes n'accueilleront la vertu régénératrice que si nous l'incarnons dans une piété qui adore, dans un amour qui se donne, dans une vie où triomphe la sainteté? « Jésus seul est notre accomplissement, a dit magnifiquement le cardinal de Bérulle, et il nous faut lier à Jésus comme à celui qui est le fond de

notre être par sa divinité, le lien de notre être à Dieu par son humanité, l'esprit de notre esprit, la vie de notre vie, la plénitude de notre capacité... En cette recherche de Jésus, en cette adhérence à Jésus, en cette profonde et continuelle dépendance de Jésus, est notre vie, notre repos, notre force et toute notre puissance d'opérer; et jamais nous ne devons agir que comme unis à lui, dirigés par lui et tirant esprit de lui pour penser, pour porter et pour opérer, faisant état que sans lui nous ne pouvons ni être, ni agir pour le salut. » (1).

« Je suis le chemin, la vérité, la vie », nous a rappelé, au cours de ces dernières semaines, celui dont nous prétendons être les disciples.

C'est lorsque nous marcherons nous-mêmes sur le chemin qu'il a tracé aux hommes, lorsque nous mettrons en œuvre, dans notre vie, la vérité éternelle que Dieu nous a révélée par Jésus-Christ, que des frères incroyants s'engageront avec nous sur le même chemin. Alors, ayant peu à peu découvert dans le Christ, le « Dieu de l'homme » qu'adorait Pascal, le Dieu « dont on s'approche sans orgueil et sous lequel on s'abaisse sans désespoir » (2), ils entre-

(1) H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III.

(2) *Pensées* (édit. Giraud), 528.

verront un jour, dans un éblouissement, le don que Dieu leur fait de lui-même en leur donnant, en Jésus-Christ, sa vérité vivante et, prosternés dans la reconnaissance et dans l'amour, ils s'écrieront, avec le disciple qui crut après avoir douté : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » (1).

(1) *Jean* 20 : 28.

IMPRIMERIE " JE SERS "

ISSY-LES MOULINEAUX

BT

942497

201

Boegner

BT

Jesus Christ

APR 1 1938

Boegner



51 776 431

3T Boegner
 2C Jesus-Christ
 1B1

942497

3B BENCOY

mp 147 Goodspeed Hwy

UNIVERSITY OF CHICAGO



51 776 431